

APRÈS LA TOURMENTE

par BRADA



HENRI DE NOUÏAC

1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS IXIV

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Viore.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Heroic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Eminc.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel t'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JEGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUËNS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitté.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalls.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VERINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vasco de KEREVEN : 247. *Sylota.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire Davril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Être princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92782

BRADA

APRÈS
LA TOURMENTE



COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

APRÈS LA TOURMENTE

I

Henry-Louis-César de Lacoustande avait été, dès sa prime jeunesse, admis à la familiarité de M. le duc de Chartres et, à l'exemple de ce prince, s'engoua des idées nouvelles, prônant témérairement les doctrines l'égalité et proclamant l'urgence des mesures qui soulageraient les pauvres; frayant de bonne heure avec les philosophes aux utopies les plus hardies, il apprit à railler ce roi faible qui allait si docilement à la messe! Lui-même était uniquement dévot à Jean-Jacques et considérait le *Contrat social* comme l'œuvre maîtresse de l'esprit humain; plein de sensibilité, du reste, et s'éprenant de toute doctrine qui lui paraissait devoir hâter la venue de l'âge d'or, auquel il croyait avec une foi entière; bref, un charmant et dangereux exemplaire de ces gentilshommes auxquels pensait la pauvre reine lorsque, dans une vision prophétique, elle s'écriait un jour, après une méditation douloureuse: « Cette noblesse nous perdra! »

Néanmoins, malgré toute cette tumultueuse effervescence intellectuelle qui se dépensait surtout en paroles, le jeune comte de Lacoustande n'avait escompté encore que platoniquement la renonciation aux privilèges de son rang et de sa naissance, grâce auxquels il s'allia, dans sa vingt-deuxième année, à la famille de très haut et très puissant seigneur, le duc de Barsac, dont il épousait la fille cadette, l'ex-

quise Souveraine de Barsac, âgée de seize ans, jolie comme les Grâces, et qui sortit du couvent de Penthemont, où s'était faite son éducation, la veille de ses épousailles. M^{me} la duchesse de Barsac était une des vingt-quatre dames pour accompagner de M^{me} la comtesse de Provence, et nul n'ignore que, dans la petite cour de Monsieur, ne régnait pas le respect parfait pour la personne du roi ! Toutes les dangereuses vapeurs qui, à cette époque, flottaient dans l'air, grisèrent la jeune comtesse de Lacoustande ; elle partagea et outra même les opinions avancées de son mari, applaudissant avec d'autres insensées aux actes de désobéissance qui éclataient partout, violents et sombres ; la charmante femme fut du nombre de celles qui déclaraient en riant trouver fort naturel que le peuple ne veuille payer ni impôts, ni droits, ni dettes ! Convaincue malgré tout de la bonté foncière de la nature humaine, amie, selon l'expression du temps, des *institutions douces* et persuadée qu'en y ayant recours on obtiendrait tout ce qu'on voudrait du bon peuple.

Quand il devint évident, même pour les préventions les plus optimistes, que la disette menaçante pourrait bien être accompagnée de conséquences sérieuses, le comte et la comtesse de Lacoustande, avec une belle ardeur de néophytes, quittèrent bravement l'hôtel de Barsac où ils brillaient et s'en allèrent à leur château de Sainte-Bonne, dans le Bordelais, afin de faire régner autour d'eux la félicité dont la réalisation leur paraissait chose si aisée. Il suffirait de mettre en pratique leurs théories pour que l'agitation sourde, dont la douairière de Lacoustande, demeurée à Sainte-Bonne, parlait avec frayeur dans ses lettres, disparaisse rapidement.

Même la prise de la Bastille n'ébranle pas la sereine confiance du seigneur de Sainte-Bonne dans une proche entente fraternelle de toutes les classes. Ses correspondants de Paris exaltent la magnanimité du peuple, et le lâche massacre du gouverneur, qui s'est rendu sur ce mot sacré : « Foi d'officier », est porté au chapitre des accidents malheureux que nul ne peut prévoir. L'un des principaux correspondants de M. de Lacoustande est son frère puîné, l'abbé de Messac ; celui-ci, un peu contrefait, mais d'esprit vif et perspicace, a été orienté vers la carrière où il pouvait le mieux faire fortune, deux de ses oncles étant évêques ; il n'a encore reçu que les ordres mineurs et n'a aucune intention d'en recevoir d'autres ; parfaitement incroyant, ce que sa mère est seule à ignorer, débauché en secret, ambitieux sous des dehors d'humanité, il accueille avec une joie féroce chaque nouvelle secousse

du tremblement de terre qui ébranle l'édifice social. Puisque la nature marâtre l'a fait naître cadet et disgracié, il jouit, comme d'une félicité personnelle, de la destruction graduelle de ces privilèges qui le rendaient inférieur; dans le jeu de la bascule qu'il prévoit, les places pourront bien être changées et celle de son frère aîné lui revenir sous une forme quelconque; éloquent et mûr pour les sections, il s'essaye à déclamer dans la salle de bois du Palais-Royal où, à l'abri des privilèges de la Maison d'Orléans, tout est permis; l'abbé excelle à faire monter à blanc la colère de la foule ignorante et impressionnable, que le moindre appel à la curée trouve chaude et prête, avide de dépouilles sanglantes.

Mais, vues et entendues de loin, tant de scènes cruelles, faites pour servir d'avertissement, revêtent l'aspect de passagères effervescences populaires qui, à un moment donné, cesseront d'elles-mêmes.

Tout à coup une ombre déplaisante tombe sur la route ensoleillée : M^{me} de Lacoustande apprend avec une surprise chagrine que ses parents, alarmés par les événements, ont quitté la France, que d'autres, et même des princes du sang, dont M. le comte d'Artois, frère du roi, sont eux aussi partis pour l'étranger.

C'est le premier roulement de tambour battant l'alarme, et la comtesse douairière de Lacoustande, prise à son tour de peur, ne tarde pas à déclarer ses intentions d'imiter des exemples venus de si haut, et, malgré les protestations de son fils, dont rien ne peut ébranler la confiance dans le triomphe certain de la légalité, elle se met en route, accompagnée de son frère, le vieux chevalier d'Erquville qui, pour sa part, voit les choses en noir et prédit à brève échéance la culbute générale. Conscient des dangers qui menacent tous ceux de sa caste, il organise le départ dans des conditions de secret que son neveu juge très inutiles. Nonobstant, le chevalier tient bon, et la comtesse douairière, en montant en carrosse, est supposée aller seulement jusqu'à Bordeaux consulter un chirurgien; elle n'emporte qu'une robe de rechange et un peu de linge et n'emmène avec elle qu'une seule de ses femmes, la plus dévouée. Le chevalier d'Erquville, le même jour, part pour la chasse de bon matin et, à la nuit tombée, n'est pas revenu... Ni l'un ni l'autre ne reparaisent à Sainte-Bonne...

Quelques mois se passent, et peu à peu le seigneur de Sainte-Bonne s'éveille à la pénible certitude qu'un danger mystérieux l'environne, les incidents inquiétants se succèdent. M. de Lacoustande éprouve enfin l'angoissante conviction que ses gens ne sont plus sûrs, du moins un certain nombre d'entre eux;

il a rencontré des regards, il a surpris des propos dont la signification ne laisse aucun doute... à Sainte-Bonne; dans le pays, c'est pis. Etienne Lasbiec, l'intendant fidèle et intelligent, qui, lui, a compris l'imprudence des concessions répétées, ne cache pas la vérité à son seigneur. Des émissaires sinistres parcourent la campagne et sont apparus sur la place du village à plusieurs reprises. Les mensonges les plus énormes trouvent crédit et ont des ailes pour se répandre, préparant sournoisement tous ces êtres ignorants à la panique qui affole la bête humaine et la rend implacable : les uns disent que le roi a retiré sa parole jurée et qu'il ne faut plus se fier aux nobles; d'autres annoncent une invasion prochaine de brigands... anglais et bretons; on va même jusqu'à spécifier leur nombre...; chacun se croit en danger, et la peur aveugle règne; presque tous les paysans, sous l'éperon de la crainte, trouvent au fond des vieux bas où se cache la pauvre épargne les dix ou douze livres nécessaires à l'achat d'un fusil, afin d'être en mesure de se défendre le jour où sonnera le tocsin; n'a-t-il pas déjà retenti un matin dans cinquante paroisses à la fois!

Le péril se rapproche, et Étienne Lasbiec multiplie les avertissements. M. de Lacoustande, triste et désabusé, songe à son tour à quitter la France; mais, dans sa téméraire assurance, il a laissé couler les semaines et les mois, et maintenant un obstacle presque insurmontable se dresse devant lui : la jeune comtesse est arrivée au dernier terme d'une grossesse longtemps, ardemment désirée, mais qui a été très pénible, et son état de santé actuel rend l'entreprise d'un départ plus ou moins précipité trop périlleuse; il faut, pour l'exécuter, attendre les relevailles! Du reste, malgré tant de déboires et de tristesses, le seigneur de Sainte-Bonne se persuade que ni lui ni les siens ne courent de danger réel; il aime à se répéter et à répéter à sa femme une vérité qui lui semble concluante : *Nous n'avons jamais fait que du bien, qui peut nous en vouloir?* Hélas! cette affirmation consolante était destinée à recevoir une rude réponse.

II

L'événement, qui, en d'autres temps, eût provoqué une allégresse générale sur la terre de Sainte-Bonne, s'est passé d'une façon presque clandestine; comme on craint tout, la sage-femme a été introduite en se-

cret et est partie de même. La chambre occupée par la jeune comtesse se trouve à une tourelle d'angle et fait partie d'un appartement complet (comme il y en a plusieurs semblables dans le château) dont toutes les pièces se commandent et où l'on n'accède que par une étroite antichambre, munie d'une porte solide; un escalier intérieur communique avec la chapelle, et, en cas de besoin, on peut gagner le dehors sans être observé; on s'y trouve donc à l'abri de tout espionnage.

Dans la belle pièce aux panneaux de boiserie sertis de nœuds d'amour sous lesquels des colombes se becquettent, M^{me} de Lacoustande, couchée dans son lit de soie blanche aux rideaux relevés par des bouquets de plumes, est encore entourée de toutes les apparences du luxe et du respect qui l'ont accompagnée depuis sa naissance... Elle dort, et tout semble paisible et sûr autour d'elle; des bougies, placées dans les appliques de bronze doré, de chaque côté de la cheminée, jettent une clarté douce; devant le feu de bois qui crépite gaiement deux femmes sont assises sur des tabourets bas; l'une est Nanette, la nourrice, sœur de lait de M^{me} de Lacoustande; la paysanne a sevré son propre enfant pour venir chercher la nouvelle-née de la maison de ses seigneurs auxquels, fidèle à une longue hérédité de bienfaits reçus, elle est aveuglément dévouée. Dans ces temps de défection et d'effroyable ingratitude, les maîtres de Sainte-Bonne savent pouvoir s'en remettre à la fidélité absolue de Nanette; celle-ci considère tout devoir à M^{lle} Souveraine de Barsac qui, en la mariant le même jour qu'elle-même, lui a fait don du petit bien où elle vit tranquille avec son mari, un habile forgeron; elle et lui sont gens pieux et simples, ayant en horreur toutes les manigances nouvelles, et, en leurs mains, l'enfant née dans des temps si malheureux sera en sûreté. Si duré que soit la séparation, M^{me} de Lacoustande s'y est soumise, l'absence ne sera que momentanée, car l'espoir de retour, à brève échéance, est intact dans l'âme des parents. Soudain l'accouchée se réveille et appelle :

— Nanette!

La paysanne se lève aussitôt; c'est une belle créature brune, au visage sérieux, aux yeux noirs; elle a l'air calme et robuste et s'approche lentement du lit; dans ses bras, elle berce doucement l'enfant emmaillotée et endormie. M^{me} de Lacoustande les regarde un moment toutes deux en silence; elle se redresse un peu sur ses oreillers et, s'adressant à l'autre femme qui n'a pas bougé, dit doucement :

— Aurore, passe dans mon cabinet, laisse-moi un moment avec Nanette, je veux lui parler.

L'ordre est obéi sans un mot. M^{lle} Aurore Miquet possède cependant toute la confiance de sa maîtresse et la mérite, mais elle sait la gravité de l'heure, comprend et referme discrètement la porte.

M^{me} de Lacoustande ne parle pas d'abord ; son gracieux visage, qui semblait pétri pour les ris et que ses récentes souffrances ont pâli, est revêtu d'une expression de tristesse profonde ; ses yeux errent autour d'elle avec une évidente détresse ; l'âme de la frêle femme est vaillante, sans doute, mais en ce moment le corps affaibli trahit sa volonté ; la voix tremblante, elle demande à Nanette de lui remettre l'enfant ; la petite fille change de bras sans que son sommeil en soit interrompu ; sa mère la contemple longuement...

— Nanette, dit-elle enfin — et le regard de ses yeux d'un bleu pâle plonge avec une sorte de passion inquiète dans les yeux sombres de la paysanne qui, les lèvres serrées, comme concentrée en elle-même, l'écoute religieusement, — Nanette, je te confie ma fille, le trésor que j'ai attendu dix ans. J'avais toujours espéré, si le bonheur d'être mère m'était accordé, nourrir mon enfant de mon lait, et il faut que j'y renonce... Ah ! continua-t-elle en frissonnant, tendant l'oreille instinctivement, comme dans l'attente d'un bruit alarmant, notre danger est bien grand... J'ai bu le lait de ta mère, Nanette, je t'ai faite la marraine de ma fille... As-tu bien compris à quoi tu t'engageais ?

— Oui, notre chère dame du bon Dieu, oui, n'ayez pas ces craintes, c'est un mauvais moment à passer ; d'ici un an, tous ces méchants auront disparu, vous me réclamerez votre mignonne.

M^{me} de Lacoustande soupire, et une petite larme furtive coule sur sa joue ; elle l'arrête du doigt pour l'empêcher de tomber sur le visage de sa fille :

— Je l'ai cru, Nanette ; j'ai cru au bonheur pour tous. Je voulais y aider, je n'y crois plus. Je ne sais ce qui adviendra de nous, mais rappelle-toi, rappelle-toi que je te fais gardienne des droits de ma fille... Tu ne l'abandonneras jamais ?...

— Sur mon salut, répond gravement la paysanne, je vous jure de lui être fidèle, de donner, s'il le faut, ma vie pour elle !

— Merci, Nanette, merci ; je te crois et j'ai confiance.

Il y a une courte pause, puis la paysanne ajoute :

— Elle sera bien soignée, la chérie, en attendant sa chère maman.

— Oui — et avec un long soupir, — en nous attendant ! Nanette, ouvre sans bruit mon bureau !

La nourrice exécute l'ordre et, attentive, en attend un autre. M^{me} de Lacoustande, berçant sa fille sur son cœur, continue d'une voix basse :

- Tire le tiroir de droite !
- C'est fait.
- Il y a une boîte devant toi ?
- Oui, ... avec une peinture dessus.
- C'est cela ; prends-la et apporte-la-moi.

La boîte est mise entre les mains de M^{me} de Lacoustande qui l'examine avec une sorte de ferveur. Dans un cadre ovale serti d'or, Henry-Louis-César de Lacoustande, seigneur de Sainte-Bonne, et Souveraine de Barsac, sa jeune épouse, sourient à des spectateurs imaginaires... Les voilà donc tous deux !... Elle, porte une guirlande de toutes petites fleurs dans ses cheveux poudrés et dressés en pyramide ; des falbalas charmants la vêtissent ; un ample fichu blanc couvre ses épaules, et une large ceinture, d'un rose vif, lui ceint la taille ; les bras arrondis tiennent, d'un geste mignard, la guitare, dont un doigt fuselé effleure les cordes. Lui, sous la neige légère de sa perruque, découvre un front plein de noblesse et un visage jeune et fin, à la bouche belle et bien modelée ; au revers de l'habit gris tourterelle, une grosse rose s'épanouit... C'est là tout le passé avec son élégance suprême et son insouciance. Et que sera demain ?

M^{me} de Lacoustande sent qu'elle ne va plus être maîtresse de son émotion ; elle se détourne de sa contemplation, soupire et reprend :

— Nanette, enveloppe cette boîte et prends-en soin ; je veux que ma fille connaisse nos traits, si elle ne doit pas nous revoir...

Un sanglot coupe la parole à la jeune comtesse, elle s'incline un instant sur le petit visage paisible et, résolument, se domine :

— Pourras-tu cacher cette boîte sur toi ?

D'une voix sourde et suffoquée, Nanette répond :

— Pour sûr !

Alors M^{me} de Lacoustande pose sa fille sur l'oreiller et enlève de sa coiffe de dentelle une épingle d'or ; et de la pointe, sur l'écaille intérieure de la boîte, au revers de la peinture, d'une main devenue soudain ferme, trace en caractères griffés : « *Pour ma fille.* » Et, au-dessous, avec application, ajoute ses initiales.

— Tu ne sais pas lire, toi, Nanette ; mais elle saura lire.

— Oui, elle saura lire.

La boîte est reçue comme une relique, enroulée d'abord dans un mouchoir de couleur, puis disparaît dans la poche d'une des amples jupes de la nourrice qui baise ensuite dévotement la main de sa noble

maîtresse; celle-ci a clos un instant les paupières, puis, comme surprise par une douleur subite, appuie une main sur son cœur dont elle semble comprimer les battements. Enfin elle murmure :

— Enlève ma fille, sa vue me fait trop mal; il faut que je garde mes forces...

Et elle répète :

— Mes forces pour partir...

Nanette retourne près du feu, serrant l'enfant plus étroitement contre sa poitrine, que bientôt elle découvre, et offre le sein aux petites lèvres avides.

Au bout de quelques secondes, la clochette placée au chevet de M^{me} de Lacoustande tinte et rappelle Aurore. Elle paraît, tenant en mains un bol d'argent plein de bouillon qu'elle présente à sa maîtresse.

Celle-ci, silencieusement, le boit, et ensuite, d'un ton craintif, demande :

— Rien de nouveau?

— Rien du tout, Madame la comtesse.

M^{me} de Lacoustande a appuyé sa tête sur l'oreiller; elle est si faible que son courage défaille, la perspective de l'épreuve qui l'attend l'accable. Elle ferme les yeux. Encore un peu de sommeil dans cette chambre, sous ce toit,... et il faudra partir...

Le repos de l'accouchée est de courte durée. M. de Lacoustande a entr'ouvert une petite porte du chevet et s'avance sur le seuil; il jette un regard inquiet vers le lit puis, surmontant son trouble, sourit à sa jeune femme :

— Comment êtes-vous, mon cher cœur?

M^{me} de Lacoustande a senti immédiatement quelque chose de grave; si dolente auparavant, toute son énergie lui est revenue :

— Je suis bien, Henry, très bien...

Et elle ajoute :

— Prête s'il le faut... Est-ce pour ce soir?

— Non, pas ce soir, mon cher amour, pas ce soir; ne vous agitez pas; seulement, il se présente une bonne occasion pour envoyer Nanette à Bordeaux, et il serait peut-être sage d'en profiter.

— Ne me cachez rien, mon ami,... sauvons au moins notre enfant... Nanette est prête. N'est-ce pas, ma fille, tu es prête?

La nourrice s'est dressée, belle de vigueur et de décision :

— Je suis prête!

— Eh bien! dit avec une sorte de gravité M^{me} de Lacoustande, plus blanche que ses oreillers, va; j'ai béni ma petite tout à l'heure,... ne me la montre pas.

Henry-Louis-César de Lacoustande s'est retourné et

se tord les mains avec désespoir, puis, faisant volte-face, d'un ton naturel, il réplique :

— Alors, tout de suite.

— La mante de Nanette et les effets de la petite sont dans mon cabinet, répond M^{me} de Lacoustande... Surtout, que la petite n'ait pas froid.

— Ne craignez rien, mon cœur; tout est prévu, il n'y a rien à craindre.

Les yeux dilatés de M^{me} de Lacoustande demeurent fixes pendant que, sans un autre mot, Nanette se dirige vers la porte,... quelques pas,... elle y arrive. M. de Lacoustande l'a ouverte avec une hâte fébrile... Une seconde encore, et la femme et l'enfant l'ont passée,... et la mère sent que jamais plus elle ne les reverra... Elle ne crie pas, elle ne pleure pas, elle est figée dans l'angoisse. M. de Lacoustande a dit à Aurore avec précipitation :

— Prenez soin de M^{me} la comtesse. Je reviens...

Et Aurore s'empresse autour de sa maîtresse, elle lui fait respirer de l'eau de la reine de Hongrie, elle frotte ses mains exsangues.

— Mon Dieu, répète M^{lle} Miquet entre ses dents, tout en s'efforçant de ranimer la malade, elle ne pourra jamais partir,... nous sommes perdues,... perdues...

Pendant ce temps, par l'escalier intérieur, M. de Lacoustande, une lanterne à la main, précède Nanette qui, de ses bras forts, protège la petite enfant; un passage débouche dans la tribune réservée aux châtelains et dominant la chapelle; une chandelle est posée à terre et donne une faible clarté. Nanette voit devant elle le curé de Sainte-Bonne, elle le reconnaît au visage, car il porte une grosse houppelande de couleur; c'est qu'il est venu, au mépris du péril, donner à son seigneur l'avis du danger pressant.

On parle, comme d'exploits glorieux, de la destruction des châteaux, dont la nouvelle est accueillie avec une sorte d'exaltation; le paysan sait qu'il n'y a plus, désormais, à craindre la maréchaussée qui n'ose pas marcher contre le peuple; pourquoi le peuple se gênerait-il? Les pires instincts sont déchainés, et des conciliabules tumultueux se succèdent dans le village; cependant, quelques paysans résistent encore, avouant leur répugnance à s'attaquer à un si bon seigneur, mais il est certain qu'ils seront débordés, on va jusqu'à leur dire que c'est par ordre du roi... D'un instant à l'autre, la digue protectrice, faite de l'antique respect, sera rompue.

L'un de ceux qui essayent de résister au courant

a eu le courage de venir prévenir le vieux curé de l'imminence du péril ; on parle d'aller saccager le château, il faut avertir le seigneur afin qu'il puisse mettre au moins les siens à l'abri... Les deux hommes, en peu de mots, s'entendent... Jamais un Périsset n'a manqué à son seigneur, et celui-ci ne veut pas commencer ; il doit précisément aller à Bordeaux, sa bonne jument est capable de parcourir la distance sans faiblir, et, sous la bâche de sa carriole, il dissimulera facilement une femme... Tout est combiné, et, l'âme ranimée par l'idée de se dévouer, le curé se met en route ; comme il possède une clef de la sacristie, il a pu pénétrer dans le château sans que la valetaille soit informée de sa présence ; les autres lui sont familiers, et il a rejoint M. de Lacoustande à qui il délivre son message... Puis il retourne, toujours sans être vu, à la chapelle et attend celles qu'on va lui confier.

En arrivant devant la tribune, M. de Lacoustande dit tout bas :

— Les voilà, Monsieur le curé ; Nanette est courageuse ; à Bordeaux, elle a une cousine, modiste, chez qui elle peut aller en toute sécurité, et, dans quelques jours, elle avisera à rejoindre son mari.

Puis, se raidissant, M. de Lacoustande ajoute :

— Adieu, Nanette ; garde bien ma fille.

— Je la garderai bien, Monseigneur, plaise à Dieu !

— Alors, pars ; Lesbiec verra à te donner de nos nouvelles... Adieu !

Le curé pousse doucement Nanette vers la porte d'un étroit escalier, puis revient en arrière pour murmurer encore une fois :

— Le plus tôt possible, le départ et celui de M^{me} la comtesse, Monseigneur, le plus tôt possible... Je tâcherai de vous envoyer un message demain.

— Ne risquez rien. Allez, Monsieur l'abbé, ne perdez pas de temps.

La demi-heure qui s'était écoulée avait semblé interminable à la pauvre Aurore. Enfin, M. de Lacoustande reparait, il est fort pâle et s'approche en silence de sa femme, dont il baise passionnément la main. Elle soulève vers lui son doux visage bouleversé et, dans un souffle, demande :

— Partie ?

— Oui ; ne te tourmente pas, mon ange, c'est notre bon curé qui les conduit, ... un homme dont il est sûr les mène dans sa carriole... Comme tu sais, c'est la foire grasse de Bordeaux en ce moment ; Nanette passera pour la femme de Périsset.

— Et notre fille pour la sienne ?

— Oui, ... hélas !

— Béni soit Dieu.

— Maintenant, remets-toi, et demain, si tu en as la force — crois-tu en avoir la force?... — nous nous mettrons en route de notre côté... Il faudra marcher à quelque distance pour gagner notre carrosse qui nous attendra ; il est préférable que nos gens ne soient pas au courant de nos mouvements. Lesbiec prépare tout ; mon cœur, crois-tu pouvoir le faire, cet effort ?

M^{me} de Lacoustande saisit le bras de son mari :

— Si nous partions ce soir, tout de suite... Oh ! j'ai peur ici, ... il me semble que de partout on vient, on marche vers nous... Je vais me lever, je sens que je puis marcher ; partons, Henry, je t'en supplie.

— Mais, mon amour, où irions-nous ce soir ? Non, ce serait tout compromettre ; Lesbiec ne sera de retour qu'au petit jour, et demain, au contraire, tout est prévu, combiné.

M^{me} de Lacoustande ne répond pas, il se fait en elle un déracinement de toutes choses, comme à l'approche de l'heure dernière ; dans l'angoisse qui l'étreint, un unique sentiment demeure vivace : celui de ne pas se séparer de l'être protecteur dont la seule présence la rassure.

— Je veux quitter mon lit ! dit-elle avec une volonté entêtée. Je veux être prête !

Son mari combat d'abord cette pensée, puis s'y résigne ; peut-être, en effet, est-ce mieux ainsi... Oui, il vaut mieux que Souveraine se lève.

— Mon cœur, faites selon votre désir. Il me faut descendre en bas m'assurer que tout est bien fermé ; vêtez-vous, et vous pourrez ensuite vous étendre sur votre lit de repos et tâcher d'y dormir.

— Mon ami, ne restez pas longtemps absent.

— Non, soyez tranquille... Aurore, tirez le verrou derrière moi...

Et, comme la suivante l'accompagne pour prendre cette précaution, il lui murmure tout bas :

— N'ouvrez uniquement qu'à ma voix.

Et plus bas encore :

— Je crains qu'il n'y ait des traîtres ici...

Le verrou est mis, et, l'œil et l'oreille au guet, Aurore habille sa maîtresse ; elle lui passe les habits de bourgeoise, ceux de M^{me} Lesbiec qui ont été préparés en vue du départ. Souveraine demeure presque inerte et se laisse habiller. Le visage de la jeune femme est d'une pâleur de lis, les yeux brillent étrangement, et cependant les dents blanches s'entre-choquent dans un tremblement involontaire.

— Que Madame la comtesse s'approche un instant du feu, supplie Aurore, qui avance une large causeuse en face du foyer.

La jeune femme s'y affaisse et, pendant un moment,

paraît absorbée par le soin de se réchauffer. Le silence dure un temps appréciable, on perçoit distinctement le bruit du vent qui s'est levé et qui secoue les arbres en rafale... M^{me} de Lacoustande écoute, les paupières closes; enfin elle dit :

— C'est seulement le vent, Aurore ?

— Oui, Madame la comtesse, seulement le vent !

Le désir de fuir mord au cœur la pauvre Souveraine, désir dont la violence l'étonne elle-même et qu'elle refoule... Henry ne lui a-t-il pas dit que c'est impossible ce soir... Une étrange idée lui vient, celle d'aller se réfugier dans le petit temple de la Félicité, hors du château; oui, elle en fera la proposition à son mari, quand il va revenir.

Il revient, et les paroles préparées n'arrivent pas à sortir des lèvres de M^{me} de Lacoustande, le visage de Henry-Louis-César est si grave, si résolu; il n'y a qu'à lui obéir.

Pour commencer, il ordonne à sa femme de s'étendre sur le lit.

— Je resterai devant le feu, que j'alimenterai, et vous, mon amie, vous dormirez, votre santé l'exige; ma pire inquiétude est pour votre chère santé, le reste ira bien, je le sais, nous avons encore des cœurs fidèles autour de nous; tout à l'heure est arrivé mon cousin de Sinceny, il rentre chez lui, venant de Lyon, et s'est arrêté ici pour prendre de nos nouvelles; il couche au château, et sa présence facilitera notre départ... Je vous expliquerai cela demain, maintenant, obéissez-moi.

Et, prenant Souveraine dans ses bras, M. de Lacoustande la porte doucement jusqu'au lit, l'y étend, pendant qu'Aurore la recouvre d'une chaude courtepointe.

Aurore couche dans le cabinet derrière la chambre, et M. de Lacoustande l'y envoie bientôt.

Puis une paix apparente tombe sur le château et ses habitants. Les jeunes époux, car elle a vingt-six ans seulement, l'exquise Souveraine, et l'époux n'en a que trente, sont là, seuls dans le décor délicieux préparé jadis pour le bonheur, et tous deux, au fond de leur cœur, goûtent l'amertume de la mort... Ce qui menace depuis tant de mois, ce à quoi ils n'ont pas voulu croire, approche, ils ne savent sous quelle forme. Dans le calme qui l'entoure, M. de Lacoustande revoit des visages, entend des voix dont l'évocation le fait frissonner. Il y a un moment seulement que, blême d'émotion, son cousin Sinceny lui a fait un affreux récit... « Et les femmes ne sont pas épargnées ! » Mais ils partiront, gagneront de vitesse sur ces brigands.

— Henry ! appelle la voix faible.

— Oui, mon cœur, je suis là. Que veux-tu ?

— Partons, je t'en prie, partons, n'importe où, n'attendons pas...

Et les yeux remplis de larmes implorent.

M. de Lacoustande a une seconde d'hésitation, puis l'habitude de ne jamais fuir, un sentiment d'orgueil inexplicable à cette heure de crise prend le dessus. Non, il est impossible d'exposer cette créature fragile à errer dans la nuit, elle pourrait, dans une pareille entreprise, trouver la mort ;... le sang-froid est encore le meilleur conseiller, il sent qu'il n'en manque pas ; le gentilhomme, brave jusqu'à la folie, ne s'est jamais senti si brave... Sous son propre toit, dans ce château dont les pierres ont abrité tant de générations de ses ancêtres, il est impossible qu'il ne demeure pas le maître, il en sortira librement... Cependant ses pensées s'entre-choquent... Si le château est attaqué?... Mais non, il ne le sera pas, l'ingratitude humaine ne peut aller jusque-là, et, de plus, il se croit sûr de pouvoir à l'occasion dominer les passions de ses paysans...

La voix virile et ferme répond donc :

— Mon ange, calme-toi, toutes ces frayeurs sont de mauvais fantômes de la nuit... Assurément, l'effervescence populaire est inquiétante pour le moment, mais j'ai confiance que cela ne durera pas.

— Nous n'avons fait que du bien, murmure M^{me} de Lacoustande avec angoisse.

— C'est notre force, j'en suis persuadé ; dors, Souveraine, dors si tu m'aimes !

Les époux se regardent, et dans ce regard échangent la tendresse de leur cœur qui, depuis quelques mois, a pris une intensité et une profondeur inconnues aux jours de prospérité...

— Pourvu que nous ne soyons pas séparés, murmure Souveraine.

Et l'intonation de sa voix, en prononçant ces simples paroles, exprime toute sa pensée.

— Nous ne le serons pas, répond avec décision Henry-Louis-César.

Et cette minute fugitive fut peut-être la plus douce de leur vie.

III

Le matin est venu, tout attristé de brouillard, la brume s'étend sur le parc, bornant la vue, et semble clore la grille d'honneur dont on aperçoit la haute silhouette se dressant fièrement en face de la route

qui conduit à Sainte-Bonne; les deux corps de logis, à droite et à gauche de la cour d'honneur, et la façade du château, avec ses dix-sept fenêtres, découpent leur masse imposante contre le ciel bas. Dans la campagne solitaire, le château se dresse, emblème de force et de domination, symbole longtemps respecté de la puissance d'une caste, symbole devenu exécré!... et que l'envie, la rancune, la misère héréditaire rêvent à cette heure du monde de détruire et de balayer de la terre... En ce moment même, dans les maisons basses de Sainte-Bonne, dans ces abris misérables où le paysan à moitié affamé terre sa dure existence, la haine, la haine de la brute féroce est en train de battre le rappel... Personne ne sait qui a parlé le premier, mais la parole a été dite ce matin-là : « Il faut aller au château; il faut prendre la farine qu'on y cache dans l'espoir d'affamer le pauvre monde. » Sur la place, quelques hommes apparaissent d'abord, parlent, gesticulent; dans la grande salle de l'auberge, les verres de vin passent de main en main, la litanie furieuse des griefs commence, et les femmes, changées en viragos, la reprennent et l'augmentent avec frénésie... Oui, l'heure est venue... Une mégère, vêtue d'une jupe rouge, surgit tout à coup dans la pénombre. Elle porte sur ses épaules un bouchon de paille vêtu d'une coquette robe de soie (c'est une robe de la jeune comtesse) et coiffé d'un bonnet de dentelle et d'une mante ruchée. Sous le poids imaginaire, comme sous un fardeau accablant, la paysanne se courbe tout en rugissant :

— Nous les avons portées assez longtemps; à notre tour!

C'est là l'étincelle attendue qui met le feu aux poudres. Une clameur retentit, et soudain une main sacrilège ébranle la cloche de l'église et sonne le tocsin qui étend sur le silencieux brouillard son lugubre appel... Alors, sortant de la brume, des hommes arrivent, haillonneux, misérables, quelques-uns nu-pieds, les yeux, dans les faces hâves, étincelants de colère sauvage; cependant ils demeureraient désemparés et indécis, si deux hommes, le visage noirci afin d'être méconnaissables, habillés comme des galériens échappés, n'allaient de l'un à l'autre, répétant les adjurations encourageantes : « C'est le roi qui permet qu'on chasse les nobles,... ceux qui exploitent le peuple... » Les propos les plus effrayants volent de bouche en bouche. D'ailleurs la loi n'existe plus pour personne. « Massacrons la noblesse! » s'élève subitement comme une clameur d'ouragan et est répété par cent voix... Une autre voix clame :

— Le roi veut que nous soyons heureux!

— Oui! Oui!

Et ce cri donne du cœur à ceux qui hésitaient encore.

Une femme hurle :

— Nous allons leur arracher le cœur!

Et le troupeau humain, habitué à être conduit, se rue follement derrière ceux qui veulent le mener à la curée.

— Mort aux accapareurs! rugit un des vagabonds à la face noircie. Allons!...

Et il montre le chemin.

Alors, comme une trombe, cette horde de plus de deux cents hommes et femmes s'ébranle; on ne sait d'où est sorti un tambour dont un jeune homme tape frénétiquement, et la troupe marche, fonçant en avant, poussée par sa fureur et sa peur, car tous ont peur; la hideuse peur, la panique irraisonnée est la maladie du moment, celle qui change les hommes en fauves.

Avec un bruit sourd, qui augmente de minute en minute, la procession monstrueuse avance sur la route aux cris des femmes, aux cris des enfants, car il y a des enfants, et le tambour redouble son battement acharné, la bande se grossit de recrues nouvelles que le tocsin appelait...

Dans sa chambre blanche, M^{me} de Lacoustande entend venir jusqu'à elle la première rumeur annonciatrice du péril... Le son de la cloche battant le tocsin perce le silence, et d'un bond de biche surprise fait se jeter à terre la jeune femme...

— Voilà, dit-elle, blême et tremblante, les voilà!

Au même instant, M. de Lacoustande paraît, revenant de la cour d'honneur où il a été observer ce qui se passe sur la route. Le doute n'est plus permis, les paysans sont en marche pour attaquer le château.

— Mon amour, il s'agit de ne pas avoir peur, je me fais fort de leur tenir tête; Hector m'aidera, Lesbiec est là aussi, au moins dix de nos hommes sont fidèles, je viens de faire enfermer les trois dont nous doutons. Je vais me défendre, mais je commencerai par parlementer; ne bougez pas d'ici et, si par malheur nous étions forcés, réfugiez-vous avec vos femmes dans la chapelle.

Souveraine a jeté ses bras désespérément autour du col de son mari :

— Henry, ne me quitte pas, viens, fuyons tout de suite, le chemin de la chapelle est libre, fuyons, fuyons.

Avec douceur, mais fermement, son mari lui fait

lâcher prise et baise tendrement les petites mains qui ont résisté...

— Il est trop tard pour fuir, la campagne est ouverte, ... ce serait pis, bien pis... Ici, nous sommes à l'abri... Je vais leur faire ouvrir la cour d'honneur afin de ne pas donner de prétextes aux violences...

Un hurlement continu, qui semble tout proche, lui coupe la parole... Souveraine est sans force; tout son sang, à ce cri sinistre, s'est glacé dans ses veines; elle ne peut ni parler, ni résister; les yeux dilatés, elle regarde son mari s'éloigner; à la porte, il se retourne, revient rapidement vers elle, l'embrasse, la remet dans les bras d'Aurore folle d'épouvante, et cette fois disparaît...

Mainfenant la bande est arrivée à la grille d'honneur; ceux qui la conduisent sont étonnés de la trouver ouverte... il y a une seconde d'hésitation, comme un flottement, ... la crainte d'un piège les arrête un moment, puis Chambaud, l'ancien valet chassé du château pour vol, crie qu'on avance, que les caves sont à droite... Alors, dans une sorte de folie orgueilleuse, le misérable Billon franchit le premier la grille, lui, le pauvre savetier, vilain, fils de vilain, qui vient braver son seigneur!... De toutes les poitrines un rugissement s'élève :

— La farine, nous voulons la farine!...

Et maintenant ils se tiennent serrés les uns contre les autres, effarés encore de se trouver là, regardant cette façade de pierre qui, si longtemps, leur a paru redoutable et infranchissable... Comme des fauves ils attendent leur proie. Soudain la grande porte du château s'est ouverte, et le seigneur, droit, fier, le chapeau à la main, la tête haute et renversée dédaigneusement en arrière, s'avance au dehors de quelques pas et, d'une voix claire, s'adressant au maire, demande :

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite?

D'abord interdit, Billon ne trouve pas un mot, puis il se reprend, stimulé par les cris derrière lui et marmotte qu'on leur a commandé de s'emparer du château.

M. de Lacoustande, toujours avec calme, prie qu'on lui montre l'ordre.

Pour toute réponse, Billon hurle :

— Nous sommes tous égaux et nous entrérons tous!

Et il veut se précipiter en avant; mais M. de Lacoustande a vu le mouvement, l'a devancé, et la porte est close avant que Billon ait eu le temps d'y arriver. Cette fois encore, le troupeau est hésitant; mais une voix crie :

— Aux caves d'abord!

A coups de hache, une porte donnant sur la cour

est enfoncée, et pêle-mêle, derrière ceux qui leur montrent le chemin, les paysans s'y engouffrent, avec des cris rauques de bêtes rentrant dans leur bauge; bientôt des tonneaux sont apportés au dehors, et le vin coule comme l'eau de fontaine, les manants assoiffés, les femmes délirantes s'abreuvent, semblables à des animaux altérés. L'ivresse décuplant la fureur populaire,... la mégère qui porte le mannequin de la femme de qualité le brandit en l'air comme un étendard et appelle les autres femmes :

— Entrons vite, allons lui manger le cœur!...

Une poussée furieuse se fait dans la direction de la porte, mais une voix stridente, dominant le tumulte, prononce distinctement :

— Le premier qui entre est mort!

C'est fini, l'écluse est ouverte, le torrent roule. Chambaud, le valet, et un homme inconnu du pays se précipitent les premiers; l'un et l'autre, visés d'une main sûre, roulent à terre,... d'autres les enjambent; les coups de hache redoublant, un battant de la porte cède, découvrant M. de Lacoustande et la petite cohorte des défenseurs... Il voit, le malheureux, avec une sorte de stupeur, se ruer sur lui ces êtres qu'il a considérés comme ses enfants, il les voit avec leurs visages de cannibales, et il entend l'abominable hurlement des femmes réclamant les entrailles de M^{me} de Lacoustande et promettant d'étouffer leur petit... Le jeune marquis de Sinceny, dans un corps à corps exaspéré, barre la route à un énorme forgeron qui brandit son marteau et qui écume de rage... M. de Lacoustande, par son exemple, par son allure, maintient ses hommes qui se défendent bravement.

— A l'escalier! crie subitement le jeune Sinceny, à l'escalier!...

Rapidement, il en gravit les marches, suivi de M. de Lacoustande qui a compris, et là, sur le premier palier, dans une sorte de renfoncement, les deux gentilshommes, côte à côte, se préparent à défendre chèrement la porte; ils ont crié aux femmes, de l'autre côté, de fuir, « qu'il est temps encore, de fuir tout de suite... » Un appel désespéré répond :

— Henry!

— Fuis, fuis, Souveraine...

Et puis il faut faire face à ceux qui viennent... Lesbiec, au bas des marches, fait bonne défense et, de la crosse de son fusil, a déjà abattu deux ou trois hommes... Les autres défenseurs, épouvantés par cette masse humaine qui se déverse, ont fui... Quelques minutes encore,... minutes précieuses, Lesbiec arrête la marée montante, puis une fourche lui enserre le cou, il tombe, et sa chute est accueillie par une acclamation

féroce de triomphe, suivie aussitôt de l'ascension de bêtes brutes, ivres de vin, de sang et de cris... Le sang coule, car M. de Lacoustande et le jeune Sinceny tirent bien; maintenant ils ont l'épée à la main, et les épées iront percer la poitrine du premier qui s'approchera. Alors la virago à jupe rouge, par une inspiration satanique, rampe entre les hommes, passe sur l'escalier, puis soudain le mannequin tout flambant est jeté sur la tête de M. de Lacoustande qui, saisi d'horreur, abaisse une seconde son arme, et un couteau aussitôt lui tranche la gorge. Pressé de toutes parts, se défendant pied à pied, le jeune de Sinceny succombe à son tour... L'horrible mannequin flambe au milieu des hurlements, les coups de hache s'abattent sur la porte de l'appartement de la jeune comtesse, ... retentissant d'une façon effroyable... Enfin, l'huis s'ébranle, et, dans une poussée où les femmes sont piétinées, le flot humain envahit l'appartement, ... toutes les portes sont ouvertes...

— C'est là! c'est là! crie une femme. Etouffons la louve et son petit!

Et échevelée, sanglante, pareille à une ménade, elle paraît sur le seuil; des têtes grimaçantes la suivent et l'entourent...

Seule, appuyée contre le mur, les bras étendus, ses petites mains blanches se crispant sur la boiserie, Souveraine de Lacoustande se tient debout. Elle n'a pu fuir, la force lui a manqué. La mort peut venir, elle est incapable de faire un pas pour s'y dérober. Mais, dans le cerveau de la faible femme, la mort se présente formidable, mais presque majestueuse. Et l'apparition subite de tous ces singes convulsés, dont les yeux lancent des éclairs de haine, frappe la créature délicate d'une épouvante sans nom. Un instant, elle regarde, elle entend, puis brusquement le sang de son cœur se coagule, et, d'un mouvement net et rapide, comme un épi fauché, elle tombe à terre, morte...

C'est la fin de l'idylle rêvée par le seigneur de Sainte-Bonne.

IV

La petite enfant dort sous la protection des deux êtres qui l'emportent loin du péril, âmes dociles et fortes en qui la volonté d'accomplir leur humble devoir domine toute appréhension personnelle. D'ailleurs Juste Pêrisse affirme qu'il n'a rien à craindre, chaque

borne de la route lui est familière; il entrera à Bordeaux sans encombre, car, extérieurement et officiellement, rien ou bien peu de chose n'est encore changé à l'organisation de la vie sociale; néanmoins Périssette, homme simple, a coutume de réfléchir, et il a mesuré toute l'étendue du danger qui menace « les aristocrates », ce mot qui se répète maintenant avec exécration; comme il est taciturne de son naturel, Périssette a pu, sans scandaliser personne, se taire sur la chose publique; mais il a écouté, et, depuis quelques semaines, il épie les meneurs, à Sainte-Bonne, et soupçonne de qui ces semeurs de haine sont les émissaires.

Cette petite enfant qui repose sur le sein robuste de l'ignorante paysanne est l'unique obstacle qui empêche l'abbé de Messac d'être l'héritier de tout le bien de son frère, ... si ce frère disparaissait! Périssette sait cela et a tiré ses conclusions; il a vu tant de choses extraordinaires, ces derniers mois, qu'il croit tout possible!

Mais Périssette n'est pas homme à suivre à la fois plusieurs idées, il s'absorbe donc dans celle de la tâche qu'il a acceptée, ... un pressentiment l'avertit que la petite innocente sur laquelle il veille aura besoin de lui.

Nanette, qui avait sommeillé, a ouvert les yeux, et ses regards anxieux interrogent Périssette; sans attendre de question précise, il parle spontanément :

— Nanette, dit-il tout bas, car, malgré la nuit et la solitude apparente, il se garde d'élever la voix, quel nom vas-tu donner à ton nourrisson quand tu rentreras à Veyrac?

— Le sien, bien sûr : Péronne de Lacoustande; c'est un honneur bien grand pour une Fisson de nourrir la fille de son seigneur.

— Eh bien! ma bonne, il ne faut pas... Je sais des choses, ... inutile de les redire; ... de nos jours, il faut apprendre à se taire; ... mais il y a des gens qui seraient contents de voir disparaître cette petite qui dort tranquillement; il faut qu'on ignore à Veyrac d'où elle vient... Il ne manque pas de bourgeois à Bordeaux qui envoient leur enfant en nourrice; ... sait-on à Veyrac que tu étais au château?

— Non; Monseigneur nous avait défendu d'en parler, il n'y a que mon homme et notre mère qui le savent; j'ai dit que j'allais à Bordeaux.

— Eh bien! il faut continuer à se taire et élever cette petite comme une fille de bourgeois.

— Mais les mauvais jours ne vont point durer, M. le curé nous l'a assuré; l'an prochain, bien sûr, le seigneur reviendra au château.

— C'est à savoir... J'ai idée que tout ça n'est pas

fini, le diable mène la danse... le mieux toujours est de se montrer prudent; promets-moi de l'être.

Nanette réfléchit un instant, puis répond :

— Je dirai la vérité à ma cousine Léocadie, on peut se fier à elle comme à moi!

— Peut-être à elle, mais à elle seule; est-ce juré?

— C'est juré, maître Périsset!

Nanette soupire profondément, et ses beaux yeux reprennent l'expression de gravité religieuse qui les avait illuminés au moment de sa solennelle promesse à M^{me} de Lacoustande; l'humble créature se sent tout à coup investie d'une mission dont la grandeur l'opprime; ce dépôt sacré qui repose sur ses genoux, d'avance, elle lui immole tout, elle le défendra au prix de sa vie.

Le jour n'était pas levé quand ils entrèrent dans Bordeaux; la foire d'octobre y amenait les paysans, les vigneron, ils arrivaient de tous côtés; c'était l'agitation normale et saine d'êtres humains venant au labour qui fait vivre... La ville elle-même, celle des nobles et des bourgeois, dormait encore...

Périsset met sa carriole et sa jument à une auberge où il est connu, et Nanette se repose devant le feu; personne ne s'inquiète ni d'elle ni de son nourrisson, et, vers sept heures, sous l'escorte de Périsset, elle arrive à la rue paisible débouchant des allées de Tourny, où sa cousine Léocadie Lebon a son petit commerce.

Devant la maison de M^{lle} Lebon, Périsset prend congé, promettant de revenir plus tard, afin de s'entendre sur la marche à suivre.

Déjà la porte sur la rue était ouverte, Nanette suit le passage obscur et monte l'escalier qui mène au petit entresol au-dessus de la boutique; d'une main qui tremble un peu, elle tire la clochette.

En bonne travailleuse, Léocadie Lebon est sur pied, et en coiffe et camisole de nuit, mais très avenante, répond promptement à l'appel et, son petit quinquet à la main, va ouvrir... A l'aspect de Nanette, un enfant sur les bras, elle recule de surprise; mais, étant fille d'esprit prompt, elle se ressaisit aussitôt, et, sans poser de questions oiseuses, elle fait entrer Nanette, puis derrière elle tire immédiatement le gros verrou de la porte, écoute un moment, l'oreille contre le battant, et, sûre que rien ne bouge, se tourne vers la nouvelle venue et l'embrasse cordialement.

— Léocadie, dit aussitôt Nanette de sa voix chantante, peux-tu me garder deux ou trois jours avec mon nourrisson?

— Tant que tu voudras, Nanette; passons dans la

chambre; Sainte Vierge! tu as l'air tout apeurée... Est-ce qu'il est arrivé un malheur, Nanette?

Léocadie a bien entendu parler, et la veille encore, de scènes terribles dont certains châteaux ont été le théâtre; mais ces images affreuses n'ont pas pris de consistance à ses yeux. Elle sait vaguement ces choses, comme celles qu'on ne veut pas approfondir. La présence inopinée de Nanette lui inspire soudain des inquiétudes plus précises; mettant tout son bon cœur dans ses jolis yeux, elle regarde Nanette. Les deux femmes, si différentes l'une de l'autre, se sentent profondément unies par les liens du même sang et le respect des mêmes croyances; elles savent pouvoir compter sur un dévouement réciproque!

— Assois-toi, Nanette, dit Léocadie.

Et elle avance le fauteuil à oreillettes qui est celui de la grand'mère, qui dort encore dans sa petite soupenette au-dessus de la cuisine. Nanette, sans discuter, obéit et, avec une solennité pieuse, découvre l'enfant que cachait sa mante, la montre à Léocadie et dit :

— Léocadie, c'est la fille de Monseigneur et de M^{me} la comtesse. Nous nous sommes sauvées hier soir!

— Sauvées?... Parle, Nanette, tu sais que tu peux te fier à moi.

— Oui, cousine.

Et Nanette fait son récit, bref, mais saisissant dans sa simplicité...

Léocadie a écouté, stupéfaite, pleine d'épouvante... De si bons seigneurs! Le diable est donc lâché?

— Je le crois, dit Nanette naïvement.

Et elle explique les précautions que Périsset lui a recommandé de prendre : « Il ne faut pas qu'on sache qu'elle a emporté l'enfant du seigneur de Sainte-Bonne... Il y a des méchants qui voudraient voir cette innocente morte! »

— Personne ne le saura; je t'aiderai, Nanette... Attends, je vais allumer du feu, cette mignonne pourrait avoir froid.

Au bout d'un instant la flamme brille, Nanette se rapproche du foyer et s'occupe de l'enfant; celle-ci a faim, il faut la nourrir. La douce chaleur ranime la petite créature, bientôt elle s'endort profondément... Léocadie la regarde et, dans son naïf respect, ose à peine baiser la petite main; puis, pleine d'affectueuse sollicitude, elle se tourne vers Nanette :

— Cousine, je vais te chauffer un verre de vin sucré et puis tu te coucheras, ton lait souffrirait si tu étais trop fatiguée; tu peux être bien tranquille... Je ferme l'alcôve, personne n'entrera ici; dors jusqu'au dîner, après nous parlerons.

— Je suis lasse, répond Nanette, je veux bien...

Ah! Léocadie, que devient à cette heure ma chère dame?

— Ils sont partis, sans doute; il part des seigneurs tous les jours.

— Ah! oui, je l'espère.

— C'est quasi sûr. Là, Nanette, dit-elle en lui présentant un bol de vin chaud, maintenant étends-toi... Je viendrai t'appeler, dors.

Léocadie clôt ensuite presque complètement les deux battants légers qui forment porte et, le jour, dissimulent l'alcôve. Bientôt le silence complet lui apprend que l'enfant et la nourrice dorment paisiblement.

Alors la jeune modiste s'éloigne sans bruit et passe dans son étroite cuisine. Jusqu'à l'âge de quinze ans, Léocadie Lebon est restée à Veyrac, enfant gaie et laborieuse; à ce moment, sa mère, veuve, était morte, et la fillette avait été amenée à Bordeaux par sa grand'mère qui y était servante; mise en apprentissage, la petite devint rapidement une habile ouvrière et, à vingt ans, il y avait trois ans de cela, s'établissait marchande de modes pour son propre compte!... Nanette, naïve et ignorante, ne connut aucun détail de l'existence de sa cousine; elle la savait seulement parente fidèle et fille dévouée, car Léocadie avait recueilli sa vieille grand'mère devenue infirme et ne comprenant guère plus ce qui se passait autour d'elle!

Léocadie, fort jolie, aimait ardemment le plaisir et acceptait la vie avec philosophie, sans s'encombrer d'un idéal trop difficile à atteindre; elle travaillait courageusement, parce qu'il fallait la sécurité du pain quotidien, mais donnait dans sa vie une large part à l'agrément. La première affaire de cœur de la jeune ouvrière n'avait pas été heureuse, elle eut grandement à se plaindre d'un beau sergent des gardes françaises! Mais la jolie fille n'était pas d'un caractère à se lamenter longtemps... Ayant perdu un ami, elle en trouva un autre, garçon sage et paisible, commis aux bureaux du payeur général, qu'elle ne désespérait pas d'épouser un jour et dont la générosité lui avait permis de devenir « patronne » à son tour. Comme d'ailleurs elle était habile, pleine de goût et aussi de déférence pour ses nobles clientes, elle prospéra. Aristocrate d'instinct, elle écoutait avec horreur les récits de la chose publique que lui faisait le commis de M. Germinier, et, n'eût été son impérieux besoin d'être heureuse, elle se serait peut-être compromise en proclamant tout haut ses sentiments; mais l'instinct de la sécurité personnelle la guidait si bien qu'elle était vue d'un bon œil par tous ses voisins.

La présence de Nanette Fisson, à l'heure du dîner, n'étonna qu'à demi la vieille grand'mère. Léocadie

lui cria que sa cousine était venue chercher un nourrisson à Bordeaux, et ce fait, le plus simple du monde, ne devait provoquer aucun commentaire; cependant Léocadie, sans trop savoir pourquoi, avait hâte de voir Nanette partie pour Veyrac. Son ami était de bon conseil, elle résolut de le consulter et prépara habilement l'intervention du jeune homme.

— Nanette, dit-elle, j'ai un promis, il est dans les bureaux et en sait plus que nous, car c'est un jeune homme bien élevé; j'ai idée qu'il nous donnerait un bon conseil.

— Ah! Léocadie, que je suis aise de te savoir un promis! Mais maître Périsset viendra tantôt, je ne dois rien décider sans lui.

— On ne décidera rien; ton Périsset ne sait ni lire ni écrire, mon Léon écrit aussi bien qu'un notaire, et puis il est tout à fait sérieux. Ah! ce n'est pas lui qui se mêlerait à tous ces braillards, il reste ici bien tranquille; la « vieille » est en bas avec Aglaé s'il se présente des clientes; moi, je vais aller porter un chapeau à M^{me} Germinier, et là j'apprendrai des nouvelles.

Nanette ne protesta pas.

Léocadie prit un carton recouvert d'un papier à raies rose et blanc, y plaça avec soin le beau toquet de dentelles noires, tout garni de plumes et de ruban, destiné à M^{me} Germinier, épouse du payeur général, puis, ayant embrassé Nanette, de son pas léger, perchée sur ses hauts talons, elle s'en fut.

La valetaille de l'hôtel du payeur général recevait toujours bien M^{lle} Léocadie, marchande de modes, personne aimable; après qu'elle eut subi les galanteries de l'antichambre, une des femmes de M^{me} Germinier vint la quérir, et Léocadie fut introduite dans le petit boudoir de M^{me} Germinier. Celle-ci, dès qu'elle aperçut la jeune modiste, lui dit d'une voix qui tremblait légèrement :

— Petite Lebon, vous connaissez, n'est-ce pas, le comte et la comtesse de Lacoustande, de Sainte-Bonne?

— Je suis née sur leurs terres, Madame.

— Eh bien! ma petite, les monstres sont allés chez eux! M. Germinier vient d'apprendre à l'instant l'affreuse nouvelle... Au petit jour, la canaille a envahi le château, on croit que M. et M^{me} de Lacoustande ont péri... C'est un homme d'écurie du marquis de Sinceny, qui se trouvait aussi à Sainte-Bonne, qui est arrivé à franc étrier demander des secours, et la pauvre M^{me} de Lacoustande était grosse ou accouchée... Oh! Lebon, c'est affreux! Si nous ne nous défendons pas, nous sommes perdus tant que nous sommes; mais

qu'est-ce que fait le roi?... Ah çà! qu'avez-vous, ma fille?... Victorine! Pluvinet! accourez vite, M^{lle} Lebon se trouve mal!

Ce ne fut qu'une défaillance de quelques instants, dont Léocadie, humblement, s'excusa; mais M^{me} Germinier, mise en goût, sans doute, eut à son tour une violente crise de nerfs; ses femmes la délacèrent, lui firent respirer de l'eau de la reine de Hongrie et enfin l'étendirent sur un lit de repos... Le moment de lucidité pour la frivole femme, comme pour tant d'autres, dura peu: au bout d'une demi-heure, M^{me} Germinier se rendit compte que se bouleverser ainsi pour les autres n'était d'aucune utilité, et, ayant exprimé véhémentement l'espoir que le roi mettrait promptement toute cette canaille à la raison, elle consentit à s'occuper du chapeau que M^{lle} Lebon lui avait apporté, congédia la tristesse et engagea Léocadie à ne pas se frapper l'imagination.

« Ces pauvres gens avaient été imprudents! M. de Lacoustande était un ami des idées nouvelles. » Peut-être pensait-elle qu'il était juste qu'il en fût châtié!

V

Quand Léocadie prit le chemin du retour, il faisait déjà nuit, car elle s'était attardée dans un long entretien avec le commis de M. Germinier; celui-ci l'avait affectueusement encouragée dans son intention de protéger au mieux la fille de ses anciens seigneurs; l'ami de Léocadie fut tout porté à croire que ceux qui avaient commis ou inspiré le forfait qui venait de s'accomplir ne regarderaient guère à se défaire d'une enfant et à balayer ainsi la famille; il promit à Léocadie de se renseigner et, en attendant, l'engagea à prendre une mine plus gaie, car il fallait se méfier de chacun et surtout des voisins, l'œil peint sur les murs des clubs jacobins n'était pas un vain simulacre, et le tailleur Gauchet, notamment, qui demeurait tout proche de Léocadie Lebon et causait volontiers avec elle, passait pour un homme fort dangereux. Léocadie comprit et s'engagea à agir avec la plus extrême prudence; le salut de la petite Péronne lui importait désormais autant qu'à Nanette elle-même!

Revenant, les mains dans les poches de son gentil tablier, puisqu'elle s'était débarrassée de son carton, Léocadie passa lentement devant la boutique du tailleur, assez mal éclairée par une seule chandelle, mais où il était encore occupé à travailler; l'ombre d'une

femme devant la porte fit lever les yeux à l'homme, et, ayant reconnu Léocadie, il la salua par son nom :

— Bonsoir, citoyenne Léocadie; ça marche, les affaires et les amours?

— Mais oui, citoyen, répliqua Léocadie en s'arrêtant, provocante... Et vous-même?

— Comme vous voyez! Seulement un homme qui aime la chose publique n'a pas grand repos. Ah! il y a encore à faire : vous savez, la belle, on a commencé à mettre les curés à la raison; je l'ai bien dit à Ducosté, je le connais depuis qu'il était gamin.

— C'est un gentil garçon.

— Voilà de quoi s'occupent les jeunesses!

— Et de quoi voulez-vous que nous nous occupions? Moi, d'abord, je suis toujours contente, je ne me soucie pas de ce qu'on fait à Paris.

— Ah! je le crois, je le dis toujours : Léocadie Lebon ne pense qu'à ses amoureux; seulement, ma charmante, il faut savoir les bien choisir.

— Eh bien! gros papa, je viendrai vous consulter la prochaine fois... Pour le moment, je rentre, j'ai ma cousine Nanette Fisson arrivée du pays pour prendre un nourrisson à Bordeaux.

— Tiens, tiens, dit Gauchet d'un air finaud, un nourrisson chez vous... Enfin, liberté pour tous!

— C'est ça, citoyen, liberté pour tous!

Et, avec un éclat de rire et un sourire délicieux à l'adresse du tailleur qu'elle eût voulu étrangler, Léocadie continua son chemin; mais la grossière plaisanterie de Gauchet venait de lui suggérer une idée nouvelle; au fait, pourquoi pas? Elle ne se souciait guère du qu'en-dira-t-on, et elle gagnait assez d'argent pour avoir les moyens de payer une bonne nourrice... Enfin, on verrait... Ainsi qu'il est déjà arrivé des milliers de fois en ce monde, une parole en l'air allait influencer toute l'orientation d'une destinée humaine. En attendant, Périisse n'avait pas encore reparu, et Nanette s'inquiétait, aussi interrogea-t-elle avidement Léocadie. Qu'avait-elle appris?

— Ma foi, Nanette, je ne puis te cacher que les nouvelles ne sont pas rassurantes... J'ai entendu raconter chez M^{me} Germinier que les gens de Sainte-Bonne s'étaient portés sur le château ce matin, et sans doute Périisse tâche d'apprendre ce qui s'est passé.

— Oh! Dieu de bonté! Et le comte et la comtesse?

— On assure qu'ils étaient partis avant le jour, affirma Léocadie avec aplomb, pensant qu'il était tout à fait inutile de bouleverser Nanette; d'ailleurs, ce mensonge bienfaisant lui avait été inspiré par le commis de M. Germinier.

Nanette respira, les esprits déjà étaient accoutumés

aux violences ; du reste, elle n'en imaginait aucunement l'effroyable réalité.

— Pauvre mignonne ! soupira-t-elle en berçant l'enfant qui, paisible, les yeux ouverts, la regardait.

— Dieu ! quel trésor, reprit Léocadie, s'agenouillant pour mieux voir le petit visage innocent. Ah ! Nanette, nous vivons dans des temps mauvais, où il faut comme ça se séparer.

La grand'mère, qui sommeillait, demanda de qui on se séparait.

— Je parle de la mère de cette mignonne.

— Ah ! oui, ah ! oui ; laisse-moi bercer un peu la pitchoun, Nanette ?

Nanette hésitait.

— Tu peux la lui donner, cousine, la « vieille » a toute sa tête quand il s'agit des petits.

La grand'mère, dans l'attente, ouvrait ses bras en corbeille, et l'enfant, toute raide dans ses langes serrés, y fut déposée avec soin ; la petite ne pleura pas, ses yeux bleus encore vagues s'arrêtaient un peu étonnés sur le vieux visage, subitement tout transfiguré.

Au bout d'un moment, la vieille, qui avait examiné attentivement la petite créature, dit :

— Elle a un bien beau bonnet, ta nourrissonne, Nanette. La mère est donc une dame noble ?

Nanette, prise à l'improviste, ne sut que répondre.

Ce fut Léocadie qui répliqua :

— Non, c'est une bourgeoise riche qui, pour des raisons à elle, ne veut pas qu'on dise son nom.

Mais la vieille mère à tête faible n'écoutait plus ; sa main, tout légèrement, caressait le petit visage ; elle marmotta tout bas une prière et, sur le front de l'enfant, traça en tremblant le signe de la croix.

— La petite a reçu le saint baptême, au moins ? Dis-moi son nom, Nanette.

— Péronne.

C'était la première fois qu'une voix humaine, en dehors de celle du prêtre, proclamait tout haut le nom de la nouveau-née, et, en le disant ainsi, sans l'accompagner de l'autre nom qui faisait de l'enfant, aux yeux de Nanette, un être appartenant à une espèce différente, la fidèle nourrice éprouva une lourde tristesse... Son cœur se révoltait contre un pareil arrangement, mais M. le curé lui avait enjoint d'obéir à Périsse, et elle lui obéirait, malgré ses répugnances.

Soudain la clochette un peu fêlée de la porte tinta.

— C'est maître Périsse, sans doute, dit Léocadie.

Et, prenant la chandelle sur la table, elle passa dans la petite entrée.

C'était Périsse. Le visage bouleversé qu'il montra à Léocadie indiquait suffisamment qu'il n'était pas

ignorant des terribles événements... Rapidement elle mit un doigt sur sa bouche et lui souffla très vite :

— Attention, il ne faut pas qu'elle apprenne, son lait pourrait tourner.

— C'est juste.

Et l'homme fit des efforts pour rasséréner son expression.

— Entrez. Elle a entendu la sonnette, et elle sait qu'on a envahi le château, mais elle croit qu'ils sont partis... Ah! maître Périsset!

Et, d'un geste d'horreur, Léocadie joignit ses mains.

— Pensons à l'enfant, j'ai juré de bien veiller sur elle.

— Maître Périsset, reprit vivement Léocadie, pour la mettre sûrement à l'abri, si on la faisait passer pour ma fille?

— Votre... fille?

— Oui. Je me moque du monde, et mon ami le veut bien.

Et, dans la simplicité de leurs cœurs dévoués, ils crurent tous deux avoir trouvé le salut de l'enfant.

VI

En l'an V de la République, le petit bourg de Veyrac était tranquille, comme assoupi dans une paix faite de crainte étouffée et de lassitude. Cependant, chacun commençait à respirer après les années cruelles.

Le maire républicain, gros vigneron, ne s'était pas montré trop taquin, interprétant largement les lois. Pourvu qu'il pût, sans être molesté, acquérir illicitement des biens de l'Eglise et des émigrés, il se tenait pour content.

Le curé, l'abbé de Fazillac, avait été arraché de force, par ses ouailles, aux gendarmes, et depuis se terrait, grâce à de nombreuses complicités, dans une cache sûre, continuant à exercer secrètement son ministère. D'ailleurs, le maire jacobin Duvivier, profondément lâche de son naturel, éprouvait une peur épouvantable des brigands royaux, dont un certain nombre se réunissaient parfois dans les grottes naturelles des environs, où personne ne songeait à aller les dénicher; l'exécution très sommaire, par une nuit bien noire, de deux ou trois patriotes trop militants de la région avait imprimé dans le cœur de leurs pareils une terreur salutaire, et particulièrement dans celui du maire de Veyrac qui se sentait fort éloigné de tout appui.

Aussi, pour les Fisson, les années s'étaient écoulées dans une sécurité relative.

Lorsque Nanette avait appris — et on ne put le lui cacher que peu de jours — la fin tragique de ses chers seigneurs, fidèle à ses promesses de faire valoir les droits de l'enfant qui lui était confiée, elle n'eut qu'une idée : informer sans retard M^{me} la duchesse de Barsac que sa petite-fille vivait ! Une lettre fut écrite à cet effet par le commis du payeur général. Celui-ci, à force de s'enquérir avec discrétion, avait fini par savoir que M^{me} de Barsac s'était réfugiée à Berne. Une missive adressée par une voie sûre demeura sans réponse ; la tentative, quelques mois après, fut renouvelée avec le même insuccès ; l'abbé Fazillac qui, mystérieusement, demeurait en communication avec des émigrés, reçut plus tard l'information que M^{me} la duchesse de Barsac, sous le nom de M^{me} Noirmaison, végétait à Hambourg... On lui écrivit à Hambourg, mais ce fut en vain...

Personne, d'ailleurs, ne s'occupait spécialement à Veyrac de la fille nourricière de Nanette. L'intérêt que Léocadie Lebon témoigna la première année de sa naissance à l'enfant convainquit quelques commères que la petite appartenait à la jeune modiste, et celle-ci, mise au pied du mur, se défendit mal... La petite, assurait-elle, était fille d'une de ses amies, et elle n'en était que la marraine... Une marraine qui lui voulait beaucoup de bien, assurément...

Cependant, quand Péronne eut un an et que les événements prirent une tournure néfaste... quand Nanette et son mari apprirent avec stupeur que la famille royale était prisonnière, il fut convenu avec Léocadie, venue précisément à Veyrac au moment des vendanges, que la petite fille serait dorénavant vêtue comme les enfants de paysan ; il importait de ne pas attirer l'attention sur elle ; et l'or de M. de Lacoustande fut soigneusement caché dans un coin de la forge, en prévision de l'avenir.

Vers le printemps de 1793, un comité de sûreté générale se forma à Bordeaux, et M. Germinier, très suspect depuis longtemps, se vit suspendu de ses fonctions, en attendant pire. Endoctriné par Léocadie, le jeune commis, Léon La Valtière, unique soutien, il est vrai, d'une vieille mère qui le suppliait de ne pas se compromettre, avait un peu lâchement assumé les apparences d'un bon patriote et jouissait de la protection du tailleur Gauchet, devenu dans sa section un personnage fort important. Quoiqu'elle abominât le bonhomme, Léocadie lui réservait maintenant ses plus gracieuses coquetteries. Et, pour bien affirmer son attitude, elle dansait dans les bals publics

avec les bons républicains et avait changé de clientèle, du moins le disait-elle; grâce à ces concessions extérieures, elle avait pu héberger la pauvre M^{me} Germinier, affolée de terreur après l'arrestation de son mari, et, l'ayant grimée et habillée, arrivait à la faire sortir de Bordeaux avec le passeport d'une marchande de rubans de Lyon. Et puis un beau jour Léocadie elle-même avait disparu.. Nanette fut longtemps inquiète, puis, comme on s'habitue à tout, et surtout en des temps si troublés, elle s'accoutuma à ne plus entendre parler de sa cousine, se contentant de soupirer quand elle y pensait et de dire fréquemment un *Ave* à son intention.

A l'abri de la tempête, Péronne, fraîche comme un beau fruit, grandissait et prospérait dans l'humble milieu où sa destinée l'avait placée; jamais une heure, jamais une seconde Nanette n'oubliait qui était l'enfant. Elle ne l'appelait que « mignonne » ou « ma fille », et ses frères et sœurs de lait lui donnaient la même appellation; la petite, gâtée, mise toujours à la première place, était impérieuse, et son caprice faisait loi; tous l'adoraient. Fisson, homme rude, se sentait tout bouleversé quand Péronne, qui était cajoleuse de nature, le caressait de ses petites mains fines, qu'il baisait avec respect; mais celui sur qui la fillette régnait despotiquement était le premier-né des enfants de Nanette, Antoine, un petit gars résolu et sérieux, de huit ans son aîné, plus intelligent que père et mère, et dont l'esprit s'était développé au spectacle des événements. De très bonne heure, M. le curé de Veyrac l'avait distingué et lui avait appris à lire et à écrire, dans la pensée que plus tard Antoine serait un bon sujet à envoyer au séminaire... Mais d'autres temps se levèrent, l'église de Veyrac fut fermée... Sa mère, qui le trouvait savant, l'admirait, et son père, le voyant robuste et vaillant, en était glorieux et, quand il eut dix ans, l'occupa à la forge. Chez les Fisson, de père en fils, la soumission sans réplique était de règle. Cependant Antoine, parfois, raisonnait, et la vieille mère de Fisson, qui ne quittait plus son lit, se demandait ce qui pouvait bien se passer dans le monde pour qu'il se produisît une chose pareille : un fils qui tenait tête à son père!

Quand Péronne eut sept ans, sa mère nourrice, que ne quittait pas la hantise des paroles prononcées avec tant d'angoisse par la comtesse de Lacoustande : « Elle saura lire », chercha dans son esprit comment arriver à faire enseigner la lecture à Péronne. La vieille demoiselle, qui pendant des années avait tenu une petite école particulière à Veyrac, était morte,

et nul ne l'avait remplacée... Ce fut Antoine qui vint au secours de sa mère inquiète :

— J'apprendrai, moi, à lire à Mignonne.

— Toi, mon fils ?

— Oui, mère.

— Mais, mon Toine, pas dans les livres où il y a de mauvaises choses.

— Non, non ; j'ai celui que m'avait donné M. le curé.

Malgré sa répugnance, elle se soumit aux injonctions qu'elle considérait comme sacrées. Sous le sceau du secret et après serment solennel, la vraie personnalité de l'enfant fut révélée à Antoine... Averti par des bavardages des voisins, il la croyait la fille de Léocadie... A partir de cette heure, Péronne devint aux yeux de l'adolescent ce qu'eussent été pour lui, en d'autres temps, les saints de l'église ; il lui enseigna à lire comme il aurait accompli des actes pieux. La rapide intelligence de Péronne, qui formait un contraste si frappant avec l'esprit lourd de ses frères et sœurs, remplissait Antoine d'admiration. Péronne lui inspirait une sorte de crainte... La petite fille, trop gâtée, manifestait parfois des entêtements capricieux et traitait un peu son grand frère Toine en esclave ; mais la descendante des nobles maisons de Lacoustande et de Barsac, heureuse dans son ignorance totale de tout ce qui la concernait, bornait son horizon à papa Fisson et maman Nanette, à Jacquot, le frère de lait de son âge, bon enfant parlant peu, pensant moins encore, et aux deux petites sœurs, Aimée et Virginie, la dernière-née.

Les choses en étaient là quand advint l'événement le plus imprévu : un sextidi de la première décade du mois de floréal, la tranquillité pesante du bourg, que n'égayait plus le son joyeux des cloches, lesquelles, pendant des siècles, en avaient été la vie, fut rompue par l'arrivée bruyante de la diligence de Bordeaux à Bayonne ; sale, délabrée, elle débouchait dans un nuage de poussière, tirée par des haridelles attelées de cordes ; néanmoins, les postillons aux lourdes bottes claquaient bruyamment leurs fouets et faisaient se sauver peureusement quelques enfants qui jouaient dans le sable autour de la fontaine et se disperser, épouvantées et piaillantes, une demi-douzaine de poules maigres ; un chien hargneux, réveillé en sursaut, aboyait avec fureur, et, au milieu de cette cacophonie, l'équipage branlant s'engouffrait, sonnait la ferraille, sous la clef de voûte de la porte charretière de l'auberge du Soleil d'Or, qui tenait la poste. La maison des Fisson, un peu en recul, était tout à côté, et, au bruit de la diligence, le petit Jacquot, tenant

Virginie par la main, s'était empressé de sortir et, bouche bée, les yeux ronds et curieux, regardait attentivement ce qui se passait dans la cour où s'était arrêtée la diligence... Il y régnait un remue-ménage fort divertissant pour Jacquot qui vit une belle dame descendre du coupé de la diligence, puis, après avoir échangé quelques mots avec Mme Monnier, l'hôtesse, se diriger d'un pas léger tout droit vers l'endroit où il se tenait. Figé de surprise, Jacquot ne songea pas à bouger, et bientôt la dame fut à deux pas de lui. Habillée d'une douillette de soie feuille morte et coiffée d'un chapeau vert avec un grand voile de même nuance, elle fit au petit gars l'effet d'une apparition merveilleuse; sans s'arrêter ni lui dire une parole, elle passa et, d'un geste décidé, poussa la porte de la maison, laissée entr'ouverte par les enfants, et derrière cette porte disparut.

La profonde cheminée de la salle basse se trouvait presque face à l'entrée, et le lit de bois, au grand rideau d'indienne accroché aux poutres du plafond, et sur lequel reposait la forme amaigrie de la grand-mère Fisson, en était rapproché. La vieille femme tenait les yeux ouverts, regardant droit devant elle; l'exclamation étouffée que lui arracha l'apparition soudaine d'une personne étrangère fit se retourner vivement sa bru qui, debout devant le foyer, surveillait une marmite... Huit années avaient beaucoup changé Nanette; ses traits, demeurés beaux, avaient, sous le coup d'émotions répétées, perdu l'aspect de la jeunesse... En proie à une sorte de surprise angoissée, elle demeura d'abord interdite à l'aspect de cette silhouette élégante. Depuis tant d'années, elle était sur le guet, ... attendant. Ce visage, surgi subitement devant elle, même dans la pénombre de la pièce basse à la fenêtre trop étroite, lui sembla familier, et néanmoins, pendant une longue minute, elle ne put y mettre un nom... Mais son indécision fut de courte durée, la belle voyageuse se jeta au cou de Nanette, et une voix, aussitôt reconnue, s'écriait, avec l'accompagnement d'un joli rire :

— Quoi, Nanette, tu ne remets pas ta cousine Léocadie ?

La paysanne, ébahie, se recula :

— Vous, ... toi, ... Léocadie ?

— Té! oui, ma chère, Léocadie en personne ou, si tu préfères, la citoyenne Franchistigny, car je suis mariée... Mon mari est munitionnaire et gagne gros comme lui d'argent... Vois-tu, Nanon, il n'y a que Paris. Dame, après la mort de ce pauvre Léon, j'ai compris que le mieux serait de filer et d'aller y chercher ma fortune, ... et je l'ai trouvée.

La belle citoyenne riait à pleines dents et paraissait plus jeune que dix ans auparavant. Nanette, un peu remise de son étonnement, lui offrit cordialement un siège :

— Sois la bienvenue, Léocadie ; chauffe-toi, le vent est aigre. Oh ! cousine, je n'oublierai jamais comme tu as été bonne jadis.

Et un gros soupir s'échappa de la poitrine de Nanette.

— Nous parlerons de tout cela plus tard ; pour l'heure, que j'embrasse grand'mère Fisson.

Et, joignant l'action à la parole, l'ex-modiste mit deux baisers sonores sur les joues de la vieille femme, dont les yeux fanés étincelaient et qui répétait avec surprise :

— Léocadie, toi, Léocadie !

La jeune femme s'assit sans façon au pied du lit :

— Oui, c'est moi... Dame, quelquefois je crois aussi rêver, car j'ai un hôtel aussi beau que celui de M^{me} Germinier ; il appartenait autrefois à des nobles très riches... Le vent a changé, ce n'est pas la peine d'y résister, il vaut mieux se laisser porter... Qu'est-ce que tu veux, les plus forts sont les plus forts!...

Nanette, subitement, devina l'apostasie, et son visage le montra :

— Alors, ton mari ? dit-elle, inquiète.

— Ah ! dame, oui, c'est un républicain farouche ; il n'aime ni les prêtres ni les nobles. A part cela, c'est un bon homme tout de même. Vois-tu, Nanette, je n'avais pas envie qu'on me coupe la tête, comme à bien d'autres, pas plus nobles que moi ; mais on en a vu des choses extraordinaires ces derniers mois... As-tu entendu parler du général Bonaparte ?

— Antoine en parle, dit à voix étouffée Nanette. Duvivier, notre maire, lui prête les feuilles publiques.

— Vois-tu, Nanette, je suis folle de cet homme-là. J'ai été le voir passer sa revue en décadi... Il vous a des yeux!...

— Peut-être bien il fera revenir le roi, murmure Nanette.

— Peut-être bien ! Franchistigny en a une peur bleue. Moi, quand il me dit cela, je l'appelle grosse bête... En attendant, le général fait rouvrir les églises, et ça, c'est une fameuse idée !

— Ah ! dit Nanette en joignant les mains, Antoine l'avait annoncé, mais je n'y croyais plus.

— C'est vrai, pourtant... J'ai été à Notre-Dame... On pleurait, et ce n'est pas fini... J'ai bien compris, moi, le général veut que tout le monde soit content, les anciens et les nouveaux...

— Quels nouveaux?...

— Moi, pardi, et bien d'autres. Telle que tu me vois, j'ai été chez son épouse, une jolie femme, folle de toilette, et il y avait du beau monde... de vrais nobles!

— Ah! dit Nanette, presque apeurée de tout ce que lui racontait sa cousine.

— Que veux-tu, ma bonne, chacun son tour, je n'y puis rien si les autres n'y sont plus... J'ai eu l'occasion d'apprendre une chose bien extraordinaire qui m'a décidée au voyage de Bordeaux... parce que, vois-tu, les lettres, je n'ai pas confiance, ça s'ouvre... et, quand Franchistigny a quelque affaire importante, c'est moi qui m'en charge... Il y a beau temps que je me languissais de revoir Bordeaux et les Tourny... Franchistigny, heureusement, y a eu des affaires pour le gouvernement... nous avons même voyagé en poste... Hier, j'ai dit à Franchistigny : « Je vais chez ma cousine Nanette, à Veyrac, tu pourras m'y trouver », car il est jaloux... Et il m'a donné congé pour trois jours! J'irai à l'auberge pour ne pas t'embarasser; seulement, tu me feras des crêpes, tu les fais aussi bien que feu ma pauvre « vieille ». Elle aurait été joliment fière de me voir où je suis... Mais tu ne me demandes pas ma nouvelle?

— Je t'écoute.

— C'est au sujet de Péronne. Où est la pauvre chérie?

— Derrière la maison, avec Toine. Oh! Léocadie, est-ce que tu apportes des nouvelles de M^{me} la duchesse, dis? Parle vite!

— Patience, Nanette; vois-tu, cousine, j'ai toujours pensé à cette mignonne. Comme je te le disais, j'ai eu l'occasion à un bal, car il y a des bals quasiment tous les jours, de danser avec un ci-devant, un de ceux qui sont rentrés parce qu'ils acceptent le monde comme il vient. Comme il se montrait fort honnête, je lui ai demandé si, dans les pays étrangers, il avait jamais entendu parler de la ci-devant duchesse de Barsac... Il m'a répondu très poliment l'avoir rencontrée il y a une dizaine d'années; mais il la croyait morte... tuée, disait-on, par le chagrin que lui a causé la fin affreuse de sa fille et de son gendre... Ah! les monstres!

— Est-ce que la porte est bien fermée? interrogea anxieusement la vieille mère qui vivait sous une peur continuelle.

— N'ayez crainte, notre mère, tout est clos.

— C'est bon... continua Léocadie. Alors il a ajouté que, puisque je m'intéressais à la famille de Lacoustande, je serais assurément aise de savoir que le premier consul vient de leur faire rendre leurs biens et

que le citoyen Messac, qui n'a jamais émigré — tu sais, c'est le frère de MONSEIGNEUR, celui qu'on appelait l'abbé. — a toute la faveur du premier consul et qu'il va prochainement aller prendre possession de son château de Sainte-Bonne.

— Qu'est-ce que tu racontes, Léocadie ?

— La vérité, ma pauvre Nanette, et puis, en plus, l'épouse du citoyen Messac est cousine d'une parente de la citoyenne Bonaparte...

— Comment ça peut se faire que l'abbé ait une épouse ?

— Oh ! d'abord, il n'était pas prêtre, et on s'est marié facilement pendant la Terreur. Il a, paraît-il — c'est mon ci-devant qui me l'a raconté, — sauvé de l'échafaud une pauvre jeune personne noble qu'on y menait avec sa mère !... La demoiselle était fort jolie, et le citoyen Messac lui a offert la vie sauve, elle n'avait pour cela qu'à l'épouser ; la malheureuse mère a forcé sa fille à ne pas refuser le salut, car la pauvre enfant, qui avait seize ans, mourait de peur, et le citoyen Messac lui a paru moins laid que la guillotine... Depuis il s'est enrichi, on ne sait pas comment ; il a été l'ami du citoyen Tallien et de Fouché ; tout ce monde-là a trempé la soupe et y met de bon cœur la cuiller, et maintenant ce vilain singe d'abbé ne se cache plus d'être un aristocrate ; soutenu comme il l'est par le citoyen Bonaparte, il a bien juré de faire rendre gorge à tous ceux qui se sont emparés des terres de Sainte-Bonne. A l'heure qu'il est, il doit y être arrivé.

— Mais alors, Périssette, qui, en sacrifiant tout ce qui lui appartenait, a acheté le château pour le conserver à l'héritière...

— Périssette ? Bien sûr, il sera traité comme un voleur et mis à la porte sans façon. Mais, à notre tour, mon idée est qu'il faut aller réveiller le citoyen de Messac et lui apprendre la vérité, il n'osera jamais s'emparer du bien de sa nièce ! Il ne connaît pas son existence, bien sûr !...

Les deux femmes avaient oublié les noirs soupçons de Périssette, et, d'ailleurs, en homme prudent, il n'avait jamais nommé personne... Cependant Nanette, dont les impressions étaient plus profondes, dit tristement :

— C'est un mauvais homme que l'abbé de Messac, c'est un traître !

— Sans doute ! mais aujourd'hui la justice va revenir : le général Bonaparte a mis à la porte tous ces bavards ; moi, j'ai dit à Franchistigny : « Sois dévoué au général Bonaparte, il t'en reviendra du contentement, cet homme-là va balayer la canaille. Oh ! il aura

à faire, mais il passera dessus, comme il a passé sur les Autrichiens au pont d'Arcole... »

Nanette tremblait un peu.

— Tu me fais peur, Léocadie; je ne sais s'il est permis de dire tout ça; quand mon Antoine se monte la tête sur les victoires, je le fais taire, et je lui dis : « Rappelle-toi qu'ils ont coupé la tête au roi. »

— Mais non, Nanette, ce ne sont pas eux, il ne faut plus parler de ces vicilleries. Si Antoine veut partir pour l'armée, il aura joliment raison; surtout, ne le fais pas se soustraire à la conscription, tu le verras revenir avec un bel uniforme et de la gloire... Il ne faut jamais penser à hier, mais à demain.

Et, supposant avoir suffisamment accoutumé Nanette à son apparence nouvelle, la citoyenne Franchistigny enleva sa capote et son voile et parut avec ses cheveux courts et frisés qui lui allaient à ravir; elle entr'ouvrit sa douillette ouatée et montra l'étroite robe blanche qu'un ruban vert nouait sous les seins; une sorte de collerette brodée, très ample, était serrée autour du cou avec des rubans de même nuance et couvrait un peu la gorge.

— Comme te voilà habillée! balbutia Nanette, en songeant aux vastes jupes et aux amples fichus de sa chère maîtresse.

— Dame, c'est la mode. Franchistigny tient à ce que je porte ce qu'il y a de plus nouveau. Personne ne vous demande, à l'heure d'aujourd'hui, d'où vous venez. On regarde comment vous êtes attifée... Ah! M^{me} Germinier serait bien étonnée si elle me rencontrait! Elle reviendra un de ces jours, tout le monde reviendra...

— Alors, ma mignonne retrouvera sa vraie place, dit Nanette avec solennité. Dieu soit loué! Vois-tu, Léocadie, le cœur me faut quand je vois la fille de Monseigneur et de M^{me} la comtesse, qui étaient fiers, assise à notre table et travaillant à la vigne ou à la terre, car elle ne peut rester là sans rien faire, ce serait péché; mais, tout de même, je lui ai fait apprendre à lire, ç'a été presque le dernier mot de la chère dame : « Elle saura lire. » Et elle sait!

— Qui lui a montré? Avez-vous une école?

— Ah! non; c'est mon Antoine. M. le curé l'avait instruit jadis, car il espérait qu'Antoine aurait la vocation.

— Tant mieux! Vois-tu, Nanette, le plus tôt nous la ferons connaître à sa famille, le mieux cela vaudra pour elle.

— Pour sûr!

— Moi, je trouve qu'il faudrait lui apprendre qui elle est.

— Il y en a, à Veyrac, qui croient qu'elle est ta fille, Léocadie.

— Je sais...

Puis, pensive, Léocadie ajouta :

— Nous avons peut-être eu tort de le laisser croire.

— Je n'ai jamais rien dit; quand on me demande qui sont ses parents, je réponds : « Des bourgeois de Bordeaux... » « Et pourquoi ils ne la reprennent pas ? » « Ça, c'est leur affaire... » Et puis, vois-tu, depuis longtemps on ne s'en occupe plus. Je n'ai jamais oublié mon serment, Léocadie; j'ai juré de défendre les droits de celle qui a bu mon lait, que j'ai reçue des mains de sa mère, je les défendrai.

— Tu ne seras pas seule, Nanette!

Les deux femmes causèrent encore longtemps dans la pièce où le jour baissait; la vieille mère s'était assoupie... Puis soudain le loquet d'une porte intérieure fut soulevé, et une fillette, pieds nus, suivie d'une autre, pieds nus également, entra en coup de vent.

— Maman Nanette, clama la jeune voix fraîche, j'ai faim!

VII

La vue de la dame, si belle et si différente d'aspect de sa mère Nanette et de toutes les femmes sur lesquelles ses jeunes yeux s'étaient portés, fit brusquement taire Péronne; en même temps, par une étrange intuition, une attirance irraisonnée la porta vers l'étrangère dont, timidement, elle s'approcha en souriant.

La citoyenne Franchistigny, toute frémissante d'émotion contenue, s'était levée; plus affinée que Nanette, elle fut frappée par l'extraordinaire ressemblance de la fillette avec sa défunte mère. D'un geste câlin et gracieux, elle enveloppa l'enfant de ses bras et, tendrement, quoique sans familiarité, la baisa au front.

— Ah! bel ange, que je t'aime! dit-elle.

Et, s'emparant de Péronne, elle l'assit sur ses genoux :

— Tu m'as oubliée, mignonne?

— Oui, je t'ai oubliée.

Et l'enfant se mit à rire, frôlant en même temps de sa main le linon et la soie qui habillaient Léocadie. D'insaisissables nuances avaient préparé la fillette à l'idée d'une révélation étonnante la concernant.

Quelques mois auparavant, Nanette, obéissant à une voix secrète, avait montré à Péronne la précieuse boîte sur laquelle était peinte la ressemblance de son père et sa mère; la petite fille les avait contemplés, pleine d'admiration, les envisageant comme des êtres lointains, tout à fait en dehors de la sphère de son existence; évoquant cependant à leur égard une sympathie inexplicquée, elle était restée longtemps, longtemps en contemplation, puis avait murmuré, car, élevée dans des temps mauvais, elle savait l'importance du silence :

— C'est le roi et la reine, dis, maman Nanette?

— Non, mignonne, répondit Nanette en pleurant; mais ils étaient roi et reine chez eux, et, toi, tu es née sur leur terre.

— Alors, il faut les aimer?

— Oui, les aimer et prier pour eux.

— Je veux bien, avait répondu l'enfant.

La boîte disparue et soigneusement mise de côté, les images qu'on lui avait montrées continuèrent à flotter dans l'esprit de Péronne, et soudain, en voyant Léocadie, il lui parut qu'une dame semblable à celle du portrait était devant ses yeux, et sous l'aspect d'une vivante réalité.

Les mains de Léocadie, doucement et délicatement, caressaient l'enfant. Nanette en éprouva une sorte de jalousie obscure.

— Pose-la, dit-elle à Léocadie, elle est trop grande pour être prise sur les genoux.

— Je l'ai déjà bercée.

— Oui, mais elle était plus petite. Cette dame, mignonne, est ma cousine Léocadie.

Le nom avait déjà été prononcé devant Péronne qui sourit et demeura là où elle était, toute proche de la jeune femme; puis, au bout d'un instant, elle demanda, grave et d'un ton de mystère :

— Est-ce que c'est la dame de la boîte?

— Oh! non, dit Nanette, indignée; elle ne lui ressemble pas!

— Quelle boîte? interrogea Léocadie, curieuse.

Nanette mit un doigt sur ses lèvres et de grosses larmes embuèrent ses yeux.

La citoyenne Franchistigny comprit qu'il y avait dans la question de l'enfant une allusion à la défunte comtesse de Lacoustande; évoquant l'image de la noble châtelaine de Sainte-Bonne, elle se sentit prise d'une pitié immense pour l'orpheline, grandissant dans le pauvre intérieur des Fisson qui paraît à la jeune femme, désormais habituée au luxe, un asile bien misérable.

Tant d'événements inouis, dont elle a été témoin

les dernières années, ont habitué Léocadie à l'idée de coups de théâtre extraordinaires; celui qui rétablira l'héritière inconnue des Lacoustande dans le château de ses pères l'enflamme d'avance d'enthousiasme; elle se dit que cette bonne œuvre lui sera comptée, car la conscience de l'ancienne grisette de Bordeaux n'est pas toujours au repos... D'ailleurs, le besoin de dévouement, qui est réel et sincère dans le cœur de Léocadie, trouve là un aliment; elle se jure à elle-même de n'avoir de répit que lorsque Péronne sera rendue à l'existence à laquelle sa naissance lui donne le droit.

Déjà la petite fille, avec l'ingratitude naturelle des enfants, paraît s'attacher avec une prédilection particulière à la nouvelle venue. Léocadie a enlevé d'un nœud de ruban une petite broche faite d'un camée et gracieusement l'a offerte à l'enfant :

— Tiens, mignonne, voilà pour toi.

Et les yeux de la petite ont étincelé de plaisir.

— Il faut serrer ça, dit Nanette un peu sévèrement.

— Elle pourra bien la mettre le dimanche quand elle ira à la messe... Ah! Nanette, il n'y aura plus besoin de se cacher maintenant, chacun pourra croire à sa guise.

— Dieu soit loué!

L'heure du souper approchait, les hommes rentrèrent. Fisson, le visage glabre et basané, avec un grand nez crochu et des yeux de braise, tout enveloppé dans son vaste tablier de cuir, las de sa journée, n'aperçut pas d'abord Léocadie assise au fond de la pièce en compagnie de Péronne. Promptement, la citoyenne Franchistigny se porta à la rencontre du forgeron et, sans cérémonie, l'embrassa sur les deux joues, pendant que lui, bouche bée, la regardait.

— Mais, vieille bête, dit-elle en riant, tu ne reconnais donc pas Léocadie?

— Ma foi, c'est vrai, c'est Léocadie!

Et Fisson rendit de bon cœur les baisers qui lui avaient été appliqués.

— Nous étions en peine de toi, cousine, dit-il avec volubilité.

La jeune femme raconta son histoire, son départ de Bordeaux, son mariage et sa prospérité; Fisson l'écoutait, silencieux, à la fois crédule et incrédule comme sont les paysans; cependant, il buvait avidement les paroles de Léocadie qui expliquait tous les avantages du nouveau gouvernement.

— Vois-tu, Fisson, avec le général Bonaparte, les jacobins ont fini de rire; il a l'air de les ménager, mais, comme Franchistigny dit : « C'est pour mieux

les étrangler « Non, c'est fini, la France respire, les persécutions sont terminées... »

— C'est sûr, c'est que tu dis là ?

— Tout à fait sûr; nous n'aurons plus les bêtes féroces.

— Eh bien! c'est pas trop tôt!

Dans ces âmes ignorantes, étouffées depuis des années par la crainte, toujours sous l'impression d'une menace permanente, l'idée de la sécurité apparaissait comme la félicité suprême.

Antoine, à côté de son père, écoutait, avide et attentif, surexcité intérieurement par l'évocation de ce jeune général parvenu à une si haute destinée... Depuis longtemps déjà, l'idée de Bonaparte obsédait le jeune garçon, les récits de victoires le faisaient frissonner... Une ardeur secrète brûlait en lui... Marcher derrière ce victorieux lui paraissait un sort magnifique... Et, pendant que ces rêveries l'occupaient, il entendait son père et sa mère discuter l'opportunité de le marier afin de le faire échapper à la conscription!... La cousine Léocadie qui parlait si bien lui parut soudain une bonne fée qui venait le délivrer. Elle se rendit compte de l'effet de ses paroles sur le fils aîné des Fisson et goûta son triomphe.

— Aujourd'hui, dit-elle, tout le monde peut espérer arriver aux premières places, et, moi, peut-être, je pourrai être utile à votre Antoine, si l'envie lui prend de venir à Paris.

Nanette désapprouvait et se tut. Léocadie l'inquiétait un peu, et, sitôt le souper avalé, les enfants avaient été envoyés au lit. Pour la première fois de sa vie, la petite eut peine à s'endormir, et, quand enfin elle trouva le sommeil, ce fut pour rêver que la belle dame l'emportait vers une maison magnifique... Cependant, dans la salle, on avait tiré le rideau de la vieille mère, une chandelle brûlait, et, pressés autour du foyer, les Fisson et Léocadie causaient. Antoine, un almanach en mains, se tenait près de la table, écoutant, mais ne disant rien.

Il n'était question que de Péronne... Tout le drame cruel, advenu neuf ans auparavant, revivait dans les propos échangés; de sa voix contenue et vibrante, Nanette redisait son serment :

— Ah! ma pauvre maîtresse, comme elle avait l'air triste en me le demandant! Ah! sûrement, elle sentait la mort s'approcher.

— C'était la pensée de son enfant qui la rendait triste, soupira Léocadie.

Puis elle ajouta :

— Que cette mignonne est jolie! Non, on ne peut la garder ici, ce n'est pas sa place.

Un peu blessée, Nanette répondit :

— Dieu ne lui en a pas laissé d'autre. Elle n'a jamais manqué; aux plus mauvais jours, on s'est toujours arrangé pour qu'elle ne pâtisse pas. Pas vrai, not'homme?

— C'est vrai.

— Écoute, cousine, reprit Léocadie, on va s'arranger pour que tu te rendes à Sainte-Bonne,... et puis après on verra...

Elle contempla rêveusement le feu, s'étira d'un mouvement de chatte et ajouta :

— J'ai une idée, mais il faut que j'en parle d'abord à Franchistigny.

Alors elle se leva, le silence étant soudain tombé sur tous. Antoine, prenant la lanterne, l'escorta jusqu'au seuil du Soleil d'Or. Il avait mis à profit cette brève minute de solitude à deux, car, avant d'entrer, Léocadie murmura, avec un regard encourageant de ses beaux yeux :

— Tu as raison, Toine, et je t'aiderai.

VIII

Lorsque la chaise de poste portant le citoyen Messac et sa famille arriva en vue du château de Sainte-Bonne, la nuit approchait. Les postillons ralentirent l'allure, car le chemin était plein de fondrières et la voiture avançait avec peine.

L'ex-abbé de Messac mit alors cauteleusement la tête hors de la portière et leva les yeux avec une sorte d'avidité anxieuse vers l'ancienne demeure de ses pères...

Dans la demi-obscurité, le spectacle en était lamentable! La grille d'entrée, arrachée l'affreux matin d'octobre, gisait encore à terre; la grande cour d'honneur se découvrait tout entière, vide et délabrée, et au fond se dressait, presque sinistre, la haute silhouette déchiquetée du château; l'aile droite, qu'avait dévorée l'incendie, ne présentait que des ruines, une partie de la vaste toiture était crevée, nombre de fenêtres paraissaient des trous béants par lesquels le vent et la pluie entraient librement... Le beau parc, si bien ordonné jadis, avait été saccagé, les bois mis en coupe réglée, les futaies rasées... L'impression de désolation et d'abandon était saisissante...

Le fils renégat de la vieille race regarde, et un moment de fugitive émotion arrête la parole sur ses

lèvres, mais, rapidement, il se reprend; les pensées encourageantes se succèdent dans son cerveau; l'argent, et il en a beaucoup, réparera tous les dégâts; trois ou quatre années, au plus, et Sainte-Bonne vivra avec la splendeur d'antan, et lui, René-François, devenu de plein droit le marquis de Messac, en sera le maître; l'injustice du sort à son égard sera réparée, et son fils, son petit Gabriel, grandira l'héritier légitime de la terre de ses ancêtres. Dissimulant son émoi intérieur, il a repris sa place dans le fond de la voiture, et d'une voix sèche, mais qui veut être gracieuse, il dit à la jeune femme assise à son côté et qui n'a pas bougé :

— Regardez, Gallienne, vous voilà arrivée à votre château; il ne ressemble pas, je l'avoue, à Sainte-Bonne dont je me souviens, et le premier coup d'œil m'a surpris, mais, patience, nous lui rendrons sa mine d'autrefois... Je vous ai toujours assurée que vous seriez dame de Sainte-Bonne, je ne vous ai pas trompée!

La pâle jeune femme, qu'un manteau à pèlerine d'une étoffe verte rayée faisait paraître plus pâle encore, répondit très bas :

— Ces ruines me font peur...

— Vous êtes une enfant, Gallienne!

— Je pense à... à ceux qui ont péri si affreusement.

Et les mains délicates se portent aux yeux d'un bleu de pervenche, comme pour leur dérober la vision du château démantelé.

— Vous feriez mieux, au lieu d'évoquer d'inutiles souvenirs, de penser à votre fils.

Et M. de Messac, en s'adressant au joli garçonnet assis sur le strapontin de la portière :

— Regarde, Gabriel, dit-il, d'une voix que l'émotion faisait vibrante, en face, à droite, à gauche, tout ça est à toi... Tu en seras le maître un jour.

L'enfant lève sa tête intelligente d'un air à la fois timide et hardi, et, pendant que ses yeux étonnés errent de tous côtés, il a un sourire un peu triste, et sa petite main cherche celle de sa mère.

— Tâchez, mon amie, reprend M. de Messac, de montrer un meilleur visage; tout est préparé pour nous recevoir dans l'ancienne maison du régisseur, en attendant qu'un appartement soit mis en ordre dans le château : Boilley, que j'ai envoyé en éclaireur, est un homme sûr et habile et a bien usé des pouvoirs que je lui avais donnés... Les usurpateurs des biens de mon frère ont été mis dehors sans cérémonie; personne, aujourd'hui, ne discute mon droit de possession... Je n'ai pas émigré, moi!... Je suis en règle... Boilley m'a écrit que le nouveau maire de Sainte-Bonne

nous est entièrement acquis... C'est une excellente chose; je ne tiens pas aux ennuis, et je compte sur vous pour me faire des amis.

— Sur moi?

— Oui, ma chère, sur vous, et vous me comprenez. Moi, n'est-ce pas, avant eu des idées libérales — et ici le visage de M. de Messac se fit paternel, — je puis effaroucher quelques personnes, bien que représentant aujourd'hui le parti de l'ordre qui a le premier consul à sa tête. Lui est l'homme de l'avenir, et je lui suis dévoué. Vous, par votre origine, vous devez rassurer tout le monde. Je pense pouvoir me fier à vous. J'ai droit, je pense, au dévouement de mon épouse. Vous m'entendez?

— Oui, tous les droits, certainement.

— Vous aurez beaucoup à faire ici, et pour l'église, et pour tout. La religion va être rétablie en France, et je vous donne carte blanche et entière liberté d'agir. Seulement, bon visage à tous, sans exception.

M^{me} de Messac eut un léger frisson :

— Même à ceux...?

— On ne parle pas de ce qui s'est passé dans un moment d'effervescence. Moi-même — et, avec une intonation qui fit honneur à ses talents de comédien, M. de Messac ajouta : Je ne suis peut-être pas sans reproche; vous ne pouvez, à votre âge, juger certaines choses; vous devez m'obéir. J'assume la responsabilité de tout. Tenez, j'aperçois des hommes à cheval qui viennent à notre rencontre...

Et, s'animant, M. de Messac continua :

— C'est lui, c'est Boilley, nous sommes arrivés!

Une demi-heure plus tard, la chaise de poste s'arrêtait devant l'habitation dévolue jadis au régisseur. Des meubles apportés du château donnaient à l'intérieur de la maison un aspect seigneurial; des bougies répandues à profusion éclairaient tout le rez-de-chaussée. Et ce fut avec une joie féroce de conquérant que le cadet de la maison de Lacoustande frappa le sol du pied et promena autour de lui le regard du maître.

L'obséquieux Boilley, ancien petit clerc d'huissier, rapace, retors et ambitieux, prodiguait les respects à son patron. M. de Messac, trop adroit pour répudier l'homme qui, dans les affaires louches, avait, en maintes occasions, été une sorte de complice, l'attachait, au contraire, fortement à sa fortune en faisant miroiter à ses yeux de petit clerc besogneux un avenir de prospérité. Il avait été entendu que l'arrivée au château s'accomplirait sans aucune pompe, presque en secret; on apprendrait, par ses bienfaits, qu'un nouveau maître était là... D'ailleurs, le village n'avait pas encore repris son nom; débaptisé par sa municipalité

jacobine, il s'appelait encore Bonne-la-Vigne, et Billon, l'ancien maire jacobin, continuait à terroriser secrètement nombre de paysans. Il s'agissait d'abord d'inspirer la confiance et de rendre à tous le sentiment de sécurité pour l'avenir. M. de Messac n'ignorait pas qu'en haut lieu on attendait beaucoup de lui comme agent de propagande justifiant le nouvel état de choses, et il se préparait à remplir sa mission d'une façon efficace. Lié à l'ancien régime par sa naissance, à la Révolution par ses agissements, il pouvait aborder tous les camps et mener les gens d'opinion les plus diverses vers la nouvelle étoile qui montait à l'horizon et semblait devoir guider la fortune de la France ! Le premier consul mesurait à leur juste valeur des hommes comme Messac, voyait en eux des collaborateurs précieux et était prêt à payer le prix de leur allégeance ce qu'il fallait. L'ambition avait toujours rongé le cadet des Lacoustande, et l'espoir de rassasier cette ambition, en restaurant la splendeur de sa race, donnait à l'ancien montagnard une ardeur démesurée. Il avait promis au ministre Fouché, avec qui il était intimement lié, d'avoir raison des menées royalistes qui s'agitaient dans les environs de Bordeaux, et, pour y arriver, tous les moyens lui semblaient bons. Il détestait maintenant d'une haine farouche les jacobins, ses anciens complices. Tout scrupule avait disparu de cette conscience de renégat, susceptible cependant d'affection, car il aimait sa femme et chérissait son fils d'une tendresse de vieux loup qui aurait tout dévoré pour donner une pâture de choix à son petit.

C'était un intérieur étrange que celui du citoyen Messac, un intérieur où régnaient le dévouement, la paix, l'obéissance, où il rentrait toujours avec une satisfaction jalouse.

La jeune créature dont il avait fait son épouse en l'arrachant à la mort imminente et qu'il reçut à moitié évanouie, et comme ayant perdu la notion des choses par suite de l'affreuse secousse, ne s'était jamais remise des atroces émotions traversées... La faible enfant avait accepté le don de la vie avec ivresse, parce que la mort de la guillotine l'épouvantait ; mais cette vie, dont elle était reconnaissante à son sauveur, demeurait néanmoins couverte d'une mortelle tristesse. Ce mariage sans bénédiction, auquel elle s'était résignée dans sa désolation solitaire, pesait à la conscience de la chrétienne ; le mari si singulièrement trouvé s'était montré indulgent, et cette pauvre petite tourterelle blessée, qui tremblait dans ses mains, lui devint très chère ; il lui sembla avoir effacé par le rachat de cette vie innocente toutes les actions cou-

pables de sa propre vie; il la considérait un peu comme un fétiche qui devait lui porter chance, et il la cachait à tous les yeux.

Elle-même n'avait souhaité que rester blottie dans l'ombre et la paix du logis. Son mari l'avait installée dans un vaste appartement donnant sur des jardins, dans une rue voisine de Saint-Sulpice; elle y vivait en recluse, s'occupant à de longs et minutieux ouvrages de broderie, élevant des oiseaux, servie par une vieille femme attachée depuis la jeunesse à la noble maison de Lacoustande et qui, terrifiée de tout ce qu'elle avait vu, osait à peine parler de crainte de réveiller l'écho. Du reste, Gallienne ne désirait rien savoir du monde extérieur dont l'épouvante lui était demeurée. Le tombereau fatal, et sa mère, belle et jeune, s'en allant à la mort, étaient sans cesse devant ses yeux; elle ne le disait pas, mais son étrange mari devinait ses pensées et s'ingéniait à la rassurer, lui répétant à satiété que le régime de la terreur était fini pour toujours en France... Jamais la jeune femme n'avait posé une interrogation à celui qui l'avait épousée, il lui disait ce qu'il voulait, expliquant par des sentiments égarés, mais généreux, son adhésion à la Révolution... Elle s'attachait à son ignorance, ayant peur de ce qu'elle pouvait apprendre, fidèle à son Dieu, fidèle à son roi, ainsi qu'on le lui avait enseigné, mais dans le silence passif des êtres courbés trop jeunes sous un joug qui les écrase... Quelquefois, aux heures d'angoisse, elle se disait qu'elle aurait peut-être mieux fait d'avoir la vaillance de mourir!... Cependant, quand, au bout de deux ans d'union, un fils lui naquit, son cœur écrasé se dilata à nouveau, et ce petit être fragile devint l'univers de sa mère. On lui permit de nourrir l'enfant, et pour lui elle allait quelquefois chercher l'air du dehors, dans les jardins du Luxembourg, observant peureusement les gens et se dérochant à l'attention. Maintenant une idée absorbante la hantait : faire baptiser son enfant par un vrai prêtre, faire bénir son mariage... Et elle savait pourtant que *jamais* elle n'oserait le demander. Le mari lui semblait nécessairement un maître, son père l'avait été dans sa maison, et elle avait grandi dans une atmosphère de crainte. Cette crainte, elle l'éprouvait aujourd'hui vis-à-vis de son époux, mais ce sentiment lui semblait dans l'ordre naturel des choses; soumise et dévouée, elle acceptait toutes les volontés de celui à qui elle reconnaissait le droit absolu de commander. Cependant, l'amour maternel allait donner à cette âme docile un courage insoupçonné. Un soir d'automne, Gallienne s'était un peu attardée à jouer des premiers pas de son fils, et la nuit était subitement

tombée pendant le court chemin du retour. La vieille Virginie portait l'enfant las et qui dormait. Comme les deux femmes descendaient un peu hâtivement la rue Garancière, une ombre se détacha subitement du mur, tout près de la fontaine, et Gallienne vit surgir devant elle une jeune femme aux vêtements usés qui, d'un geste désespéré, lui tendit la main, sollicitant une aumône. La peur et la surprise firent s'arrêter brusquement celle qui était quémandée; tout l'effrayait, et elle leva les yeux angoissés vers la malheureuse... Le jour était encore suffisant pour distinguer les traits, et, en voyant ceux de l'infortunée qui venait d'implorer sa charité, Gallienne faillit pousser un cri. Elle l'étouffa d'instinct et balbutia, éperdue :

— Comment, toi... toi, Françoise ?

— Moi ? Dieu, qui me connaît ?

— Mais... moi, Gallienne...

Les deux jeunes femmes, après avoir jeté un regard furtif dans la rue solitaire, se rapprochèrent, leurs mains se joignirent, et un bref et poignant dialogue s'échangea :

— Je te croyais morte, Gallienne, avec ma pauvre tante.

— J'ai été sauvée; je te raconterai de quelle façon. Mais toi, Françoise, tu étais émigrée; comment es-tu revenue?... Comment, comment es-tu... ?

— Comment suis-je dans la misère ? Ah ! Gallienne, ... ils sont tous morts, ... mon père, ... mon mari, ... mon fils, de maladie et de privations... J'ai su que mon frère Louis, le prêtre, était malade et traqué, alors, plutôt que de rester seule en pays étranger, je suis rentrée sous un faux nom, croyant qu'il serait possible de vivre, de retrouver quelque chose de ce qui m'appartient... J'ai joint Louis, il travaillait misérablement, comme ébéniste, pour exister; ceux qui l'abritent sont de braves gens, ... mais si pauvres... Depuis quinze jours, mon pauvre Louis est malade à ne pas quitter son grabat. Nous n'avons plus un assignat, c'est la faim et surtout le froid... Hier, j'ai mendié; ... aujourd'hui, je recommençais... Voilà !

Et la créature qui avait été si belle, fière et heureuse, eut un rire désespéré.

Gallienne tremblait des pieds à la tête, mais une subite clarté venait de se faire dans son cerveau; pour la première fois de sa vie, elle fut maîtresse de sa pensée et de sa parole :

— Voilà des assignats, Françoise; prends et dis-moi où je pourrai te trouver, je t'aiderai... Je puis t'aider.

Une défiance involontaire tenait la malheureuse émigrée silencieuse... Puis elle murmura :

— Tu as un mari ?

— Oui ; mais il ne saura pas... Je te donne ma parole ; je t'en prie, dis-moi, nous guérirons Louis.

— Non, c'est un saint ; il peut mourir, mais pas aussi misérablement.

— Un saint. Oh ! tu es heureuse de vivre avec un saint.

— Heureuse... Ah ! ma pauvre Gallienne, tu vis donc avec le diable ?

— Oh ! non, oh ! non ; je te raconterai, mais pas ici, pas ce soir... Donne-moi ton adresse et attends-moi ; ne sors pas, parce que je ne sais pas quand je pourrai venir, mais je viendrai...

— Tu tiens la vie et la liberté de Louis dans ta main, Gallienne.

— Tu peux me les confier ; sur la mémoire de maman, je te jure...

Et de grosses larmes coulèrent sur le délicat visage.

Le nom d'emprunt et l'adresse furent soufflés bas à l'oreille de la jeune femme.

Puis la triste silhouette, minable et courbée, s'éloigna d'un pas pressé.

Gallienne était rentrée enfiévrée. Le colloque avec une mendicante n'avait même pas attiré l'attention de la vieille Virginie, et Messac n'était pas au logis... Il possédait, rue Croix-des-Petits-Champs, un autre domicile où s'écoulait sa vie officielle, où il brassait ses affaires, cachant soigneusement l'asile qui abritait les deux êtres innocents qui lui appartenaient. Quelques-uns le savaient marié. Mais le mariage comptait peu à cette époque de licence générale, et nul ne l'interrogeait. Prudemment, d'ailleurs, en homme qui pressent l'avenir, Messac secouait peu à peu les intimités les plus compromettantes ; la guillotine, heureusement, s'était chargée de déblayer la place d'un grand nombre, à commencer par le funeste Egalité !

Gallienne, soudain mûrie par l'importance et la grandeur du but qu'elle se proposait et qu'elle avait désespéré de pouvoir jamais atteindre, fit preuve d'une perspicacité inusitée. Après avoir réfléchi, elle résolut de prendre son mari dans sa confiance, mais dans une certaine mesure seulement ; elle se rendait parfaitement compte qu'il ne la soupçonnerait pas de rien lui dissimuler, l'en croyant incapable.

Quand les époux furent seuls, après leur souper, la lampe et le feu brûlant bien, la jeune femme, timidement, exprima la satisfaction du sentiment de sécurité qui l'enveloppait.

Messac, flatté, lui prit la main. Elle sourit, car elle

ne le détestait pas; n'était-il pas toujours bon pour elle? Et il la défendait de tout mal. Il avait obéi à de généreux entraînements. Aussi, voyant qu'il était attentif et prêt à l'écouter, elle lui narra la rencontre extraordinaire avec sa cousine, supprimant totalement la personnalité du prêtre.

— Mais, certainement, il faut secourir votre parente, Gallienne; je pourrai m'occuper de son cas... Nous la ferons rayer de la liste des émigrés... Quelle folle d'être rentrée ainsi au hasard, sans soutien! Où loge-t-elle?

— Elle n'a pas voulu me le dire, par fierté, je l'ai bien vu, car elle est pauvre.

— Comment, alors, la reverrez-vous?

— Oh! nous avons pris rendez-vous, elle reviendra là où je l'ai rencontrée ce soir.

— Ayez tous les détails de sa situation, et je verrai la marche à suivre. Il faut être bien prudente, mon enfant.

Et l'œil à la pupille presque immobile lança un regard pénétrant sur la jeune femme.

— Je le serai, dit-elle simplement.

— C'est bon, on verra ce qui est possible pour cette pauvre femme.

C'était la coquetterie de Messac de paraître aux yeux de sa femme une bonne âme compatissante. Le sujet épuisé, ils commencèrent alors la partie de dames qui occupait invariablement leur soirée jusqu'à l'heure du coucher de Gallienne, jamais fardif. A plusieurs reprises, son mari lui avait proposé de la mener au spectacle, mais elle refusait timidement, prête à obéir, mais avouant sa préférence pour rester au logis... Et jusqu'ici cette préférence avait toujours été respectée; cependant ce soir-là, comme conscient d'avoir un atout nouveau dans son jeu, Messac dit :

— Eh bien! citoyenne, si tu es contente, nous irons ensemble au spectacle demain, on ne peut toujours vivre aussi tristement, je ne veux pas que ma femme s'ennuie.

Et, à la surprise de son mari, Gallienne avait répondu :

— Demain, mon ami, si vous le voulez.

Il pensa qu'elle était reconnaissante, et son orgueil en fut caressé. La vanité chez Messac était virulente, et, en y donnant un aliment, on pouvait tout sur lui; plus, dans son for intérieur, il se sentait déchu, séparé de tous ceux de sa caste, plus son orgueil était avide de satisfaction. Il n'avait pas agi en impulsif en arrachant Gallienne à la mort, il se rendait parfaitement compte qu'aucune fille noble ne l'eût librement épousé, et celle qui lui était échue réunissait tout ce

qui pouvait flatter un homme. Gallienne ignorait de quel prix elle était aux yeux de cet époux devant qui elle tremblait.

Le lendemain, Gallienne avait revu sa cousine; celle-ci, l'esprit aiguë par les circonstances, habituée aux métamorphoses, parut dans le jardin du Luxembourg sous l'aspect d'une marchande de gâteaux. Vêtue proprement d'une bonne jupe, d'un fichu et d'un bonnet, elle ne ressemblait plus à la mendicante de la veille. Elle n'eut aucune peine à avoir un colloque avec la jeune citoyenne qui, sous prétexte d'amuser son fils, errait de droite à gauche. L'avertissement de Gallienne fut bref et rapide :

— Sépare-toi de ton frère pour un peu de temps, car je serai sans doute surveillée et toi aussi. Quand tout sera en règle pour toi, on verra... J'aurai un immense service à demander à Louis...

— Parle, Gallienne, lequel? Ah! il a bien pitié de toi, il comprend que, pour être échappée à la mort, tu as dû faire quelque terrible sacrifice.

La jeune femme rougit jusqu'à la racine des cheveux :

— Oui, ... oui, ... terrible, dit-elle. Déménage sans tarder, Françoise. Crois-tu pouvoir le faire?

— Je le crois. Nous avons une ancienne servante qui tient une boutique de laitière, elle m'accueillera, je pense, surtout si je puis payer.

— De cela, n'aie aucune crainte.

— Mais, dis-moi, Gallienne, qu'attends-tu de Louis?

D'une voix à peine perceptible, la jeune femme répondit :

— Qu'il baptise mon fils!

— Ciel! Il ne l'est pas?

— Non.

— Ah! pauvre cœur, je te plains.

— Séparons-nous. Demain, où tu m'as vue hier, et, si je ne suis pas là, après-demain.

— J'y serai.

Et elles se quittèrent.

Les renseignements que Gallienne donna le soir même à son mari tombèrent dans une oreille à la fois bienveillante et distraite. Messac promit que tout serait régularisé pour la citoyenne Duvivier : c'était le faux nom sous lequel la jeune marquise d'Erlanchan était rentrée à Paris. On lui avancerait des fonds pour ouvrir un petit commerce, et, de cette façon, elle serait à l'abri et pourrait attendre... Tout cela fut dit en termes brefs. Messac était uniquement occupé de la pensée de produire au dehors sa jeune épouse. La pauvre enfant, reconnaissante et émue, lui montre un visage accueillant, elle ignore de quel

homme terrible elle porte le nom ; elle ne sait rien des agitations qui, à tout moment, convulsent Paris ; maintenant qu'il n'y avait plus d'échafaud, elle croyait la Révolution finie...

Le singulier ménage se mit en route, à pied, vers cinq heures. La tenue de Messac était négligée et d'une simplicité étudiée. Gallienne, habillée selon les instructions de son mari qui s'occupait de lui envoyer ses parures, portait une robe de linon jaune, que recouvrait une écharpe de gaze noire ; ses cheveux courts avait été accommodés à la dernière mode, et elle était coiffée d'un chapeau de paille à large cabriolet. Sur ce chapeau elle avait jeté un voile de dentelle blanche qui lui recouvrait en partie le visage ; elle allait d'une allure timide et aurait souhaité monter en fiacre. Mais, comme de coutume, elle n'osait rien dire, marchant docile et craintive.

On rencontrait de temps en temps, dans les rues sales et mal pavées, des types étranges, et Messac lui-même hâta le pas. Au moment où les époux débouchaient sur les quais par la petite rue de Beaune, ils furent surpris par le bruit et le fracas d'une rixe toute proche. Une troupe de jeunes gens, habillés d'habits à collets noirs et violets, coiffés de chapeaux de feutre à larges bords, la grosse cravate saillant sous le menton, arrivaient en groupe serré, levant haut leurs gourdins et poursuivant une troupe d'hommes qui, hurlant et criant, voulaient remonter la rue du Bac. D'un côté, on entendait la clameur :

— Pendez les jacobins, ce sont des coquins !

De l'autre :

— A bas les chouans !...

Les groupes se rapprochaient, se colletaient avec une violence extrême.

Epouvantée, Gallienne, instinctivement, fit quelques pas en arrière, se dissimulant derrière une saillie du mur de la maison qui formait l'angle. Au même instant, deux jeunes hommes, appartenant à la catégorie des « aimables du jour », aperçurent Messac, et, s'en approchant vivement, l'un d'eux cria :

— Mais c'est un animal de la ménagerie jacobine, celui-là, je le connais !

Et le gourdin, tourbillonnant, vint s'abattre sur la tête de l'ancien jacobin qui, étourdi par la violence du choc, tomba en esquissant un geste de défense... Sans s'arrêter ni s'occuper plus de leur victime, les jeunes élégants, tout en riant très haut, firent volte-face et rejoignirent le groupe bruyant des défenseurs de la contre-révolution, et les agitateurs eurent bientôt disparu du quai.

Il fallut un long moment à Messac pour reprendre

ses esprits ; quand il ouvrit les yeux, la tremblante Gallienne était auprès de lui, mais incapable de le secourir en aucune façon. Cependant elle eut la force de l'aider à se relever ; un vieux portier, qui était sorti au bruit de la rixe, osa s'avancer maintenant que tout était calme ; un misérable fiacre conduit par une femme fut découvert, Messac et sa jeune épouse y prirent place, et, par un immense effort de volonté, le blessé parvint à ne pas s'évanouir une seconde fois et à monter son escalier. La porte de l'appartement bien verrouillée, il eut encore la force de donner à Virginie ses instructions... A la première heure, elle irait chercher le médecin dont il indiqua l'adresse, et, n'attendant, on lui mettrait des compresses sur la tête.

Pendant plusieurs jours, le citoyen Messac dut rester au lit, immobile et silencieux, menacé d'un transport au cerveau.

Gallienne osait à peine l'approcher, car l'expression douloureuse du visage de son mari le lui rendait encore plus effrayant que de coutume, mais la résolution qu'elle avait prise ne faiblit pas. Pendant un des longs sommeils à demi comateux du blessé, elle sortit, emmenant son petit Gabriel, ... et, quand elle le ramena au logis, l'enfant était baptisé... Confessée, mais non absoute, la pauvre Gallienne attendait maintenant son heure. Le prêtre martyr qui l'avait consolée qui lui avait parlé comme à une femme responsable, mourait le jour même où, inconscient du drame intérieur qui s'était passé sous son toit, le citoyen Messac, l'âme pleine de fiel et du désir de vengeance, sortait pour la première fois.

IX

Quelques mois passèrent, et une nouvelle influence s'imposa dans la vie de Messac et en changea l'orientation : ce fut celle de la cousine de sa femme, l'ex-marquise d'Erlanchan. Celle-ci était lasse d'héroïsme, lasse de souffrir ; tous ceux pour qui et avec qui elle eût lutté vaillamment étaient morts : père, époux, enfants, frère de prédilection. Aussi, détachée de toute abstraction, elle demeurait uniquement assoiffée de paix et se sentait disposée à toutes les capitulations. Il fallait vivre, en sûreté d'abord, et vivre le moins mal possible ; elle en avait assez de la misère, du travail mal rétribué, de la vie traquée ! Un besoin féroce

de plaisir, de distraction l'avait envahie. Tout de suite, elle se rendit compte des combats qui se livraient dans l'âme obscure du mari de Gallienne, devina toute l'ambition rentrée de l'ex-jacobin, le désir secret qui le tourmentait de se réhabiliter aux yeux de ceux de sa caste, et elle résolut de tirer parti de ces dispositions pour son propre profit.

Gallienne, après ses années de triste isolement, fut ravie de trouver dans sa parente une compagne dont tous les discours étaient rassurants et qui, par surcroît, lui vantait ce mari devant lequel plus ou moins elle tremblait; celui-ci, flatté de son côté, heureux d'être sollicité, promit à M^{me} d'Erlanchan de s'occuper d'obtenir sa radiation de la liste des émigrés. Tallien, qui lui aussi était gentilhomme et fort lié avec Messac, fut consulté, et, sa bonne volonté acquise, leurs efforts unis couronnés de succès; au commencement de l'an VIII, M^{me} d'Erlanchan avait obtenu le droit de revivre au grand soleil et celui d'espérer le recouvrement d'une partie de sa fortune.

Les concessions ne lui coûtèrent pas. Vêtue à la dernière mode du jour, heureuse d'être belle encore et de se l'entendre dire, elle alla chez la citoyenne Tallien et y fit sensation; là, elle rencontra la citoyenne Bonaparte, à qui elle se réclama d'une lointaine parenté avec les Beauharnais. La charmante créole accueillit avec bonheur l'ancienne émigrée, lui prodigua ses grâces les plus enveloppantes et, spontanément, lui offrit l'appui du général dès qu'il rentrerait en France, comme le jour en semblait proche.

Très avisée, rendue perspicace par sa dure expérience, M^{me} d'Erlanchan eut l'intuition qu'un grand changement se préparait dans l'ordre social. Assise d'un air de frivolité au milieu d'un cercle des « aimables du jour », dans le joli salon de la citoyenne Bonaparte, rue Chantreine, la marquise observait le monde nouveau et se préparait un plan de campagne. Ce fut elle qui, aussitôt le retour du général Bonaparte en vendémiaire, persuada Messac de s'attacher ouvertement au jeune soldat de fortune qui allait ramener l'ordre et l'engagea à se trouver au premier rang parmi ceux qui applaudirent au hardi coup de Brumaire.

Messac, sous l'égide de M^{me} d'Erlanchan, se vit bientôt invité aux déjeuners intimes que le consul donnait au Luxembourg. Bonaparte, en ces occasions, savait user de familiarités calines qui mettaient à l'aise ses convives; des survivants de l'ancien régime étaient du nombre, car Joséphine avait amené sa société. Le petit Corse aux joues creuses, au visage pâle, si simple dans son frac de drap olive, curieux et questionneur, devinait promptement ceux qui pouvaient

devenir d'utiles auxiliaires au nouvel état de choses. Messac, renégat, intelligent et ambitieux, lui parut susceptible d'être un instrument excellent, et il résolut d'en user. M^{me} Bonaparte s'intéressa à la jeune épouse de l'ex-jacobin dont lui parla M^{me} d'Erlanchan qui faisait maintenant partie du « petit comité » de dames qui s'asseyaient autour d'elle le soir, pendant que le consul, dans la même pièce, tenait cercle. La jeune M^{me} de Messac fut amenée et plut au consul par sa simplicité naïve; il interrogea M^{me} d'Erlanchan sur la façon dont s'était accompli un mariage qui le surprenait évidemment, et, très habilement, M^{me} d'Erlanchan fit valoir la circonstance fortunée d'une union qui, alliant Messac, malgré ses opinions avancées, avec une jeune fille de la première noblesse, lui donnerait plus aisément accès dans les milieux royalistes de province qu'on voulait atteindre et conquérir. L'apaisement des partis était au premier rang des sollicitudes du consul, et le ménage Messac possédait les éléments les plus favorables pour aider à cette tâche; il voulut le placer dans des conditions meilleures encore. Messac, n'ayant pas émigré, fut rétabli dans la possession des biens de sa famille et nommé un des premiers parmi les nouveaux conseillers d'État. En recevant les remerciements de l'ex-jacobin, incidemment le consul laissa tomber quelques mots faisant entendre qu'une consécration religieuse (dont nul n'aurait besoin d'être informé) serait peut-être, dans l'avenir, une sanction utile au mariage de Messac et établirait péremptoirement qu'il n'avait jamais été prêtre.

La gracieuse M^{me} Bonaparte invita plusieurs fois à l'Opéra la jolie citoyenne Messac dont elle gagna facilement la confiance, et, par ses soins, le couple reçut dans l'église de Rueil la bénédiction nuptiale, et la pauvre Gallienne vit enfin ses vœux comblés, car, depuis le moment où les exhortations de son pieux cousin avaient réveillé sa conscience, elle vivait dans un état de tourment continuel. Aussi se sentit-elle éperdue de reconnaissance vis-à-vis de son mari; jamais elle n'avait osé le juger, et maintenant elle l'admirait, le croyait bon et se reprochait de tant le craindre et de l'aimer si peu...

Quant au consul et à sa femme, Gallienne, qui avait été victime de l'horrible Terreur, les tenait pour des êtres admirables; elle était convaincue que celui qui avait rétabli la liberté de prier rétablirait aussi le roi; il fallait l'aider de tous les moyens en son pouvoir.

Ce fut dans cet état d'esprit presque enthousiaste qu'elle s'appréta à partir pour le Midi.

M^{me} d'Erlanchan, cependant, jugea nécessaire d'éclairer un peu l'ignorance de sa jeune cousine et de lui révéler le sort tragique du dernier seigneur de Sainte-Bonne et de sa jeune femme. Quoi qu'elle fit pour adoucir le récit, il parut frapper Gallienne de stupeur.

— Mon cher cœur, lui dit M^{me} d'Erlanchan d'un ton encourageant, il faut oublier ces choses; on ne vivrait pas si l'on se souvenait de ce qui s'est passé depuis dix ans.

— Oh! je préférerais ne pas aller à Sainte-Bonne, murmura la pauvre Gallienne tout en frissonnant.

— Pourquoi? Vous y ferez du bien après les mauvais jours. La France va respirer, on aura maintenant le droit d'être heureux! Et puis, n'oublie pas, tu as un fils.

— Il me semble que là-bas je verrai des fantômes...

— Non, non, il n'y a pas de fantômes!

Brusquement, les deux femmes se regardèrent, puis toutes deux, comme saisies par quelque vision d'horreur, s'étreignirent en silence; la marquise, plus forte, leva la tête la première.

— Je ne veux pas être triste, Gallienne, ou je perdrais la raison, il faut que j'oublie... Et puis, tout en fuyant les affreux souvenirs, j'arrive à servir beaucoup des nôtres. Joséphine est bonne et m'écoute, cela me distrait, cela m'occupe. Mon cœur est un peu mort, je crois; il faut bien qu'il le soit, sans quoi j'aurais cessé de vivre... Ah! ma pauvre Gallienne, c'est un si grand bonheur de ne plus avoir peur ni faim... Pense que j'ai chanté au coin des rues pour avoir du pain... Oui, le jour où je t'ai rencontrée, j'avais chanté sur le quai... Aujourd'hui, on me juge peut-être folle, mais, vraiment, j'ai le droit de l'être!

X

Gallienne de Messac heurte timidement à la porte de la vaste bibliothèque, où se tenait des heures durant le nouveau maître de Sainte-Bonne, où il travaillait avec l'infatigable Boilley.

— Entrez! répond une voix sèche.

Gallienne de Messac ouvre la porte et s'avance d'un pas un peu hésitant :

— Est-ce que je vous dérange?

— Du tout; soyez la bienvenue. Boilley, retirez-vous, ma femme désire causer avec moi.

Boilley salue obséquieusement; les bras chargés de plusieurs portefeuilles, il s'éclipse en hâte.

M^{me} de Messac est évidemment en proie à une certaine agitation, mais cette agitation tarde un peu à s'exprimer en paroles. Son mari la regarde avec attention et lui demande :

— Que désirez-vous, mon amie ?

Et, de la main, il lui indique courtoisement un petit canapé afin qu'elle y prenne place. La jeune femme s'y assied et dit avec un effort pour paraître à l'aise :

— Je ne demeure qu'un moment, je viens vous prier de recevoir une brave femme qui souhaite vous parler.

— Certainement, je reçois tous ceux qui en font la demande. Mais par quel hasard votre intervention est-elle nécessaire, Gallienne ? Cette femme ne s'est donc pas présentée à la loge où elle eût été renseignée ?

— Non, et sa venue est même une aventure assez singulière...

— Une aventure ? — Malgré tout, Messac est toujours un peu sur le qui-vive, son front se rembrunit. — Faites-moi, ma chère amie, l'honneur de me la raconter.

— Vous savez, mon ami, que, depuis que j'ai découvert dans le bois le petit temple de la Félicité, j'aime à m'y retirer avec Gabriel.

— Vous me l'avez dit, et je n'y ai pas vu d'inconvénient.

— Je m'y trouvais ce matin, j'avais apporté mon tambour, et Gabriel s'amusait avec les figures du vieil échiquier; tout était calme autour de nous, quand soudain *Marphise* a aboyé.

— Quelqu'un avait pénétré dans le parc !

Une sourde colère gronde déjà dans la voix du maître.

— Oh ! vous n'ignorez pas que le mur de clôture est entièrement détruit de ce côté-là et, depuis tant d'années, entre et passe qui veut... Je n'ai donc pas été très étonnée, et ma crainte d'un moment s'est évanouie quand j'ai aperçu, s'approchant, une paysanne à l'air décent, menant par la main une jolie petite fille qui avait la mine d'une enfant de bourgeois... Je n'ai pas bougé, et j'ai fait taire *Marphise* pour voir ce qu'allait faire cette femme... Elle a monté lentement le perron du temple, et, tout en le montant, elle parlait dans l'oreille de l'enfant; puis, soudain, elle a poussé la porte et a été évidemment très étonnée de la voir s'ouvrir sans résistance. Et, comme à ce moment-là je me suis avancée, elle a paru stupéfaite et a jeté un grand cri qui était presque un cri

de joie... Ensuite, elle est devenue très pâle, et, me regardant une seconde fois, elle m'a demandé pardon de la hardiesse qui l'avait fait me déranger... Comme sa figure m'a paru honnête et respectueuse et que la jolie petite fille échangeait des sourires avec Gabriel, je lui ai demandé son nom en lui apprenant qui j'étais... Elle m'a répondu qu'elle voulait le dire seulement à M. le marquis de Messac — car elle s'exprime comme autrefois... — Elle a ajouté : « J'ai été autrefois au service de Monseigneur et de M^{me} la comtesse... » et que, si je voulais la protéger, je ferais une œuvre pie... J'ai pensé que cette femme avait peut-être quelque chose d'important à vous apprendre, quelque protection à solliciter pour son enfant qui est tout à fait gracieuse et qui, j'en ai eu le soupçon, pourrait appartenir à une famille noble traquée... Peut-être cette femme a-t-elle été compromise dans une des dernières affaires, et, en ce cas, mon ami, vous pourriez la sauver, et, comme je connais votre bonté, je me suis permis...

— Où est cette femme ?

La voix est sèche et brusque.

— Elle m'a accompagnée, et, pendant que je suis venue vous parler, je l'ai fait entrer dans l'ancienne chapelle ; les ouvriers en ont laissé la porte ouverte, et il n'y avait personne de ce côté... Puisque cette femme est entrée par le bas du parc, sans doute elle craignait d'être remarquée... Elle m'attend...

— Et Gabriel ?

— Il est resté, lui aussi, dans la chapelle.

Gallienne fut suffoquée par la dureté du regard que lui lança son mari, mais il se ressaisit promptement, et, adoucissant l'expression de ses yeux, il reprit d'une voix qui tremblait un peu :

— Vous avez eu tort de laisser mon fils avec une inconnue, Gallienne... J'ai des ennemis... Vous ne connaissez pas cette femme... Allez à l'instant me la chercher et faites en sorte, je vous prie, que personne ne la voie entrer. Attendez, il y a mieux... Allez prendre Gabriel et éloignez-vous avec lui... Que cette femme m'attende dans la chapelle, j'y serai dans un moment.

Et, voyant l'émotion de Gallienne, il reprit :

— Ne vous agitez pas ; mais, mon amie, l'heure n'est pas encore venue d'oublier entièrement le passé ; cette province-ci a été très troublée récemment encore... Si cette pauvre femme est ce que vous soupçonnez, ce qui me paraît très plausible, elle aura ma protection ; ne vous inquiétez pas, au besoin, je saurai lui procurer un abri... Maintenant, ne perdez pas de temps, les minutes sont peut-être précieuses...

La chapelle, si belle jadis, a été mise à sac ; mais, depuis ce jour affreux, des mains pieuses et respectueuses ont passé L'autel, quoique dégarni, a été rétabli, la croix le surmonte et de grands chandeliers attendent les cierges ; les fenêtres, placées très haut, ont gardé leurs vitraux, et la lumière douce éclaire la nef vide... Nanette, laissée seule, a levé les yeux et reconnaît la tribune où elle séjourna un moment la nuit néfaste qui vit son départ. La tribune est déserte maintenant, plus jamais ni Monseigneur, ni la belle comtesse Souveraine, ni le bon curé n'y paraîtront ; une étrange désolation remplit le sanctuaire, et le cœur de Nanette bat plus fort qu'à l'heure du péril d'antan... Elle éprouve une grande terreur à se retrouver là, et elle serre d'une étreinte craintive et passionnée la petite main de Péronne qui observe sa mère nourrice avec inquiétude. Soudain, Nanette, incapable de résister plus longtemps à l'impulsion intérieure qui la presse, dit à l'enfant :

— Regarde bien cette chapelle, mignonne, c'est là où tu as été baptisée...

— Moi, maman Nanette ?

— Oui... Tu es née dans ce château, ma fille!...

La phrase n'est pas prononcée que la porte de la chapelle s'ouvre lentement, et René-François de Mes-sac, franchissant le seuil, s'avance vers la femme et l'enfant qui, pressées l'une contre l'autre, se tiennent debout à quelques pas de l'autel.

L'ex-abbé prend un air libre et dégagé pour dire à Nanette :

— Que voulez-vous, citoyenne ? Ma femme m'a informé...

— Monsieur le marquis..., murmura Nanette, suppliante.

— Passe de m'appeler ainsi, on ne vous entendra pas!... Voyons, ma bonne femme, vous voulez un secours?... Peut-être êtes-vous la messagère de quelqu'un à qui je puis être utile?... Une démarche imprudente est bientôt faite, je le sais, mais tout s'arrange ; je possède des instructions qui m'autorisent à l'affirmer... Parlez avec confiance, les temps mauvais sont passés.

Alors Nanette lève la tête, pose une main sur l'épaule de Péronne, et d'une voix grave dit :

— Monsieur le marquis, M^{me} la comtesse, votre belle-sœur, avant de mourir, m'a confié un dépôt... un dépôt précieux que j'ai juré de bien garder... Je vous le rapporte.

— Dois-je comprendre que vous étiez au service de mon infortuné frère ?

— Oui, Monsieur le marquis... Je suis Nanette

Fisson, la sœur de lait de M^{me} la comtesse et la nourrice de sa fille...

M. de Messac frémit, darde un œil cruel sur Péronne, puis réplique d'une voix ironique :

— Vous perdez la tête, ma pauvre femme, mon frère n'a pas laissé d'enfant... Rien n'est plus certain.

— On l'a laissé dire pour mieux protéger celle-ci

contre les tigres qui ont dévoré ses parents... Quand M^{me} la comtesse a trouvé son affreux trépas, elle

était accouchée depuis douze jours seulement... La nuit précédant la catastrophe, en passant par cette

chapelle, dans la tribune de là-haut, Monseigneur

m'a remise aux mains de M. le curé qui nous a fait

sortir avec la petite et m'a menée à la carriole qui

m'attendait... Après m'être arrêtée à Bordeaux, où j'ai

appris le malheur, je suis retournée chez nous, et,

depuis neuf ans, j'ai toujours espéré que l'enfant de

Monseigneur retrouverait ses droits, ... serait rendue à

sa famille, ... et... et... alors... quand j'ai su...

Le visage qui est penché sur elle épouvante telle-

ment Nanette que les paroles se sèchent dans sa

gorge.

— Impudente créature, siffle Messac, comment oses-

tu avancer de pareilles mensonges!... Mais qui te

croira?... Où sont tes preuves?

— Mes preuves?

— Oui, tes preuves!

— L'acte de baptême de l'enfant doit être ici...

— Il n'y a plus un registre, tu le sais, tout a été

brûlé... Cherche autre chose!

— Périsset, le vigneron, connaît la vérité... Il pourra

témoigner.

— Tu choisis bien! Périsset, convaincu de conspi-

ration royaliste, est en prison à Bordeaux, s'il n'est

pas exécuté déjà.

— Sainte Vierge! Alors, M. le curé!

— Pauvre M. le curé Crémot, j'imagine qu'il a

été déporté lui aussi...

— Mais tous ne sont pas morts, mais cousine Léocadie

Lebon, aujourd'hui la citoyenne Franchistigny...

— Ah! ceci devient intéressant...

— Elle sait la vérité, et elle en témoignerait devant

Dieu et devant les hommes... Je n'aurais pas dû venir

seule... Je comprends, ma parole c'est peu de chose;

mais que Monsieur le marquis regarde la petite, elle

est l'image vivante de ma chère maîtresse... Protégez-

la, protégez la fille de votre frère.

Et Nanette fait mine de se jeter à genoux. Messac

durement la repousse.

— La fille de mon frère serait, s'il en avait une,

naturellement la micne... Mais le malheur est que mon frère défunt n'ait jamais eu de fille... Nanette Fisson je me souviens très bien de vous maintenant;.. vous vous souvenez peut-être de moi?

— Oui, Monsieur le marquis!

— Tant mieux... Répondez-moi : avez-vous raconté cette belle histoire à beaucoup de monde?

— A personne, Dieu me soit témoin.

— C'est heureux pour vous, car ce genre de délit, supposition d'enfant, est fort grave... Qui vous a engagée à venir me faire l'extraordinaire déclaration dont vous m'avez gratifié?

— Ma cousine Léocadie m'y a encouragée... pour le bien de l'enfant.

— Elle s'intéresse donc beaucoup à elle?

— Oui;... c'est chez elle que je l'avais portée en arrivant à Bordeaux.

— Merci, ma bonne femme; vous m'avez donné tous les éléments nécessaires pour vous convaincre d'imposture,... mais je veux bien avoir compassion de votre ignorance... Je vous laisserai partir en liberté, quoiqu'il me soit facile de vous faire arrêter... et, si cette enfant ne vous appartient pas, de la faire placer à l'hospice... Je ne le ferai pas; mais méfiez-vous, j'aurai l'œil sur vous, et, au moindre bruit répandu, gare... J'ai idée que le citoyen Fisson regarde plus souvent qu'il ne faut du côté où certaines personnes essayent de troubler l'ordre... Le jour où je voudrai, je vous brise tous : mari,... enfants,... et sans pitié, tu sais. Va dire ça à la citoyenne Franchistigny, et qu'elle s'occupe de sa bâtarde sans essayer de l'imposer à des étrangers...

Nanette se tait, elle sent Péronne en péril; pour sa part, elle n'a pas peur, car le danger réveille en elle l'énergie; mais le sentiment d'un danger certain et proche lui étreint le cœur... Sans doute, cet homme-là, devant elle, est l'ennemi mystérieux dont Périsse lui parlait dans la carriole la nuit de leur fuite, celui qui souhaitait la disparition de la créature nouvellement née. Comme cette nuit-là, toutes les facultés de Nanette sont stimulées au-delà de leur pouvoir habituel. Elle devine qu'il faut ruser et n'insiste pas.

— J'implore le pardon de Monsieur le marquis, dit-elle très humblement.

Satisfait, Messac se redresse, son visage sombre se détend, l'éclair de son œil s'arrêtant sur la petite créature qui se cramponne à Nanette est moins haineux.

— Pauvre malheureuse, tu n'es qu'un instrument, on t'a sans doute bien payée... Moi aussi, je saurai être généreux au besoin... Je te ferai savoir mes con-

ditions... Maintenant, je me retire. Restez ici toutes deux ; un peu plus tard, on viendra vous prendre, je vous ferai reconduire à Bordeaux.

Nanette est sur le point de dire : « Je préfère partir à pied, je suis attendue au bourg », mais elle se tait, craignant de compromettre Léocadie. Son plan est déjà fait, elle ne doit pas montrer de défiance. Tremblant pour sa vie et pour la précieuse vie de Péronne, elle murmure :

— Je remercie Monseigneur.

Messac la regarde. Oui, c'est une belle femme, honnête, sans doute, mais probablement une faible et une sottise. Elle est dûment épouvantée, d'ailleurs, et il aura soin de la tenir en haleine. Il voudrait jeter un dernier coup d'œil sur la petite fille, mais celle-ci a enfoui son visage dans la poitrine de Nanette et l'enlace avec une passion sauvage. Il ne peut donc voir que les cheveux blonds, les cheveux tout fins et frisés qui s'épandent sur la robe de linon dont l'enfant a été vêtue. Ah ! il pèse bien lourd, le regard de haine qui s'arrête sur la silhouette enfantine... La petite en a comme la sensation, car elle frissonne et semble vouloir disparaître dans le giron de sa mère adoptive...

— Un dernier mot, dit Messac : ne bougez pas d'ici, surtout ; n'appellez pas, on viendra...

L'attitude de Nanette est celle d'une entière soumission...

Alors Messac se décide à sortir... Il franchit la porte, et Nanette entend qu'on l'enferme.

Mais elle ne s'en soucie point...

Dès qu'elles sont seules, la terreur de la petite fille prend un libre cours, et elle pousse des sanglots, s'agrippant à Nanette :

— Partons, partons, maman Nanette.

— Oui, ma fille ! Mais il faut se taire ; si tu cries, je ne pourrai pas t'emmener.

L'enfant subitement se contraint, et ses sanglots se changent en soupirs étouffés. Nanette la caresse, la baise, lui sourit, l'enlace maternellement :

— N'aie point peur.

— Non, maman Nanette.

L'enfant calmée, la paysanne lui prend la main et la mène devant l'autel.

— Ma fille, regarde l'autel, et là, tu sais, le bon Dieu a habité ! Il n'est pas là aujourd'hui... mais il nous entend ;... tu me comprends, mignonne ?

La petite, qui pleure doucement, hoche la tête.

— Regarde bien cette chapelle, continue Nanette à voix basse et vibrante. C'est celle du château de tes pères. Tu n'es pas ma fille, mignonne, mais celle du comte de Lacoustande !... On l'a tué, les méchants

l'ont tué, et ta maman est morte de peine. Ils ont voulu que je t'emporte pour te sauver... et je t'ai emportée... Mais, s'il y avait une justice, tout ici est à toi... Je puis mourir demain, et il faut que tu saches la vérité... Tu n'es pas une pauvre paysanne, Péronne, tu es noble... fille de nobles.

L'enfant écarquille les yeux.

— La Révolution a tout pris aux nobles... mais pas leur courage. Il faut que tu sois brave aussi... à leur exemple... Veux-tu être brave?

Comme transfigurée, la petite fille répond :

— Oui, maman Nanette.

— Viens embrasser l'autel... En dessous, dans un caveau, dorment les seigneurs tes aïeux...

La paysanne et la petite fille baisent l'autel. Nanette se redresse encore une fois, répète :

— Devant Jésus en croix, ce que je dis est la vérité. Maintenant, ne perdons plus de temps; quand ils viendront, nous serons parties.

Nanette se souvient... Elle a promptement retrouvé la porte de la petite sacristie abandonnée où se trouve, caché dans une vaste armoire, l'étroit escalier qui mène à la tribune; là, une porte secrète conduit au passage souterrain qui mène dans la campagne et que Nanette a suivi dix ans auparavant... Dans la sacristie, où hâtivement elle a fureté partout, elle a découvert une petite soufane noire d'enfant de cœur; tant bien que mal, elle en couvre la robe blanche de Péronne. Dans un vaste tiroir, à demi pourri, sont des restes de nappes d'autel. Nanette arrive à en retirer assez pour faire une coiffe qui cache les cheveux blonds de la petite fille... Péronne a été plus d'une fois menée entendre secrètement la messe, et le mystère lui est déjà familier... Elle aide Nanette, se redresse avec un certain orgueil... Elle n'a plus peur. Nanette, au contraire, tremble d'épouvante, mais le dissimule... Si le passage souterrain était obstrué? Dans la sacristie, elle a découvert une lanterne, mais elle n'a rien pour l'allumer... Tout à coup, Nanette frémit : on vient d'entrer dans la chapelle... Elle écoute... ce sont des pas légers... ils vont, ils viennent, incertains, inquiets.

Nanette, par l'entre-bâillement de la porte basse que cache l'autel, hasarde un coup d'œil; à sa stupeur, elle aperçoit le petit Gabriel de Messac qui cherche, furette, lève les yeux, et enfin, d'une voix assourdie, appelle :

— Citoyenne, petite fille...

— Reste là, dit Nanette résolument à sa fille nourricière.

Et, hardiment, elle s'avance...

Le petit garçon, qui l'aperçoit, aussitôt s'élançe vers elle, et, tout bas, parlant d'une voix saccadée :
 — Sauvez-vous tout de suite; on veut vous faire du mal...

— Qui?... demande Nanette.

— Chut! répond l'enfant... J'ai entendu... Il faut partir vite... Il n'y a personne... Et, tenez, voilà pour habiller la petite fille...

Et, à la stupéfaction de Nanette, l'enfant lui remet un paquet d'effets roulés qu'il a posé à terre en entrant. Sans solliciter d'explications, sans en chercher, Nanette saisit le paquet et découvre un costume de garçon; blouse, pantalon et un léger chapeau de feutre.

— On vous fait dire de l'habiller ainsi, répète le petit garçon, les yeux brillants, la voix haletante... Vite, vite, et de partir... Vite, habillez-la.

En quelques minutes, Nanette a effectué le changement et reparait dans la chapelle avec Péronne transformée. Le petit Gabriel de Messac, qui est toujours là, la regarde avec cette admiration éperdue que les enfants ont parfois les uns pour les autres; son cœur d'enfant adore la petite fille. Timidement, il lui dit :

— Maintenant, sors la première, va en courant jusqu'au petit bois.

Péronne hésite.

— Obéis, mignonne, dit fermement Nanette. Ce n'est que quelques pas. Je te rejoins.

La porte est entr'ouverte, Péronne s'y glisse. Les échafaudages des ouvriers qui construisent la tourelle masquent entièrement le château. Et, une minute après, Nanette l'a rejointe. Péronne, courant toujours en avant, comme un garçonnet qui s'amuse, ouvre la marche. Bientôt elles sont dans les vignes et, par des chemins de traverse, une heure après, atteignent Sainte-Bonne. Là, Nanette se sent sauvée. La chaise de poste de la citoyenne Franchistigny est bientôt attelée. Les quelques mots de Nanette ont alarmé grandement Léocadie, et, pendant qu'elles roulent sur la route de Bordeaux, elle écoute avec inquiétude ce que sa cousine lui rapporte de l'entrevue.

— Ma pauvre Nanette, nous nous sommes trompées, il faut la cacher... On la mènera à Paris... Oui... oui, nous la mènerons à Paris... Ah! il dit qu'elle est ma fille, eh bien! il verra comme je la défendrai! Je verrai le consul, nous la mettrons sous sa protection.

Péronne, épuisée d'émotions, s'est endormie et, tranquille, repose sur le sein qui l'a nourrie.

XI

Un matin de floréal de cette même année, Bonaparte en Italie pour la glorieuse campagne qui devait aboutir à Marengo, l'épouse du consul, venue pour quelques jours à la Malmaison, attendait dans un petit salon attenant à sa chambre à coucher la visite de la citoyenne Franchistigny.

M^{me} Bonaparte aimait la belle Franchistigny qui lui parlait toilette avec tant de compétence. D'autre part, Franchistigny était toujours disposé à fournir au gouvernement des avances d'argent dont la République avait un si urgent besoin. Aussi Joséphine savait agréer à son mari en faisant bon accueil à l'épouse du munitionnaire qui, par surcroît, était, de son côté, extrêmement généreuse et, à plusieurs reprises, n'avait pas hésité à lui prêter à elle-même des sommes considérables dont l'incorrigible gaspilleuse était toujours en peine pour éteindre des dettes urgentes dont elle ne voulait pas que le consul eût connaissance.

Ce matin-là, Joséphine, si séduisante encore, était nonchalamment assise sur une large ottomane couverte de velours orangé; trois énormes coussins, un placé derrière son dos, les deux autres sous chacun de ses bras, soutenaient sa grâce paresseuse; ses pieds, longs et minces, reposaient sur un épais coussin vert à glands d'or. La jolie créole portait un vapoureux déshabillé de linon blanc, très étroit, s'ouvrant sur un tablier merveilleusement brodé au plumetis; une légère écharpe de cachemire de l'Inde blanc, bordée d'une raie multicolore, protégeait ses épaules frioleuses; ses cheveux étaient serrés sous une sorte de bonnet-turban du tissu le plus fin, se terminant devant en un gros nœud papillon dont les bouts se dressaient en crête. Ses mains étroites, à demi couvertes par de longues manches frangées de dentelle, tenaient avec langueur une tasse remplie de chocolat qu'elle dégustait lentement, pendant qu'une de ses femmes, la tête coiffée d'une marmotte de coton multicolore, haute comme une mitre, et portant des gants verts montant jusqu'au coude, lui présentait

des mémoires, sur lesquels l'aimable femme jetait un coup d'œil distrait; d'autres mémoires s'éparpillaient à terre. Ces sortes de vérifications étaient très antipathiques à l'épouse du consul; elle accueillit avec beaucoup de satisfaction l'apparition de la citoyenne Franchistigny qui y mettait fin.

— Angélique, ramassez tous ces papiers, on verra plus tard.

Et, s'adressant à la visiteuse :

— Ma chère belle, vous êtes la bienvenue...

Et, ayant remis sa tasse encombrante à Angélique, sans se lever ni se déranger, elle tendit gracieusement ses bras à l'arrivante, puis, amicalement, lui fit place à son côté sur l'ottomane. Tout en s'informant des nouvelles de M^{me} Bonaparte, Léocadie, avec beaucoup de tact et tout comme si elle eût possédé l'habitude des cours, sut d'abord ne pas dire un mot d'elle-même, ne parla que du général dont la France attendait de nouvelles victoires et, très habilement, s'étendit sur l'excellente impression que les derniers événements avaient faite en province et sur l'affection qu'éveillait dans les cœurs l'épouse du consul. Joséphine, déjà accoutumée aux hommages, buvait les flatteries sans effort. Léocadie, du reste, ne prolongea pas au-delà de ce qu'il fallait ses réflexions sur la politique. Elle avait apporté dans son sac de délicieux échantillons de broderie à faire admirer, et sa propre toilette était si inédit que M^{me} Bonaparte en fut plus occupée que des événements publics et l'examina avec le plus vif intérêt.

Quand Léocadie la crut arrivée à la disposition favorable où elle avait voulu l'amener, d'un geste câlin, se mettant à moitié à genoux, elle se hasarda à dire, appuyant sa requête de l'éloquence de son regard :

— Ah! Madame, je veux vous demander une grande faveur.

Cette phrase était familière à l'oreille de Joséphine, et elle y faisait toujours bon accueil, car elle éprouvait à obliger un réel plaisir. Aussi, son petit mouchoir sur la bouche, dans le geste doux qui lui était coutumier, elle répondit avec douceur :

— Pour quelqu'un de vos amis? Parlez, ma chère Franchistigny.

— Oui, Madame, pour quelqu'un dont j'ai l'ambition de vous voir devenir la patronne et la protectrice.

Alors, non sans un peu de confusion dans son récit, elle entonna de sa voix chaude et vibrante l'histoire de Péronne, conta l'invasion du château par les vaisseaux révoltés, le massacre du bon seigneur, la mort,

de peur et de douleur, de la jeune mère qui, la veille, par un pressentiment suprême, avait fait emporter son enfant; le départ de la nourrice et de l'enfant dans la nuit, l'arrivée à Bordeaux, le dévouement passionné de Nanette pour sa fille nourricière, la tentative récente pour faire reconnaître l'enfant par les siens, l'épouvante où la paysanne vivait maintenant, craignant qu'une vengeance ne fit disparaître la petite fille.

— Nanette m'a dit que cet affreux homme lui avait lancé des regards féroces... Moi aussi, j'ai peur pour la petite. Alors, Madame, l'inspiration m'est venue de la mettre sous votre protection, vous qui êtes si bonne!

Joséphine écoutait, attendrie, elle n'avait pas oublié la Terreur!

— En voilà encore une que la Révolution a broyée, dit-elle en soupirant. Mais, Franchistigny, vous ne m'avez pas révélé le nom de l'oncle de cet enfant.

Avec une hésitation inquiète, Léocadie nomma M. de Messac.

— Ah! Madame, on raconte à Bordeaux des histoires affreuses sur son compte, quand il était abbé... On dit que ce sont ses machinations qui ont causé la mort de son frère aîné.

M^{me} Bonaparte demeura un moment silencieuse, puis, avec une légère émotion dans la voix qu'elle fit sourde, répondit :

— Petite Franchistigny, ne faites plus allusion à ces anciennes histoires, on ne sait jamais qui écoute... Je verrai ce que je pourrai pour cette pauvre enfant, car je vous crois... Ah! je n'ignore pas que des choses terribles se sont passées... Mais Messac est dévoué au général, il est en outre l'ami de Fouché, je ne sais si nous aurons raison contre lui. Cependant, je tenterai, je vous le promets.

Une couleur plus vive était montée aux joues de Joséphine, et ses yeux charmants brillaient. Ce n'était pas seulement son cœur compatissant qui l'incitait à agir : le nom de Messac, pour la personne duquel elle avait d'instinct senti de l'éloignement, avait évoqué l'image plus proche de M^{me} d'Erlanhan. Joséphine se savait l'affection fondamentale de l'époux qui subissait ses grâces d'enchanteresse, mais cette conviction ne l'empêchait pas d'être jalouse des autres influences féminines; elle avait entendu avec déplaisir les manières, le langage de M^{me} d'Erlanhan, les déclarant ceux de la noblesse d'avant la Révolution et propres à imiter; les belles du Directoire, par leurs allures et leurs costumes, se rapprochaient des courti-

sanés, et Bonaparte était fort sensible à ces nuances.

Pleine de reconnaissance, Léocadie répondit avec expansion :

— Ah! Madame, si vous promettez, notre cause est gagnée, et puis ne sait-on pas que le premier consul veut la justice pour tout le monde?

— Ah! ma chère, je ne cherche jamais à savoir où est la justice, mais seulement si les gens ont besoin de moi.

— Personne ne peut avoir plus besoin... Cette pauvre petite n'a sur terre que deux pauvres femmes : ma cousine Nanette Fisson et moi, pour défendre ses droits. Ah! Madame, si vous consentiez à la voir...

— La voir? Mais où donc est-elle?

— Ici même. Oui, je l'ai amenée avec sa nourrice qui est ma cousine. Ah! je ne rougis pas de mon origine.

— Vous seriez bien folle! Où sont-elles?

— Dans la loge... J'ai espéré de votre bonté...

Péronne n'avait que neuf ans à peine, mais, jusqu'au dernier jour de sa vie, elle se souvint de cette heure... Les enfants ont un don d'assimilation si extraordinaire, et l'atavisme se réveille si facilement dans les créatures humaines que la petite fille, qui avait vécu ensevelie dans la pauvre maison de Veyrac, dont les yeux ne s'étaient jamais arrêtés que sur l'humble décor de la demeure de ses parents nourriciers, s'était trouvée immédiatement à l'aise dans le fastueux hôtel de la rue de Bellechasse où régnait la triomphante Léocadie. L'enfant avait peu parlé pendant le voyage de Bordeaux à Paris, peu depuis son arrivée, ne lâchant guère la main de Nanette, car la courte scène de la chapelle de Sainte-Bonne avait frappé la jeune créature d'une terreur profonde. Cette terreur ne se manifestait plus au dehors, mais n'était évidemment pas dissipée. Tout d'abord, Léocadie avait voulu que Nanette lui confiât l'enfant :

— Donne-la-moi pour un temps, je la mets à l'abri de tout péril, et, si nous ne réussissons pas, eh bien! pourquoi ne l'adopterais-je pas? Elle sera au moins riche et heureuse.

Mais Nanette se refusa à entendre pareilles propositions :

— Elle m'a été confiée; notre chère dame m'a faite sa marraine... Jamais je ne la quitterai que pour la rendre à sa famille.

— Tu as peut-être raison, Nanette, avait avoué Léocadie, un peu tristement, en embrassant sa cousine.

Néanmoins, malgré la répugnance de la paysanne, le voyage à Paris qu'offrait Léocadie dut être accepté;

ce fut l'avis de Fisson et celui d'Antoine, celui aussi du curé de Veyrac.

Et Léocadie Franchistigny a atteint son but et tenu ses promesses, puisque Péronne est en présence de l'épouse du premier consul... Nanette se tient timidement à la porte, quoiqu'une voix engageante l'invite à s'approcher. Péronne, sans hésitation, un beau sourire éclairant le charmant visage d'une grâce tout aristocratique, s'avance vers la belle dame dont les mains couvertes de bagues étincelantes lui font signe. La petite fille est hissée sur l'ottomane et, toute rouge, un peu oppressée, y demeure immobile et silencieuse.

Léocadie Franchistigny s'est mise à genoux, et son bras gauche enlace la taille de l'enfant.

— Mignonne, cette dame si bonne veut être votre amie...

Péronne lève ses beaux yeux bleus profonds et un peu tristes vers le visage de celle qu'on lui désigne... Elle la regarde longtemps, avec une évidente admiration; alors Joséphine, conquise, l'embrasse et la câline, lui disant tout bas à l'oreille des paroles qui font rire la petite... Cependant, au bout d'un moment, Péronne, d'un geste timide, appelle Nanette; celle-ci, invitée par M^{me} Bonaparte à obéir, s'approche... Alors, gauchement, embarrassée par les yeux fixés sur elle, Péronne se penche vers sa mère nourrice et, la forçant aussi à se pencher tout proche, lui demande :

— Est-ce qu'elle connaissait aussi la dame de la boîte ?

XII

Un travail mystérieux se faisait dans l'esprit de l'enfant, associant la personne si belle et si élégante qui lui parlait à l'image de la jeune mère parée et charmante qu'on lui a montrée. La question est répétée à haute voix par Nanette et charme celle qui en est l'objet dès qu'on lui en a expliqué la signification; la précieuse boîte que Nanette porte sur elle doit être exhibée et est examinée avec le plus vif intérêt par M^{me} Bonaparte... Elle la tient assez longtemps en main, ... soupire en pensant au sort tragique des deux êtres charmants que la peinture fait revivre dans la fleur de leur âge et de leur bonheur... Puis,

attirant à elle Péronne, elle cherche attentivement sur ses traits et trouve la ressemblance à ceux qui lui ont donné la vie.

— Laissez-moi cette boîte, dit-elle, elle me sera utile, et comptez sur moi.

Ni Nanette ni Léocadie n'osent protester; elles voient la précieuse boîte disparaître dans le tiroir d'un meuble, puis, après quelques phrases caressantes, Joséphine les congédie avec une dernière parole qui combla d'aise la pauvre Nanette et dont l'écho ne fut jamais oublié par Péronne :

— Ma chère Franchistigny, dit l'épouse du consul, achetez en mon nom la plus belle poupée qui se puisse trouver pour M^{lle} Péronne de Lacoustande.

Après le grand frémissement de triomphe qui a suivi Marengo, le premier consul est venu se reposer à la Malmaison qui est pour lui, par-dessus tous les autres, le lieu de délassement et de distraction. Dans ce chez soi luxueux, préparé par la gracieuse Joséphine, il subit plus qu'ailleurs l'influence de sa femme.

Joséphine, plutôt étourdie qu'exaltée par son extraordinaire fortune, vit dans un état de frivolité anxieuse, car déjà la crainte du divorce la tourmente : superstitieuse, elle se plaît à se figurer que certaines actions doivent lui porter bonheur; l'image de la petite Péronne la hante; elle a pris à cœur de faire rendre à la jolie enfant le nom et la fortune qui, elle en est persuadée, lui appartiennent légitimement.

M^{me} Bonaparte a entretenu de cette intéressante chimère sa fille, la « petite chouanne », comme l'appelle gaiement son beau-père, et Hortense s'est enthousiasmée à son tour. Les deux femmes impressionnables ont vu, dans la réintégration de l'innocente dépossédée, une action d'éclat susceptible de rehausser le prestige de Bonaparte et de charmer cette partie de la noblesse qui, ne demandant qu'à respirer en paix l'air natal, se rapproche peu à peu du pouvoir et quête des emplois.

Joséphine connaît à merveille l'humeur de son mari, et un matin, sous prétexte d'apporter des fleurs, elle pénètre dans le cabinet de travail où Bonaparte est occupé à écrire. Là, dans le décor qui amuse ses yeux, au milieu du luisant des acajous incrustés de pierres rares, du poli des marbres, il nourrit les secrètes pensées qui plongent dans l'avenir.

En voyant entrer sa femme, il la suit des yeux, pendant que silencieusement elle se meut avec cette grâce qui caresse toujours les sens de l'époux; cependant il conserve son immobilité de sphinx, attendant

que Joséphine parle, car il pressent une requête. Comme elle persiste à se taire, il dit soudain, d'une voix brusque, mais amicale :

— Apprends-moi vite, mon amie, ce que tu as sur le cœur.

Joséphine ne se fait pas répéter l'invitation. D'un mouvement spontané et tendre, elle s'approche. Vêtue d'une légère robe blanche, elle a sur la tête un voile de dentelle qui l'enveloppe comme une mantille et dont elle joue avec un art infini. Assise sur un large tabouret, elle appuie son bras sur la table du consul, et, de sa voix cajolante, elle raconte avec une véritable émotion la visite qu'elle a reçue et s'attendrit au sujet de l'innocente créature rejetée par les siens, de cette fille de nobles élevée comme une fille de paysans. Au fond, l'ambition secrète de Joséphine serait de voir Bonaparte rappeler le roi légitime. Aussi, emportée par ses illusions, elle parle avec éloquence de l'effet merveilleux que produirait cette restitution généreuse et, selon la justice, sur l'esprit des royalistes, sur le roi exilé lui-même!...

— Le roi est à Mitau, qu'il y reste, prononce le Consul d'un ton qui n'admet pas de réplique.

Puis, adoucissant sa voix dont l'intonation demeure sèche :

— Quant à cette enfant, toute cette histoire est une imposture dont j'ai été informé... Les renseignements sur le passé de la citoyenne Franchistigny sont mauvais... Il faut dorénavant, mon amie, l'accueillir avec réserve... Son mari, en outre, est mêlé à bien des tripotages suspects qui doivent cesser et cesseront... Cette petite fille est probablement la fille de la Franchistigny elle-même... Tous ces gens ont voulu, mon amie, abuser de ta bonté, il importe qu'ils sachent que tu es éclairée. Messac, que cette affaire intéresse, s'est montré dans le Bordelais un zélé serviteur de l'ordre actuel, je puis compter sur lui. Il ne sera pas dépouillé par moi; ne me parle jamais de cette histoire.

Joséphine plaïda en vain, offrit de montrer à Bonaparte le portrait des époux Lacoustande, l'assurant que la petite fille ressemblait étonnamment à la jeune comtesse; tous les arguments avaient été inutiles... Peut-être le premier consul n'était-il pas très éloigné de croire que sa femme disait la vérité; mais, même le cas échéant, la vérité en cette circonstance était à ses yeux une qualité négligeable. Bonaparte avait horreur de tout ce qui lui portait ombrage; il n'était pas admissible que le sort d'une petite fille pût lui faire perdre des serviteurs utiles. Joséphine se tut, elle possédait l'art suprême de savoir se soumettre;

nonchalante et rêveuse, sa jolie main au front, elle s'approche d'une des fenêtres et regarde au dehors.

Bonaparte, pensif, s'était remis à écrire; il en veut un peu à Joséphine d'être venue troubler sa quiétude momentanée. Soudain, il lève sa tête impérieuse :

— Tu me donneras, mon amie, cette boîte dont tu me parlais tout à l'heure.

— Cette boîte, pour quoi faire ?

— Je la désire; va sur l'heure me la chercher.

Il n'y a pas à discuter. Quelques minutes plus tard, la boîte d'écaille est posée sur la table du consul. Il la considère attentivement; le beau jeune couple semble l'intéresser. Il soulève le couvercle sur l'indication de Joséphine et examine les caractères griffés par l'épingle d'or. Sa petite main ferme et blanche replace habilement le couvercle et fait glisser le joli objet dans un tiroir.

— Je ne suis pas insensible, mon amie, dit-il en se levant, mais d'abord il faut penser au repos et au bonheur de la France.

Joséphine ne comprend pas en quoi la reconnaissance de Péronne pourrait y nuire, mais elle sait qu'il est superflu d'insister :

— Mon ami, tu es le maître.

Le sort de Péronne est scellé.

XIII

Les années avaient passé, s'égrenant lourdes et silencieuses pour l'humble famille du forgeron de Veyrac. Ni lui ni Nanette n'avaient changé en rien, immuables dans leurs convictions anciennes. Les enfants, y compris la fille nourricière, grandissaient dans la crainte de Dieu; seul l'ainé, Antoine, engagé volontaire à dix-sept ans, avait quitté la maison paternelle.

Au loin s'était déroulé la grande épopée, et le fils des Fisson avait suivi à travers l'Europe le vol de l'aigle victorieux, non plus humble paysan courbé sous les servitudes héréditaires, mais mué en bel officier, tout flambant dans son superbe uniforme, le dolman crânement jeté sur l'épaule, la culotte brodée dans la botte, le bonnet à poil sur le front.

Peu à peu, le jeune homme, dont les lettres venaient

de si loin, était devenu pour ses parents un personnage quasi fabuleux. A peine quand, à de longs intervalles, sa mère le voyait arrivait-elle à le reconnaître. A vrai dire, son Antoine remplissait d'une espèce de crainte la pauvre Nanette, incapable de comprendre ce changement complet de l'être qu'elle avait mis au monde.

Elle écoutait avec stupéfaction les récits de son fils; la « gloire », ce seul mot si souvent répété, l'effrayait. Antoine, fanatique de son « Empereur », en parlait dans des termes qui alarmaient presque la conscience de l'humble femme. Le brillant officier s'exaltait en narrant l'ascension prodigieuse de tant de simples soldats de fortune, parvenus aux grades les plus élevés. Et alors, pourquoi pas lui?

— Aujourd'hui, proclamait Antoine, un homme hardi et résolu peut tout espérer de la destinée! l'empereur lui-même a été un petit officier pauvre.

Péronne écoutait, tremblante et émerveillée, car Antoine lui promettait d'être son défenseur, de l'arracher à son obscurité.

Rien, ni la longue absence, ni les périls, ni les plaisirs, ni l'ivresse des récompenses méritées, n'avait distrait le fils aîné des Fisson du culte qu'il avait voué à la fille nourricière de sa mère. Péronne était restée le mystérieux stimulant qui le faisait être si ardent à courir sur la route de la gloire.

Peut-être, sans l'influence lointaine et intermittente, mais néanmoins efficace, d'Antoine, la fille du comte de Lacoustande, sous l'inévitable et lent travail du temps qui allait atténuant les souvenirs du passé, eût-elle perdu, aux yeux de ses parents nourriciers, à mesure qu'on cessait de craindre ou d'espérer à son sujet, sa véritable personnalité, se serait-elle confondue de plus en plus avec leurs autres enfants.

Pendant longtemps, après le triste retour à Veyrac qui avait brisé leurs espérances, les parents nourriciers de Péronne demeurèrent sur l'alerte! Nanette vivait sous la terreur de l'enlèvement de l'enfant et ne pouvait voir une ombre inconnue passer devant sa fenêtre sans trembler d'appréhension. Durant des années, les Fisson sentirent autour d'eux une atmosphère d'espionnage; à propos de rien, on vit à plusieurs reprises paraître dans le pays des gens inconnus et inquiétants qui, sous différents prétextes et munis de papiers officiels, s'introduisaient dans les maisons, questionnaient celui-ci et celle-là. Mais Nanette tenait ses lèvres closes, aucune parole imprudente ne lui échappait. Sollicitée un jour par un de ces intrus de dire si elle élevait une enfant étrangère, elle avait répondu par la négative la plus décidée; néanmoins,

pendant des mois, une impression de crainte aiguë lui était demeurée.

Graduellement, par la force des choses, l'anxiété des Fisson s'apaisa, le labeur quotidien absorbant leur pensée.

Péronne, sous leurs yeux, grandissait. Ils la tenaient pour heureuse, quoiqu'elle fût un peu taciturne, volontiers renfermée en elle-même, sa petite cervelle d'enfant souvent obsédée de rêves singuliers dont elle ne parlait à personne. Lorsque Nanette s'apercevait que sa mignonne était triste, elle semblait soudain se souvenir et la regardait avec des yeux de bon chien aimant, la serrait dans ses bras, la baisait et lui murmurait doucement :

— Antoine, un jour, te fera rendre justice, il l'a juré.

Et, aux yeux de Péronne qui ignorait tout de la vie, dont l'horizon était si restreint, Antoine, de bonne heure, prit figure du libérateur promis, et l'enfant, à l'âme naturellement ardente, concentra sur lui ses espérances étouffées et souhaita sa présence.

Parfois Nanette s'alarmait devant la fierté latente de Péronne. Instinctivement, la petite fille avait répudié l'humilité dont tous, autour d'elle, lui donnaient l'exemple, et, comme un feu qui couve sous la cendre, son orgueil éclatait à l'improviste, même vis-à-vis de ses sœurs de lait et quelquefois de sa mère nourrice elle-même. Celle-ci regrettait amèrement l'inutile révélation qui avait appris à l'enfant le secret de sa naissance, car, se disait tristement Nanette, à quoi bon ?

Aucune façon grossière ne régnait chez les Fisson ; le respect profond de tout ce qui était saint et respectable suppléait chez eux aux manières apprises ; leur ignorance silencieuse n'offensait personne, et cependant, de toute évidence, Péronne en souffrait. On n'avait pas osé l'envoyer à la petite école que des religieuses avaient établie à Veyrac, et la circonstance de ne pas savoir écrire semblait exaspérer l'enfant.

Au commencement de 1807, Péronne avait alors quinze ans, Antoine, à la suite d'une grave blessure reçue à Iéna, vint en long congé de convalescence à Veyrac. D'abord, il parut stupéfait devant la transformation de Péronne, grande et ayant déjà perdu l'air d'enfance ; il était resté interdit, ne sachant s'il devait l'embrasser comme ses sœurs, mais elle s'était jetée à son cou :

— Ah ! Toine, quel plaisir de te revoir !

Et elle le regardait, les yeux illuminés par un visible contentement.

Avec son épaisse moustache, son teint basané, son

port hardi, son air fier et brave, il serait le bon serviteur dont elle avait besoin.

— Toine, lui avait-elle déclaré dès lendemain, je veux savoir écrire.

Et, avec un tremblant orgueil, le jeune homme avait commencé son enseignement. Péronne adolescente était toute semblable à la petite fille impatiente et autoritaire à qui il avait appris à lire; elle dominait son maître et l'intimidait. Le beau capitaine, qui avait approché des femmes admirées, se sentait repris par le respect d'antan... Une ou deux fois, instinctivement, il lui arriva de l'appeler « Mademoiselle ». Elle rougit de joie, sourit, reconnaissant son dû. N'était-elle pas une fille noble?

— Toine, soupirait-elle à la fin de ses patients efforts, que c'est difficile! Mais je veux savoir, je dois savoir.

Et, commandant à son émotion, le jeune homme répondait :

— Oui, sœur, tu dois savoir, et tu sauras.

Les yeux bleus de Péronne se remplissaient de larmes, et Antoine se rendait compte que la jeune fille était là, au milieu d'eux, comme un oiseau pris au piège, n'aspirant qu'à s'échapper; elle les aimait cependant, mais, depuis que le rideau qui cachait le passé avait été tiré pour elle, quoique partageant et le pain et le travail, elle se savait dissemblable à eux. Nanette, pour ne pas cultiver la secrète exaltation dont elle avait l'intuition, évitait de parler à Péronne de ses parents, mais parfois elle y était contrainte. La petite fille manifestait en ces occasions une véritable passion de regrets et, après ces entretiens, restait quelques jours silencieuse, rancunière, presque hostile. Puis, son cœur prenant le dessus, elle accablait Nanette de caresses.

Péronne, ardemment, interrogeait Antoine sur la vie, sur le monde extérieur vers lequel s'élançaient ses désirs. Les récits du soldat de l'empereur répondaient aux aspirations de Péronne, remplis qu'ils étaient de changements de fortune les plus étonnants qu'on pût rêver. Antoine racontait le prodigieux roman que virent ces années inoubliables, les royaumes distribués : celle-ci hier n'était rien, aujourd'hui elle était reine.

Péronne écoutait fébrilement et vibrait d'émotion contenue, dardant ses yeux inquiets sur Nanette occupée d'un air soumis à dévider sa quenouille; Aimée et Virginie demeuraient stupides, ne comprenant qu'à demi ce que disait leur grand frère.

Puis, un jour, Antoine était reparti, la campagne

d'Espagne l'avait pris, et la vie à Veyrac devint plus monotone, difficile et obscure.

Car les temps étaient durs.

Les choses inertes ont une vie propre dont les péripéties sont parfois aussi singulières que celles des destinées humaines.

La précieuse petite boîte d'écaille, jadis confiée à Nanette par la comtesse de Lacoustande, allait, après un long sommeil, reparaitre à la lumière et continuer le rôle mystérieux que la volonté d'une morte lui avait assigné.

Un jour de printemps de l'année 1812, dans ce riant salon de la Malmaison, cadre de tant d'heures triomphantes, l'épouse divorcée, toujours impératrice, il est vrai, rêve tristement. Sa maison l'entoure comme au temps de sa splendeur, mais l'enchantement est fini, il ne reste que les regrets.

L'ex-souveraine est assise devant un métier à tisserie et, distraitement, à intervalles réguliers, tire l'aiguille; le visage est toujours fin, mais la bouche, qui se retroussait en arc, est détendue. La jolie tête, qui a reçu l'onction sacrée, est coiffée d'une capote en forme de turban qu'orne une plume noire; non loin, la marquise de Messac, dame du palais de l'impératrice depuis six ans et qui l'est demeurée dans la demi-disgrâce, est assise sur un siège à forme antique et tient posée sur ses genoux une élégante lyre dorée sur laquelle, d'une main exercée, elle joue des airs mélancoliques. Elle-même a l'air triste et doux, car, à la suite d'une fièvre typhoïde contractée lors de son premier séjour à Sainte-Bonne, sa santé est restée fragile. Néanmoins, M. de Messac avait exigé de sa femme qu'elle acceptât d'être une des dames du palais de la nouvelle impératrice, en compagnie, du reste, des plus grands noms de France, et, malgré son goût pour la retraite, la jeune femme ne protesta pas. Sa douceur plut à Joséphine dont elle gagna toute la faveur, et elle-même, qui avait admiré M^{mo} Bonaparte, s'attacha fortement à la gracieuse souveraine qu'elle servait.

Celle-ci, à qui Messac était antipathique, avait souvent en vain essayé de faire sortir sa dame d'honneur de sa réserve. M^{mo} de Messac s'obstinait à garder, sur tout ce qui la concernait personnellement, une extrême réticence, et la bonté naturelle de Joséphine ne lui permettait pas d'insister.

Selon toute apparence, les époux de Messac vivaient en excellente intelligence, quoiqu'un observateur un peu perspicace eût remarqué qu'ils semblaient mu-

tuellement se craindre. Leur fils unique était l'objet de leur égale affection ; mais, absorbé par ses occupations politiques, M. de Messac ne s'en occupait que superficiellement. Un excellent précepteur, choisi par M. de Fontanes, dirigeait l'éducation du jeune Gabriel.

Le marquis de Messac faisait de fréquents voyages dans le Bordelais, mais ses séjours à son château de Sainte-Bonne étaient généralement brefs ; à partir de 1807, ils cessèrent pendant plusieurs années. Le marquis, vers cette époque, ayant souhaité un poste diplomatique et ayant été accrédité, comme ministre plénipotentiaire, à une cour allemande, M^{me} de Messac, jugée trop délicate, ne l'avait pas suivi et continuait à vivre à Paris dans son hôtel de la rue de Surène. Chaque année, pour sa santé toujours chancelante, elle se rendait dans les Pyrénées ; Gabriel l'y accompagnait, la mère et le fils ne paraissant faire qu'un seul cœur.

La marquise de Messac fut, au moment du divorce impérial, une des confidentes de la douleur de Joséphine, et cependant les paroles de résignation presque fatalistes qu'elle opposait aux éclats de la vive créole ne paraissaient guère de nature à répondre à ce que celle-ci attendait ; elles l'apaisaient néanmoins.

— On ne peut échapper à sa destinée, disait la pâle marquise avec une intonation douloureuse, et alors il faut l'accepter.

Parfois la grande pitié d'elle-même qui tenait Joséphine changeait d'objet et allait à sa dame d'honneur.

— Vous avez souffert aussi, ma pauvre bonne ? disait-elle affectueusement.

— Oui, Madame, beaucoup.

— Et vous êtes résignée ?

— Je suis résignée.

Et ce calme extrême, cette résolution froide arrêtaient les larmes et les cris de l'impératrice.

Aussi était-elle heureuse lorsque le roulement du service ramenait M^{me} de Messac auprès d'elle.

Ce jour-là, quand M^{me} de Messac eut pincé le dernier arpège, Joséphine, qui manifestement avait depuis un moment envie de parler, leva la tête, remercia d'un mot aimable et ajouta avec vivacité :

— Ah ! chère amie, pendant que je vous écoutais, je me suis souvenue que j'ai à vous montrer quelque chose de nature à vous intéresser ; montons donc un moment si vous le voulez bien.

L'invitation, qui était un ordre, fut immédiatement obéie. La dame d'honneur se leva, et Joséphine, serrant autour d'elle son écharpe, se dirigea vers la porte. M^{me} de Messac l'ouvrit et suivit. L'impératrice fit

amicalement signe à sa lectrice, qui se trouvait en tiers, de demeurer où elle était.

Quand les deux femmes se trouvèrent dans la chambre même de Joséphine, celle-ci dit à voix basse :

— Assurez-vous, ma chère, que nous sommes seules.

M^{me} de Messac fit une brève inspection des pièces voisines et revint.

— Toutes seules, Madame.

Déjà Joséphine tenait en mains un objet qu'enveloppait un léger papier de soie. Prenant place sur sa chaise longue, elle ordonna à M^{me} de Messac de s'avancer un siège.

— Il y a deux ou trois semaines, soupira Joséphine d'une voix douce et plaintive, j'ai rangé quelques objets que l'empereur a laissés dans son cabinet de travail, où seule j'entre, et j'ai trouvé, ensevelie sous de vieux papiers, cette boîte... Tenez, madame de Messac, regardez-la.

La marquise prit la boîte ronde que Joséphine lui présentait, et ses yeux s'arrêtèrent interrogateurs sur la peinture du couvercle.

— Ah! ce sont des gens d'autrefois, dit-elle, les larmes surgissant au bord de ses longs cils; j'ai vu ma mère habillée ainsi.

— Vous ne les connaissez pas? continua Joséphine avec surprise.

— Non, Madame.

— Consultez vos souvenirs...

— Je n'ai plus, depuis longtemps, aucune mémoire, dit d'une voix angoissée M^{me} de Messac, tout en se passant la main sur le front. Les grands événements de ma vie seuls subsistent dans mon esprit; éclairez-moi, Madame.

— Eh bien! c'est le portrait de votre beau-frère et de sa femme, la délicieuse Souveraine de Barsac; je l'ai connue dans sa fleur.

— Ceux qui... à Sainte-Bonne?

— Oui! Les pauvres gens qui ont été massacrés dans leur château... Elle, assure-t-on, est morte de peur quand ces monstres ont pénétré dans sa chambre, et voyez, sur le haut de la peinture, cette inscription tracée en caractères si fins : « *Temple de la Félicité* ». Quelle ironie!

— Ah! soupira Gallienne de Messac, comme incapable d'ajouter une autre parole.

— Vous ne me demandez pas d'où vient cette boîte?

— J'attends que vous me l'appreniez, Madame.

— C'est une histoire singulière!... Mon Dieu, qu'il y a longtemps de tout cela! C'était pendant l'été de l'an V^{II}, alors que Bonaparte faisait la campagne

d'Italie... J'ai reçu, ici, un matin, la visite de M^{me} Franchistigny, je ne sais si vous en avez jamais entendu parler? Une brave créature, partie de rien, qui avait épousé, sous le Directoire, un munitionnaire très riche. La fin de tout cela a été tragique : lui, arrêté par Fouché, puis libéré, a filé en Angleterre où il s'est ruiné, comment, je l'ignore; sa femme, une ancienne modiste, m'a-t-on dit, a ouvert boutique à Londres. Enfin, à l'époque dont il s'agit, cette Franchistigny était heureuse et prospère et son mari tout dévoué au premier consul. Je la recevais donc avec plaisir.

« Le jour de la visite en question, elle me raconta une histoire extraordinaire, quoique, à vrai dire, dans ce temps-là rien ne surprenait. D'après le récit qu'elle me fit, sa cousine, une brave paysanne, aurait été la nourrice de la fille du comte et de la comtesse de Lacoustande, née quelques jours seulement avant la catastrophe. Cette femme, me dit la Franchistigny, avait, sur l'ordre de la comtesse de Lacoustande, emmené l'enfant le soir précédant le malheur et juré de veiller fidèlement sur elle... La mère avait remis à la nourrice cette boîte, comme gage précieux et aussi pour que la petite fille connût leurs traits s'ils devaient disparaître... Ah! je vois que cela vous émeut, pauvre chère! Mais je me suis promis de vous conter cette histoire... Franchistigny, pour donner plus de poids à ce qu'elle avançait, m'avait amené la petite fille. Je l'ai eue là, sur mes genoux, et je vous avoue, chère amie, que cette enfant était d'une grâce extrême. Elle m'avait si bien séduite que j'acceptai de plaider la cause de cette pauvre orpheline. Votre mari, le savez-vous, avait refusé de la reconnaître, car la nourrice la lui avait conduite à Sainte-Bonne! Je pris alors cette boîte qui me fut montrée pour la faire voir à Bonaparte; mais, lorsque je lui parlai de cette affaire, il m'affirma que tout cela était une tromperie, un coup monté, que cette petite fille appartenait probablement à la Franchistigny. Bref, il me fallut renoncer entièrement à mon idée, et défense me fut faite de raconter à personne cette histoire. J'ai tenu parole. Mais elle est si ancienne aujourd'hui que la révélation n'a plus d'importance... L'empereur m'avait obligée de lui remettre la boîte... Elle a été oubliée... Je vous la donne, puisqu'il s'agit de personnes de votre famille. »

M^{me} de Messac tremblait si fort que l'impératrice, soudain inquiète, lui dit :

- Etes-vous malade? Voulez-vous que j'appelle?
- Non, non, Madame, je vous en prie!
- Ne vous faites surtout aucun souci de ce que je

vous ai raconté, continua Joséphine; personne ne troublera votre fils dans sa possession. Votre mari vous a-t-il jamais parlé de l'épisode de la venue de cette petite fille?

— Non, il ne m'en a pas parlé; mais je l'ai su en partie... C'est un souvenir bien pénible.

— Alors, chère amie, n'y pensez plus. Oui, oui, vous pouvez emporter cette boîte... Elle est à vous...

Faisant un violent effort sur elle-même, M^{me} de Messac reprit d'une voix faible :

— Ces évocations du passé me bouleversent toujours, mais je vous remercie. Votre Majesté m'a fait là un présent qui me sera précieux. Oserai-je m'enquérir si l'enfant en question ressemblait en quelque façon à ses... à nos malheureux parents?

— Franchement, je l'avais trouvé; la petite était blonde et jolie, comme la charmante créature peinte sur cette boîte, et, l'imagination aidant, elle m'avait paru avoir aussi une similitude de traits; mais une enfant, cela ressemble à qui on veut... J'avais eu pitié de cette petite créature qui est sans doute très heureuse dans son obscurité, au moins elle est à l'abri des caprices de la fortune qui sont si souvent cruels...

Et Joséphine, oubliant promptement l'enfant, versa quelques larmes sur elle-même, puis, attendrie par la sympathie affectueuse que M^{me} de Messac lui témoignait, lui baisant tendrement la main, elle reprit au bout d'un moment :

— Et, maintenant que j'y réfléchis, si j'avais eu autrefois le malheur de réussir, c'est à votre fils que j'aurais fait tort, et vraiment c'eût été dommage. Je ne doute nullement d'avoir été dupe d'une histoire habilement inventée, tant de choses surprenantes se sont effectuées à l'abri des événements de la Révolution. Mais les portraits sont assurément authentiques, et je trouve même que votre Gabriel ressemble à son oncle; voyez-vous ce que je veux dire?

Et Joséphine, de ses beaux yeux langoureux, contempla à nouveau la miniature.

— Quel joli homme que le comte de Lécoustande! Et elle, délicieuse vraiment!... Ah! les pauvres gens!... Tenez, ne pensons plus à eux; cachez cette boîte et, si elle vous attriste, détruisez-la... N'en parlez pas à votre mari, surtout, la chose pourrait venir à l'empereur qui peut-être me blâmerait...

M^{me} de Messac donna de la façon la plus formelle l'assurance demandée. Joséphine l'embrassa et lui répéta d'un ton de commandement affectueux :

— Et surtout ne pensez plus à tout cela!

Le souvenir de cet épisode romantique l'avait inté-

ressée un moment, mais sans laisser aucune trace dans son esprit.

Et, pour l'aimable et frivole femme, le sujet était clos.

M^{me} de Messac, depuis si longtemps habituée à se contraindre, ne montra ni ce jour-là ni ceux qui suivirent le profond bouleversement de son âme, et Joséphine ne soupçonnait guère quels poignants et affreux souvenirs sa révélation inattendue avait évoqués

XIV

Nul n'avait connu le secret de l'angoisse cachée de M^{me} de Messac, depuis le jour néfaste, à jamais inoubliable pour elle, où un pur hasard lui avait fait surprendre l'entretien de son mari avec le sinistre Boilley...

Remontant des jardins, afin de venir chercher sur la terrasse la balle que le petit Gabriel venait d'y lancer, marchant à pas légers selon sa coutume un peu peureuse, s'étant approchée d'une des fenêtres ouvertes du cabinet de travail de M. de Messac, elle entendit des voix, et, craignant d'être surprise par son mari qui lui avait enjoint de s'éloigner, elle s'effaça contre le mur et demeura immobile.

Mais les paroles qui arrivèrent à son oreille la frappèrent d'abord de stupeur, puis la glacèrent d'effroi... A mots couverts, il était question de se défaire d'une enfant... Par une de ces mystérieuses intuitions qui rien d'humain n'explique et qui ont quelque chose de surnaturel, la jeune femme eut la soudaine révélation de la véritable nature de son mari... Elle comprit qu'il était capable d'un crime, en avait peut-être déjà commis... Elle eut la certitude d'un péril imminent pour la petite enfant laissée dans la chapelle et, sans chercher à rien s'expliquer, résolut de l'y soustraire. L'habitude du danger, celle de chercher le moyen d'y échapper comptaient parmi les premières expériences de la vie chez Gallienne de Messac, dont l'adolescence avait été écrasée par l'ambiance de la Terreur. Aussi, en un instant, elle eut fait son plan, et, quelques minutes plus tard, le petit Gabriel, heureux d'être chargé d'une mission de confiance, se glissait dans la chapelle de Sainte-Bonne et appelait Nanette...

Les enfants sont les plus incorruptibles des confidants si l'être qui se confie à eux leur est vraiment cher.

M^{me} de Messac avait dit à son fils, en le regardant droit dans les yeux :

— Si jamais tu racontes ce que tu vas faire, tu n'auras plus de maman !

— Plus de maman !

— Non, et, pour la sauver, il faut aller tout de suite à la chapelle et que personne, personne au monde, tu entends, ne te voie.

Et le petit, pénétré de la grandeur et du sérieux de sa mission, l'avait accomplie.

Le soir même, M^{me} de Messac était prise de fièvre violente, et quelques paroles échappées dans son délire révélèrent à Messac que, d'une façon inexplicable, sa femme était devenue maîtresse du secret qu'il jugeait si bien défendu, car il n'avait associé personne au fait de la disparition imprévue de la paysanne et de l'enfant.

Se souvenant du passage secret qui allait dans la campagne, il pensa d'abord que cette issue était connue de la nourrice et qu'elle en avait profité.

Il aurait ardemment désiré savoir quelles révélations avaient été faites à Gallienne, mais n'osait l'interroger.

Lorsqu'elle entra en convalescence, elle parut atteinte d'une mélancolie profonde, se taisant avec son mari, cherchant la solitude et semblant désireuse de ne voir personne, sauf son fils. Le petit garçon semblait avoir pris sa mère sous sa protection et l'observait avec une inquiétude tendre, paraissant chaque nouveau matin ravi et surpris de la retrouver...

Messac, avec une habileté pleine d'astuce, témoigna à Gallienne une affectueuse compassion, parlant sans cesse et à tout le monde de la santé de la jeune femme dont il observait le visage avec des yeux de lynx. Ces yeux la subjuguèrent, et jamais elle ne trouva les paroles qui auraient pu la délivrer, jamais non plus elle n'essaya de pénétrer l'inquiétant mystère.

Messac était son mari, elle se considérait comme lui devant la vie ; elle voulait rester ignorante du mal qu'il pouvait avoir commis. Jamais ni l'un ni l'autre des époux ne fit allusion à l'épisode de la disparition de la paysanne et de l'enfant venues à Sainte-Bonne. M. de Messac accepta désormais sans discuter l'assertion que l'air de Sainte-Bonne était contraire à sa femme et lui laissa, sans observation aucune, la liberté de ne pas l'y accompagner.

Pour le reste, leur vie s'écoula comme auparavant.

Mais maintenant cette petite boîte qui lui avait été remise, cette chose fragile qu'elle aurait pu briser, commandait silencieusement à M^{mo} de Messac de sortir de son inertie ; une invincible attirance la forçait à regarder sans cesse le portrait des jeunes époux morts si tragiquement, et elle avait l'obsession qu'ils lui ordonnaient d'agir.

M. de Messac, dans son exil diplomatique, éprouva un peu de surprise lorsqu'une lettre de sa femme lui annonça qu'elle se proposait, si toutefois il le jugeait bon, de passer quelques semaines à Sainte-Bonne, Gabriel manifestant le désir d'y faire un séjour. Ce dernier prétexte était conforme à la vérité, très habilement M^{mo} de Messac ayant suggéré à son fils de vouloir ce qu'elle souhaitait. L'assentiment du marquis fut immédiat, se contentant d'exprimer à M^{mo} de Messac l'espoir que son séjour dans le Bordelais serait agréable et lui octroyant carte blanche pour tous les travaux qu'elle aurait envie de faire exécuter.

M^{mo} de Messac, en se transportant à Sainte-Bonne, obéissait à une attirance superstitieuse ; elle se figurait devoir y trouver l'inspiration qui allait guider sa conduite.

Il lui semblait que l'esprit des morts, celui du père et de la mère de l'enfant orpheline, devait flotter dans ces lieux où ils avaient vécu, où ils avaient subi leur martyre.

M^{mo} de Messac, en proie à une mélancolie inquiète, parcourt les appartements restaurés et, à tout moment, se figure qu'elle va rencontrer des ombres.

La mystérieuse petite boîte d'écaille a beau être soigneusement cachée dans un coffre dont la clef ne quitte pas Gallienne, cette petite boîte, dont nul ne connaît l'existence, pèse néanmoins dans sa vie comme un remords. Un conflit douloureux se livre dans le cœur de la mère de Gabriel ; d'un côté, elle ne veut pas trahir son époux ; d'un autre, elle sent que rendre à ceux à qui elle appartient la boîte précieuse que Joséphine lui a remise est un acte de rigoureuse justice. Sûrement, c'est une volonté supérieure et divine qui, après tant d'années, a fait tomber cette boîte entre ses mains ! Si, vraiment, l'enfant qui a été menée à la Malmaison est la fille du comte de Lacoustande, comme, dans le fond de son âme, Gallienne ne peut se défendre de le croire, aider, par une abstention coupable, à la dépouiller est un crime, et un crime ne peut porter bonheur à Gabriel.

Élevé par sa mère, le jeune homme nourrit sur le point d'honneur les plus délicats, les plus chevaleresques sentiments... Aussi, après avoir mûrement

réfléchi, M^{me} de Messac se dit qu'elle ne peut, en cette circonstance difficile, prendre qu'un seul confident : son fils. Elle le fera avec discrétion et mesure, mais cette mission, dont la Providence l'a certainement chargée, sera, coûte que coûte, remplie.

La mère et le fils mènent à Sainte-Bonne une existence unie et douce; contrairement à sa coutume, M^{me} de Messac parle beaucoup à Gabriel de ceux qui y ont vécu autrefois, du beau et aimable comte de Lacoustande, de sa jeune femme, même de leur mort tragique!... Toutes ces choses sont loin maintenant, elle peut les évoquer avec un calme relatif. Encouragée par Gabriel qui l'approuve, elle pense à faire ériger dans la chapelle du château un monument au couple infortuné.

Presque chaque jour, elle se dirige vers le petit temple de la Félicité. Là, les éléments seuls ont accompli quelques ravages, pâli les brillantes et gaies peintures des murs, fané les soies, mais tout l'ensemble est intact... Par un hasard fortuit, cette retraite favorite des derniers propriétaires de Sainte-Bonne n'a pas été profanée... Le clavecin de Souveraine, le pupitre à musique qui servait à son époux, les sièges sur lesquels ils s'asseyaient étaient demeurés à leur place; dans les tiroirs profonds d'une petite commode de fine marqueterie se trouvent encore des cahiers de musique copiée que nulle main n'a touchés;... un vague parfum du passé flotte dans l'air. Dès que Gallienne pénètre dans la pièce en ronde, l'image des époux, tels qu'ils sont peints sur la boîte, heureux et jeunes, se dresse devant ses yeux... Elle les aime, elle leur promet tout bas de les consoler...

Un chaud après-midi d'août, Gabriel est auprès de sa mère; M^{me} de Messac regarde son fils avec complaisance; il est charmant dans le costume un peu outré des élégances d'alors; il porte un frac violet pâle à taille très courte, une culotte jaune, des bas blancs bien tirés; sa cravate l'engonce un peu, mais pas trop; son visage doux et viril rappelle beaucoup celui du frère aîné de son père. Ses cheveux blonds sont coupés assez court, et dehors un immense bicorne, qui lui sied, les couvre...

Quoique Gabriel n'ait que dix-huit ans, c'est un homme, et d'une bonne grâce achevée; il a été page de l'empereur, et celui-ci le veut diplomate et le destine à aller un jour à Vienne. L'avenir promet d'être brillant pour le jeune héritier du marquis de Messac...

Gabriel est en train de feuilleter un des cahiers de musique jaunis par le temps, et, possesseur d'une voix charmante, en sourdine, il fredonne.

— Oh! mère, dit-il soudain, voilà une romance de Jean-Jacques, tout entière copiée d'une main de femme, mon infortunée tante, sans doute... Que cela est gracieux!...

Il parcourt des yeux les premiers couplets, battant la mesure, puis à haute voix chantonne le dernier :

Vous, passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps,
Oiseaux voyageurs mais fidèles,
Ramenez-le-moi tous les ans!

— Oh! dit-il, je veux l'apprendre par cœur, cette jolie romance...

Et il répète :

Oiseaux voyageurs mais fidèles...

Et l'écho si longtemps silencieux du petit temple de la Félicité semble s'éveiller à une vie nouvelle.

Gabriel lève les yeux afin de chercher le sourire approbateur de sa mère et demeure surpris de l'émotion qu'il lit sur le visage aimé.

Il n'ignore pas les affreuses angoisses que M^{me} de Messac a traversées dans sa première jeunesse. Aussi, d'une voix tendre, il dit :

— Cette romance, je crains, vous a rappelé, pauvre mère, quelque souvenir douloureux?

— Oui, mon fils, c'est vrai. Viens ici, près de moi, cher enfant; je veux te parler sérieusement.

Le jeune homme, en un moment, est auprès de sa mère. Elle lui fait place sur le petit canapé où si souvent les jeunes époux de jadis se sont assis côte à côte.

— Gabriel, dit-elle en prenant la main de son fils, tu sais que bien des injustices cruelles ont été commises pendant la Révolution?

— Oui, ma mère.

— Si tu pouvais contribuer à réparer une de ces injustices, y serais-tu disposé?

— Assurément!

— J'en étais sûre. Eh bien! si tu veux m'aider, peut-être pourrai-je réparer une grande injustice.

— Parlez, ma mère; que dois-je faire?

La pauvre femme hésite un instant; elle sait cependant pouvoir entièrement se fier à la parole de Gabriel et possède la certitude morale qu'en dehors de ce qu'elle lui confiera il ne cherchera aucun éclaircissement. Après avoir jeté un regard autour d'elle, comme

pour y découvrir un invisible ennemi, M^{me} de Messac reprend d'une voix qui tremble :

— Mais il faut que je te demande d'abord une entière discrétion vis-à-vis de tous, sans exception, oui, jusqu'à nouvel ordre, je désire que ton père ne sache rien...

Et, courageusement véridique, elle ajouta :

— Je craindrais de n'être pas approuvée par lui.

Elle a rougi en parlant, ses yeux éteints se sont remplis de larmes. Son fils la regarde longuement avec tendresse et, d'une voix ferme, il répond :

— Chère mère, vous pouvez avoir confiance, votre secret sera fidèlement gardé...

Puis, semblant chercher à plonger dans le passé, il dit lentement :

— J'ai un vague souvenir d'avoir eu, quand j'étais petit enfant, un secret avec vous, ... quelque chose qui avait rapport avec une chapelle, ... peut-être cette chapelle-ci? ... J'ai essayé parfois, mais sans y parvenir, de me rappeler des détails... Est-ce une imagination de ma part, un rêve, ... ou ce souvenir a-t-il quelque lien avec la réalité?

— Avec la réalité, mon fils, réplique gravement M^{me} de Messac; il en a aussi avec la mission dont je veux te charger, et je t'expliquerai comment plus tard.

— Quand vous voudrez, ma chère mère; parlez et dites-moi ce que vous désirez.

.....

Vers la mi-septembre de ce même été, un tout jeune homme, monté sur un grand cheval bai clair, arrivait au bourg de Veyrac. Le cavalier, de mine élégante, était habillé d'un frac nankin relevé de rouge aux parements du col et aux poignets; une ceinture de même nuance lui serrait la taille; sur la culotte grise se détachait le fauve de bottes de cuir à revers et munies de larges éperons. Derrière la selle, un grand manteau était roulé, et, sur l'arçon, le jeune voyageur maintenait une petite valise; le cheval portait de vastes ceillères et, autour du cou, un collier de sonnailles. Aussi l'apparition de l'étranger produisit-elle dans la cour du Soleil d'Or, où il entra avec beaucoup de fracas, claquant son grand fouet, une véritable sensation! L'hôtesse parut aussitôt sur le seuil, et un homme d'écurie accourut, offrant avec empressement ses services.

Le jeune homme, lesté et vif, sauta à terre et dit d'abord :

— Mon cheval a perdu un fer, y a-t-il un maréchal par ici?

— Tout proche, Monsieur, tout proche. Lucien, conduis vite le cheval de Monsieur chez Fisson et...

Le jeune homme parut surpris et interrompit l'hôtesse :

— Fisson? Vous dites que le maréchal ferrant s'appelle Fisson?

— Oui, Monsieur, et ce n'est pas d'hier qu'il exerce son métier. Ah! il en a ferré des bêtes, car il en a passé ici, depuis quatre ans, des hommes et des chevaux!... Si Monsieur veut entrer dans la maison, mon garçon, qui s'y connaît, conduira le cheval.

— Merci, Madame, je reviendrai tout à l'heure; marchons, l'amie, et attention.

— N'avez pas d'inquiétude, Monsieur, je connais mon affaire, et Fisson vous ferre un cheval comme pas un... Tenez, voilà là-bas, devant la forge, le poteau où s'attachent les bêtes, et j'entends le bruit du marteau!

Une toute petite allée longeant l'humble maison de Fisson mène à la forge, sorte de hangar, assez haut et spacieux, dans la pénombre, car, entièrement ouverte d'un côté, la forge n'a pas de fenêtre. Les étincelles volent... À l'entrée se détache une silhouette féminine appuyée contre le mur et tournant le dos à l'allée; mais soudain, avertie par le bruit des pas du cheval qui s'approche, la jeune fille se retourne : C'est Péronne!

Son beau teint de blonde est hâlé et un peu gâté par le grand air et le soleil; elle ne ressemble plus, comme aux jours de son enfance, à sa mère, si diaphane et fine; les traits de Péronne rappellent maintenant plutôt ceux du comte Henry-Louis-César. Les yeux bleus, profonds et mystérieux, sont admirables, légèrement enfoncés sous l'arcade sourcilière que dessine un trait sombre, mince et pur. La jeune fille est grande, robuste, et porte avec une sorte de fierté naturelle son costume de paysanne. Un bonnet à volant plissé encadre son visage et laisse à peine voir deux mèches de cheveux de chaque côté du front; sa jupe de laine à raies est courte, et sur son corsage est posé un petit fichu de fantaisie, dont les pointes devant sont cachées par le tablier froncé et plissé qui monte très haut.

À l'apparition inattendue du voyageur, Péronne s'écarte et, sans jeter un coup d'œil au nouveau venu, remonte l'étroite allée; elle frôle en passant le cheval dont elle caresse l'encolure.

Le jeune cavalier se recule pour faire place à la belle fille et salue courtoisement; mais Péronne, inconsciente, s'éloigne en hâte, la rencontre d'un étranger

est toujours pénible à sa fierté ombrageuse; elle se dérobe comme un oiseau craintif.

Cependant Fisson, répondant à l'appel du palefrenier du Soleil d'Or, est déjà sorti de la forge, a déjà examiné les sabots du cheval. Le propriétaire de la bête n'a pas prononcé un mot, mais Fisson n'est ni bavard ni observateur; il écoute pacifiquement les commentaires verbeux du palefrenier et rentre dans la forge pour y préparer un fer. Au bout d'un moment, il reparait, l'allure tranquille et passive; alors le jeune voyageur, qui, après un moment de distraction, est revenu au sentiment de la réalité présente, avertit le forgeron, d'un ton un peu hautain, que son cheval est plutôt ombrageux.

— Bah! répond Fisson, indifférent, maniant de ses grosses mains fortes le sabot du cheval.

Néanmoins, avec l'instinct du bon ouvrier, qui ne néglige jamais les précautions, il use de douceur et, en silence, poursuit sa besogne.

Le jeune cavalier l'observe attentivement, la mine curieuse et embarrassée; il paraît chercher une occasion d'engager l'entretien, mais Fisson est obstinément taciturne. Enfin, avec quelque hésitation, le voyageur demande :

— C'est votre fille, forgeron, qui s'en allait?

— Oui, Monsieur.

— Vous en avez d'autres?

— Deux autres.

— Elles sont ici?

— Non; l'aînée est religieuse à Bordeaux...

Fisson répond avec politesse, parce que toute sa vie il s'est soumis aux interrogations de ses supérieurs, mais cette résignation ne l'empêche pas d'avoir horreur des questions... Il lève un instant les yeux pour donner un coup d'œil à son interlocuteur dont l'air de franchise et la belle mine le rassurent... C'est évidemment simplement un particulier curieux qui parle pour ne rien être...

« Il y a des gens comme ça », pense Fisson.

Cependant l'étranger paraît suivre une idée, car il reprend :

— Vous avez des fils, mon brave?

Cette fois, le sang monte un peu à la tête de Fisson; néanmoins, tout en enfonçant un clou dans le sabot, il donne encore l'information requise :

— J'en ai deux, Monsieur; mon aîné est capitaine de grenadiers...

Il annonce le fait avec orgueil, et un peu de défi résonne dans sa voix; c'est qu'un vague soupçon vient de lui traverser l'esprit. En homme qui s'y connaît, il s'avise que le fer du cheval aurait bien pu être

arraché exprès... A cette idée, à l'idée d'un nouvel espionnage, les mouvements du forgeron deviennent brusques, la bête sensible frémit, un frisson la fait trembler, ses naseaux se dilatent...

— Attention! ordonne impérieusement le jeune homme.

Fisson, mécontent, use d'un geste presque brutal pour calmer l'animal exaspéré... Subitement et avec une rapidité foudroyante, le cheval bondit, rue sauvagement, et Fisson, qui est penché en avant, reçoit le coup de sabot en plein front et, le visage couvert de sang, tombe à terre, inanimé.

Le palefrenier s'est jeté sur le cheval et le maîtrise, pendant que le jeune voyageur, pétrifié par le spectacle, demeure un instant immobile, puis, d'une voix épouvantée, s'écrie :

— Grand Dieu, le malheureux est mort! Du secours! Vite, du secours!...

Et, tout tremblant, il essaye de soulever la tête du blessé.

L'appel a été entendu, et Péronne, la première, arrive en courant. L'agitation rehausse sa beauté. Avec douceur et sang-froid, elle couche sur ses genoux la tête de son père nourricier, étanchant le sang et l'appelant à mi-voix :

— Père!... Père!...

Mais il demeure immobile. Le jeune voyageur donne fébrilement des instructions :

— Qu'on le porte sur son lit; lavez la blessure. J'ai dans ma valise une petite pharmacie, je cours la chercher.

Et, s'adressant directement à Péronne :

— N'ayez pas peur, je connais les premiers soins à donner; le malheur est arrivé par ma faute, je me charge de tout.

Et, à grandes enjambées, l'étranger s'élanche dans la direction du Soleil d'Or.

En mots rapides, il informe l'hôtesse, accourue à sa rencontre, de l'accident qui vient d'advenir, puis ajoute :

— Je suis en route pour les Pyrénées où je vais rejoindre ma mère. Je m'appelle le vicomte de Cabanac. Et tenez, Madame, voici une lettre du baron Gary me recommandant aux maires des communes où je pourrais m'arrêter.

La lettre du préfet de Bordeaux requiert, en termes catégoriques, la bonne volonté de tous vis-à-vis du porteur, fils d'un des meilleurs serviteurs de S. M. l'empereur.

Cette lettre produit un effet magique sur M^{me} Ducasse, l'hôtesse, laquelle révere l'empereur à l'égal

d'un demi-dieu. Elle, sa maison, tout ce qui s'y trouve sont au service de M. le vicomte... Puisqu'il le désire, un homme à cheval va aller à franc étrier jusqu'à Barps chercher le docteur Galtier qui a une réputation dans toute la région... Il sera là sûrement dans la soirée... Certainement, ce qui est arrivé est un malheur, mais un malheur qui n'est la faute à personne, et, puisque le père Fisson pourra recevoir tous les soins nécessaires, il n'y a qu'à prendre patience... Non, non, on va porter la valise de M. le vicomte, elle ne permettra jamais... Mais M^{me} Ducasse parle encore que son interlocuteur a traversé la cour et, d'une allure rapide, disparaît.

Une minute plus tard, Gabriel de Messac franchissait le seuil de la maison des Fisson.

Ainsi le hasard, sans aucun effort de sa part, lui donnait l'occasion de remplir la mission secrète qui l'amenait à Veyrac. Déjà Gabriel regarde avec une sorte de curiosité passionnée cette salle basse où sur le lit, dont les rideaux d'indienne, suspendus au plafond, sont relevés, git sans connaissance le forgeron Fisson.

Un pressentiment intérieur avertit le jeune homme que l'enquête dont il a été chargé est plus importante qu'il n'a plu à M^{me} de Messac de le lui laisser soupçonner. La marquise a parlé avec émotion de circonstances délicates, remontant très loin dans le passé, mais qui lui font envisager comme un devoir de posséder des informations précises sur la famille des Fisson, paysans domiciliés à Veyrac, dont elle avoue ne savoir que le nom et l'existence.

Gabriel croyait-il pouvoir, sans révéler son identité, sans inspirer de défiance, arriver à se procurer les renseignements souhaités? Voulait-il entreprendre cette enquête?

Contrairement à ce que M^{me} de Messac attendait, il n'y avait pas eu d'hésitation chez Gabriel; au contraire, un vif désir de pénétrer dans un inconnu mystérieux dont l'énigme aussitôt l'attirait; il protesta de son entière bonne volonté, et M^{me} de Messac, ne redoutant aucune contingence dangereuse pour son cher fils, avait hâté le départ.

La mère et le fils convinrent que, si Gabriel recevait une impression favorable, si l'opinion du pays était d'accord avec cette impression, sans aucune explication, il remettrait à la femme Nanette Fisson le paquet cacheté que M^{me} de Messac lui confierait à cette intention, puis reviendrait l'aviser de ce qui se serait passé.

Les yeux de Gabriel suivent les mouvements de Péronne, et les paroles de M^{me} de Messac : « Informe-

toi surtout de leurs filles », s'imposent avec une force extraordinaire à la pensée du jeune homme. Il parle à Péronne de l'état du blessé, et elle, vigilante, attentive, l'aide dans l'application des remèdes que contient sa petite pharmacie de voyage. Mais leurs tentatives sont vaines : Fisson demeure dans un état voisin du coma. Et on se résout, en attendant la venue du docteur, à laisser le malheureux en paix. Gabriel, discrètement, se retire un peu à l'écart, et Péronne se rapproche de sa mère Nanette qui, assise devant le foyer, le corps courbé, cache son visage dans ses mains et sanglote... Le jour baisse, Péronne allume l'unique chandelle dont la tremblante lumière éclaire faiblement la scène qui est d'une tristesse poignante.

La sensibilité de Gabriel de Messac est vive, presque morbide, comme celle de sa mère, et l'existence qu'il a menée, exempte d'aucun contact rude avec les réalités, l'a encore développée. L'idée d'être la cause involontaire, mais directe néanmoins, de la mort d'un père de famille, lui cause une douleur aiguë... Évidemment, il doit inspirer de l'horreur à ces pauvres gens, car la fille du blessé témoigne d'une réserve farouche, regardant à peine l'étranger, n'usant pour lui parler que de monosyllabes; il est impossible d'arracher une seule parole à Nanette! La créature fidèle, au milieu de son angoisse, n'oublie pas Péronne dont elle devine la secrète humiliation en présence d'un homme de sa caste, devant qui elle apparaît comme une simple paysanne, et, quand le docteur arrive enfin et adresse familièrement la parole à celle qu'il considère comme la fille des Fisson, la tutoyant ainsi qu'il a l'habitude d'en user avec toutes les jeunes du pays, Nanette sent la révolte gronder chez sa fille nourricière.

Enfin, vers neuf heures, au grand soulagement de Nanette, Gabriel et le docteur quittent la maison des Fisson pour aller souper, annonçant qu'ils reviendront dans une heure. D'ici là, le docteur estime que Fisson aura repris connaissance, et, s'adressant à Péronne, il donne des indications précises :

— Tu as compris, ma fille ?

— Oui, Monsieur le docteur...

La voix de Péronne est étranglée et de grosses larmes remplissent ses yeux.

Les deux hommes trouvent au Soleil d'Or un excellent souper et un joli feu de bois, car les soirées d'automne sont fraîches; le vin est bon à Veyrac, et le docteur Galtier s'en verse de copieuses rasades. En tout temps, il est loquace, mais ce soir, enchanté de faire la connaissance d'un aussi charmant jeune homme que le vicomte de Cabanac, il parle d'abon-

dance, racontant tout ce qu'il sait au sujet des Fisson.
— Braves gens, assure-t-il. Veyrac, d'ailleurs, est un bon pays; même pendant la Révolution, on s'y est tenu tranquille.

« Entre nous, Monsieur le vicomte, je crois les Fisson attachés aux Bourbons; la femme de Fisson a été élevée chez des nobles. »

Le docteur a entendu jadis des histoires vagues dont il ne se souvient plus très bien; mais, certainement, il y a eu dans le temps des racontars à propos de Nanette Fisson, ... rien de mauvais, du reste...

Gabriel écoute, attentif, et encourage les confidences du docteur à qui le vin, largement versé, délie la langue et semble éclaircir les idées... Peu à peu, il arrive à se souvenir que Nanette a gardé en nourrice une enfant qu'on disait appartenir à quelqu'un de riche à Bordeaux, peut-être, soupçonnait-on, à des émigrés!

— A des émigrés? Ah! c'est curieux!

— Oui; mais toutes ces histoires sont si anciennes, et il s'est passé tant de choses depuis! Mais, bien sûr, les Fisson sont du brave monde.

Le Dr Galtier loue fort le capitaine Antoine Fisson: un fameux soldat, il est en Russie pour le moment. Ah! il n'est pas royaliste, celui-là! C'est un fanatique de l'empereur qui l'a décoré de sa main. Un bel homme qu'Antoine Fisson, qui, dans tous les pays, a dû plaire aux femmes. Et là-dessus le docteur entame une narration croustillante qui intéresse peu son interlocuteur.

Cependant, la bouche essuyée, le Dr Galtier redevient sérieux et, encouragé par les larges honoraires qu'on lui fait entrevoir, promet de passer la nuit auprès de Fisson; néanmoins, pour être honnête, il se voit contraint d'avouer qu'il trouve l'état du forgeron très grave:

— Que voulez-vous, Monsieur le vicomte, tous, tant que nous sommes, nous sommes exposés aux accidents.

Et cette constatation, dont il use quotidiennement, lui paraît répondre à tout.

Quatre jours ont passé avec une rapidité vertigineuse, quatre jours dont presque tous les instants ont été consacrés à Fisson qui vivra. Le Dr Galtier l'assure, mais ne promet pas la guérison, la vie seulement.

Depuis que Fisson est l'objet d'une sollicitude si extraordinaire, tout le pays s'est mis d'accord pour chanter ses louanges: c'est M^{me} Ducasse, c'est le palefrenier, ce sont les postillons de la diligence de Bayonne et les voisins, hommes et femmes, qui, dès que l'occasion s'en présente, entament une litanie

élogieuse sur le forgeron. Un instinct sournois avertit tout ce monde que tant de belles paroles se changeront en écus sonnans pour Fisson et que, peut-être, il leur en reviendra quelques-uns.

Gabriel de Messac va partir, aucun prétexte raisonnable, il le comprend, ne le retient plus à Veyrac.

Et cependant Veyrac lui paraît maintenant l'unique endroit où il peut être heureux. Tout son cœur, avec une ardeur désespérée, s'est donné à Péronne, le regard de ses yeux bleus si profonds s'est coulé comme un philtre dans ses veines; ce regard, il lui semble qu'il l'a déjà connu, qu'une fois déjà son être entier s'est offert avec impétuosité, que cette fascination il l'a déjà ressentie. La fille aimée des Fisson garde, vis-à-vis du jeune homme dont le hasard l'a rapprochée, une réserve presque hostile; deux ou trois fois, quand le blessé a manifesté des signes de connaissance, les yeux de Gabriel et de Péronne se sont rencontrés, puis la jeune fille a détourné vivement les siens; elle affecte à l'égard du jeune vicomte un silence presque complet et laisse parler Nanette. Le sentiment de son infériorité torture Péronne, les moindres gestes, les paroles les plus insignifiantes de Gabriel de Messac lui font à tout moment sentir l'abîme qui la sépare de ceux de sa caste, une violence presque sauvage lui ravage le cœur, elle éprouve la tentation de crier son nom, de proclamer qui elle est, d'exiger le respect qu'on lui doit... Dès que le Dr Galtier paraît, elle sort.

— Où va donc toujours votre fille, la mère? a demandé celui-ci.

Et Nanette a inventé un prétexte et a soutenu, sans broncher, le regard gouailleur du médecin.

XV

De bon matin, le cinquième jour après l'accident, le beau cheval *Lodi*, tout sellé, attend dans la cour du Soleil d'Or son cavalier; celui-ci va faire une dernière visite au blessé. Cordialement, il rassure Fisson qui le regarde avec des yeux inquiets et tristes, puis, après avoir promis sa visite au retour, il attire Nanette hors la vue du malade et lui dit à voix basse :

— Voici ce qu'on m'a chargé de vous remettre.

Nanette, inconsciente, prend avec indifférence le petit paquet qui lui est glissé dans la main... Soudain, au contact, le souvenir lui revient, ses joues se colorent d'une vive rougeur, elle murmure :

— Sainte Vierge, est-ce ma boîte ?

— J'ignore ; adieu, mère Nanette ; votre fille n'est pas là ?

— Non, Monsieur le vicomte ; elle est partie de bonne heure à la vendange avec les autres.

— Saluez-la de ma part.

Nanette murmure ses remerciements et pleure, puis, tout à coup, prend la main du jeune homme et la baise.

— Ah ! balbutie-t-elle subitement illuminée, vous ressemblez tant à quelqu'un !

— A qui ?

— Rien, rien, c'est une idée, une chose impossible !

Et elle détourne la tête.

Gabriel est sur le point de l'interroger, mais il se rappelle à temps qu'il doit à la confiance que sa mère a mise en lui de s'abstenir de toute tentative pour percer un secret que M^{me} de Messac veut évidemment garder. Et, d'ailleurs, il y a l'avenir ; il pressent, il devine que dorénavant sa destinée et celle des Fisson doivent se trouver mêlées, jamais il ne se résignera à ne pas revoir Péronne, à ne plus entendre le son de sa voix, cette voix chaude, harmonieuse, triste cependant, qui lui donne des secousses au cœur.

Quatre jours seulement, et tout ce qui a précédé ces quatre jours est, semble-t-il, balayé de la mémoire du fils du marquis de Messac ; sa naïve rouerie pour trouver un prétexte de s'arrêter à Veyrac a eu des conséquences que, certes, il ne prévoyait guère et que M^{me} de Messac, surtout, ne soupçonnait pas ! En envoyant son fils à Veyrac, elle a obéi à une impulsion plus forte que sa volonté, et elle attend avec une résignation passive les événements... Ils seront ce que Dieu voudra ! Dans le secret de sa pensée, elle a envisagé bien des éventualités, mais la seule qui ne se soit pas présentée à son esprit est précisément celle qui est advenue : Gabriel amoureux de Péronne et décidé à tout subordonner, à tout sacrifier à cet amour !

Le jeune homme, dans l'exaltation nouvelle qui le tient, se sent pressé d'ouvrir son cœur, et, dès le premier soir de son arrivée à Cauterets, il fait ses confidences à sa mère.

D'abord, il lui parle des Fisson, de leur bon renom, de l'accident qui faillit coûter la vie au chef de famille ; il reçoit avec joie les éloges que M^{me} de Messac pro-

digne à l'humanité charitable de son fils, puis elle demande :

— Tu as, bien entendu, remis la boîte ?

— Ah ! c'est une boîte ? Oui, je l'ai remise.

— Et les enfants, les filles ? Comment sont-elles ? continue timidement et avec un embarras visible M^{me} de Messac.

L'expression du visage de Gabriel la fit sursauter : il la regardait avec une intensité extraordinaire. Tout d'un coup, d'une voix vibrante, il dit :

— Mère, je le vois, je le sens, vous connaissez Péronne !

M^{me} de Messac demeura silencieuse, soudain effrayée.

— Répondez-moi, soyez sincère ; ce mystère m'est insupportable, vous entendez !

— C'est vrai. J'ai vu celle qui s'appelle Péronne une fois dans ma vie, il y a bien des années, balbutia M^{me} de Messac.

— Dans la chapelle ! s'écria Gabriel en bondissant soudain sur ses pieds. La petite fille de la chapelle... Je me souviens maintenant : un danger la menaçait, vous vouliez la sauver... Dites, quel danger ? Pourquoi ? Pourquoi ? Parlez, votre silence me met au supplice, car, ma mère, entendez-moi, je l'aime, je l'aime pour toujours...

— Tu l'aimes, toi, toi !... Non, non, c'est impossible, c'est fou !

— Pourquoi est-ce fou ? Pourquoi est-ce impossible ?... Vous n'avez pas le droit de vous taire... Dites, dites qui elle est ! Ce n'est pas la fille des Fisson, n'est-ce pas ?

— Non ; du moins, ils le prétendent.

— De qui alors ?

Et Gabriel regardait sa mère avec des yeux dilatés au fond desquels elle lut l'épouvante. Passant alors ses mains frêles sur son visage blême, elle fit un grand effort pour retrouver la voix :

— Je ne puis trahir un secret qui n'est pas le mien... Cette enfant, si les Fisson disent vrai, appartient à une famille noble... qui nous est alliée, ... mais les preuves manquent, et ton père...

— Mon père ?

— Ton père a jugé qu'il y avait là une imposture... Plusieurs personnes y ont été mêlées. Une ancienne ouvrière de Bordeaux, et ton père croit que Péronne est la fille de cette femme... Il l'a repoussée... le jour, le jour dont tu te souviens.

Gabriel, pâle, les lèvres serrées, écoutait sa mère.

— Et vous, maman, que pensez-vous ? dit-il enfin.

— Gabriel, ne m'interroge pas, mon fils, je t'en

prie, ne m'interroge pas. Je dois à ton père; oui, je suis obligée de lui obéir, de le croire... Aie pitié de moi.

— Cependant, vous avez voulu savoir après tant d'années; pourquoi?... Je ne vous interrogerai pas, pauvre mère; mais dites-moi, je vous le demande à genoux, ce que vous pouvez dire. Pourquoi m'avez-vous envoyé à Veyrac?

M^{me} de Messac prit les mains de son fils entre les siennes, et, sans lever les paupières, parlant comme dans un rêve, elle dit d'une voix qu'on entendait à peine :

— Gabriel, tu es mon fils, mais tu es aussi mon ami, tu es ma conscience vivante... Depuis des années, je souffre d'un remords au sujet de cette enfant... J'aurais dû chercher, approfondir, car, moi, je crois que Nanette Fisson disait la vérité... et je n'ai pas osé... non, je n'ai pas osé... Je dois tout à ton père, je lui dois la vie. Mais j'ai toujours eu peur de lui... Je n'avais que seize ans lorsque je suis devenue sa femme... dans des circonstances tragiques... Quand on a trop souffert, vois-tu, Gabriel, on devient un peu indifférent... La seule personne avec qui, autrefois, je parlais librement était ma cousine Françoise... Tu te souviens encore de M^{me} de Saint-Macaire; elle s'était remariée parce qu'elle était trop lasse... elle était heureuse, et puis alors elle est morte. Elle, qui connaissait la vie mieux que moi, m'avait juré que cette réclamation des Fisson était une histoire inventée, l'œuvre de cette ancienne grisette de Bordeaux devenue l'épouse d'un riche fournisseur de l'armée... Cette femme avait été jusqu'à Joséphine, c'était pendant le Consulat, et le ménage était bien vu du consul... On avait remis à Joséphine, comme preuve, une boîte;... cette boîte, elle l'avait gardée pour la faire voir à Bonaparte qui ne la lui rendit jamais et lui défendit, sous aucun prétexte, de lui reparler de cette histoire.

« Dernièrement, à la Malmaison, la pauvre impératrice a retrouvé cette boîte, qui avait été oubliée dans un tiroir, et elle me l'a donnée... J'ai cru voir là le doigt de la Providence, un avertissement d'avoir à sortir de mon apathie... Je n'avais d'autre moyen de m'informer qu'en recourant à toi... Je n'ai pas prévu un instant la possibilité que cette pauvre fille de paysans pût t'intéresser. Gabriel, il faut l'oublier; jamais, je connais ton père, jamais il ne te permettra de penser à elle... et, s'il soupçonnait tes sentiments... tu l'exposerais, elle, peut-être, à des malheurs... À mon retour à Paris, je parlerai à l'impératrice, je tâcherai de m'assurer de son intérêt, et elle

pourra faire prendre secrètement des informations. Je suis peut-être folle en agissant ainsi. Gabriel, tu me pardonneras ? »

— Oui, mère, je vous pardonnerai votre silence, qui a été un peu une lâcheté, il me paraît, si vous me dites toute la vérité sans réticence. Je la devine presque ; parlez !

— Ton père t'aime, t'a toujours beaucoup aimé, Gabriel.

— Mon père a vécu dans des temps mauvais, j'ai toujours senti qu'il y avait entre nous quelque chose qui était un obstacle à ma confiance. Si mon père, entraîné par je ne sais quelles passions, a commis des erreurs, même graves, c'est à moi, son fils, à les réparer ; la justice et la vérité sont au-dessus du devoir filial... Je n'y manquerai pas. Ne vous effrayez pas, pauvre mère ; vous et moi, nous chercherons, et, s'il y a une bonne action à accomplir, nous y arriverons...

— Ne parlons plus ce soir, Gabriel... Je ne me sens pas très bien.

— Vous serez mieux après avoir déchargé votre cœur... Réfléchissez, ma mère ; tout se sait dans la vie, les choses qui m'ont été cachées me seront sûrement révélées un jour... Si mon père est à blâmer, il vaut mieux, croyez-moi, que ce soit par vous que je l'apprenne, et, si ma souffrance doit être le châtement, vous m'aidez à la supporter... Parlez-moi, ma mère, hardiment, avec confiance. De qui prétend-on que Péronne est la fille ?

— Du frère aîné de ton père, du comte de Lacoustande ; elle serait née quinze jours avant le massacre de ses malheureux parents... Ils avaient caché sa naissance... On avait peur de tout à cette époque-là... Ils devaient partir, et la nouvelle-née avait été confiée à Nanette Fisson, sœur de lait de l'infortunée M^{me} de Lacoustande, et Nanette avait juré de défendre l'enfant, de lui être fidèle. Quand elle a su la mort de ses seigneurs, elle a caché le nom de sa fille de lait, elle a même laissé croire que la petite était l'enfant de Léocadie, sa cousine ;... elles ont raconté tout cela à l'impératrice, et puis, comme l'empereur l'avait ordonné, elles ont disparu... Nanette dans son village, sous de sévères menaces si elle parlait, et M^{me} Franchistigny à Londres, car son mari s'est ruiné. Voilà, mon fils, tu sais maintenant tout ce que je sais !...

Et M^{me} de Messac tourna vers son fils un regard plein d'angoisse.

Tout doucement, d'un geste protecteur empreint de

profonde tristesse, Gabriel attira sa mère dans ses bras.

— Pauvre mère, dit-il, pauvre mère!

Une révélation subite venait de se faire en lui; il devinait tout ce que l'air timide et doux de sa mère avait caché de souffrances; il évoqua en même temps les yeux durs et perçants de son père, la bouche aux lèvres minces, la voix modulée sans accent de franchise. Comment ces deux êtres si dissemblables, son père et sa mère, avaient-ils pu être unis? L'habitude qui émousse la curiosité avait empêché Gabriel de se poser cette question, ou, si elle s'était présentée à son esprit, il ne s'y arrêta pas. Un jour nouveau éclairait maintenant tout le passé qui formait la vie consciente de Gabriel. Il se rendit compte que sa mère conservait toujours vis-à-vis de son mari une attitude craintive. Evidemment, il lui faisait peur. Jamais le fils n'avait été témoin du moindre mouvement d'abandon entre les époux. M. de Messac se montrait toujours correct, toujours courtois, mais formulait ses ordres avec une autorité que nul ne discutait.

M^{me} de Messac, tout en entourant de ses bras les épaules de son fils, lui murmura :

— Gabriel, je t'en conjure encore, que ton père ne sache pas... Il ne me pardonnerait jamais.

— Non, ma mère, je serai discret. Mais cependant il me faut, pour comprendre, pour juger ce qu'il me reste à faire, il me faut encore un aveu. La disparition de l'enfant du comte de Lacoustande donnait Sainte-Bonne à mon père, n'est-ce pas?

M^{me} de Messac ne répondit pas, mais sa tête se pressa sur la poitrine de Gabriel.

— J'ai compris.

— Ton père, je crois, avait de la fortune sans cette terre.

— De la fortune, un cadet, comment?

— Il a fait de grandes affaires pendant ces années troublées, et ceux qui n'ont pas émigré... Oh! Gabriel, ne juge pas, ne juge pas; quand on n'a pas vécu dans ce temps-là, il est impossible de juger... Moi-même...

— Quoi?

— Ton père était noble,.... j'aurais certainement, en toute circonstance, pu devenir sa femme; mais, pour ne pas mourir sous le couteau de la guillotine, j'aurais accepté comme époux n'importe qui.

Et, avec un cri étouffé :

— Oh! Gabriel, sois-nous indulgent!

Et, suffoquée d'émotion, M^{me} de Messac s'évanouit. Quand les tendres soins de son fils lui eurent fait reprendre connaissance, il la conduisit doucement vers,



sa chambre. Là, la remettant à ses femmes, il lui baisa tendrement la main.

— Merci, ma mère, dit-il, merci!

Elle le regarda du regard apeuré de ses beaux yeux toujours inquiets; pourtant, elle éprouvait l'allègement de l'être qui a déchargé son secret.

— A demain! répondit-elle.

— A demain, ma mère bien-aimée!

Et ces dernières paroles furent prononcées avec une intonation presque solennelle.

* * *

Quand le jeune vicomte eut disparu à ses yeux, Nanette Fisson demeura un long moment sans bouger, en proie à un violent combat intérieur, partagée entre l'attirance singulière que lui inspirait le jeune étranger et un soupçon qui venait de naître dans son esprit: ce voyageur si compatissant, qui s'était insinué chez eux, avait peut-être pour but de les espionner, de découvrir quelque chose au sujet de la fille du comte de Lacoustande.

Gabriel de Messac n'avait pas su commander à ses regards qui cherchaient sans cesse Péronne, et Nanette s'en était aperçue.

« Qui sait, se disait la brave créature, si la remise de cette boîte n'est pas un piège, un moyen détourné de me faire parler?... »

La terreur du marquis de Messac demeurait vive et intacte dans l'âme de l'humble femme dont tous les sentiments, concentrés sur un nombre restreint d'objets, n'étaient en aucune façon atténués par le temps.

Sans savoir pourquoi, obéissant à cette sorte de sagesse d'abstention qui est l'arme des faibles, elle résolut de ne rien apprendre à Péronne du retour entre ses mains de la précieuse boîte. Debout près de l'étroite fenêtre, tournant le dos à son mari, Nanette dépouilla l'objet fragile des enveloppes de fin papier; dont une main soigneuse l'avait entouré, et contempla avec une poignante émotion l'image de ses bien-aimés seigneurs. Depuis tant d'années de séparation, leurs traits étaient devenus vagues dans sa mémoire; il lui parut qu'elle les revoyait vivants comme en cette dernière fatale veillée d'octobre! Elle se demande, avec une humilité scrupuleuse, si elle a été bien fidèle au serment prêté, et sa conscience l'absout de toute défaillance... Les larmes remplissent les yeux de Nanette, car elle désespère de voir jamais Péronne rendue au rang qui lui appartient; cette enfant précieuse est-elle condamnée à demeurer ensevelie dans une basse condition?... Parfois un rêve, auquel Nanette ose à peine donner une forme, traverse involontairement

l'esprit de celle qui a été la mère de l'orpheline. Antoine est un si bel officier, il approche les généraux et les princes... Peut-être Péronne pourra-t-elle un jour, faute de mieux, jeter les yeux sur lui?... Antoine la défendrait... Voici dix ans que la hantise incessante des Fisson s'incarne dans la crainte d'un danger pour leur fille nourricière. Ayant, dans leur jeunesse, vu disparaître et mourir tant d'êtres innocents et charmants, l'idée du crime possible leur est familière : les tigres qui, jadis, ont dévoré tant de vies précieuses ne sont peut-être pas repus, peut-être errent-ils encore dans l'ombre?

Plus Nanette réfléchit sur les événements des derniers jours, tournant les choses dans un sens ou dans un autre, plus elle trouve au passage et au séjour du vicomte de Cabanac à Veyrac quelque chose d'explicable et d'inquiétant.

Une conspiration nouvelle, dont la femme de Fisson ne prétend pas deviner la nature, doit se préparer en secret contre Péronne, contre la véritable héritière de Sainte-Bonne; mais Nanette se promet d'être vigilante et de dépister les méchants. Dès que son homme ira mieux, elle lui communiquera ses alarmes.

Elle n'eut pas à attendre longtemps pour le faire. Deux ou trois jours plus tard, la nuit commençant à tomber, Nanette assise à son rouet près du lit, les époux seuls et silencieux, Fisson, qui parlait encore avec difficulté, dit soudain :

— Femme, je n'aime pas la venue de ce beau jeune homme chez nous. Je n'ai pu encore te le raconter, mais, pendant que je ferais son cheval, il m'a posé maintes et maintes questions... On ne m'ôtera pas de l'idée qu'il venait pour nous espionner... Sais-tu ce que j'ai pensé tantôt? Peut-être bien notre Antoine a pu parler à l'empereur et le décider à rendre sa fortune à Péronne, et, si ceux qui gardent cette fortune le savent, ils sont capables, ma femme, d'essayer de la faire mourir.

Alors Nanette, se contredisant elle-même, répond :

— Ce jeune homme avait pourtant l'air bien honnête, et, mon homme, il ressemble, comme un pois à un autre, à M. le comte.

— A Monseigneur! Ah! Nanette, gardons bien notre Péronne,... ils veulent peut-être l'enlever,... et qu'est-ce que nous ferions? Moi faible et bon à rien...

— Ne te chagrine pas, mon homme, tu reprendras tes forces,... et on sera prudents... Tais-toi, tu pourrais avoir la fièvre de trop parler; disons plutôt un Ave, et la bonne Vierge nous aidera.

La prière fut murmurée par Nanette, et Fisson, dévotement, donna le répons...

La méfiance des époux fut exaspérée, peu de temps après, par un incident auquel, avant ces conjectures, ils n'eussent pas prêté attention. Un colporteur parut dans le pays, allant de maison en maison offrir ses mousselines et ses mouchoirs, discourant, flattant, gagnant la confiance et les confidences, racontant les nouvelles de Bordeaux, s'informant de celles de Veyrac. Il demeura quarante-huit heures au Soleil d'Or, séduisant M^{me} Ducasse par ses beaux propos. Elle ne manqua pas, de son côté, de faire valoir son hôtellerie, se vantant d'avoir récemment hébergé un jeune homme dont le père était, paraît-il, attaché à S. M. l'empereur... Le jeune monsieur est le plus aimable qu'on puisse voir. Et elle conta l'accident arrivé à Fisson.

— Ma foi, conclut-elle, on ne peut pas dire qu'une affaire qui a valu au forgeron de si bons soins et un beau cadeau — je le sais — soit un malheur; moi, j'appelle ça une chance! Et M. le vicomte a promis de revenir. D'autres que les Fisson seraient contents, mais eux, quoique de braves gens, ont toujours été cachottiers, et leur fille aînée ne fréquente aucune jeunesse... Je sais bien qu'on a raconté, jadis, qu'elle était la fille de riches Bordelais; mais il faut qu'ils soient ruinés ou morts pour l'avoir laissée là. A l'heure présente c'est une jeunesse comme une autre, plaisante de visage, comme vous avez pu observer, Monsieur.

Son interlocuteur avoua n'avoir pas aperçu la fille des Fisson. En réponse à ses offres, la ménagère avait déclaré ne rien vouloir; son mari était malade, et on ne lui avait même pas permis de franchir le seuil de la porte!

M^{me} Ducasse déclara n'être nullement surprise: c'était tout à fait dans leur manière!

— Peut-être bien, dit le colporteur avec malice, que ce beau brin de jeunesse ne fuyait pas si vite quand le joli monsieur dont vous parliez entraît chez eux?

— Tout parcil; le Dr Galtier nous a raconté qu'elle prenait la porte dès qu'elle les apercevait... Elle a bien soigné le père Fisson, on ne peut pas dire le contraire; elle est sauvage, voilà tout!

— Il y a du monde comme ça!

— Ah! oui, vous devez en voir de toutes les couleurs en vous promenant partout dans le pays?

— Oui, de toutes les couleurs. Au revoir, madame Ducasse, je suis bien votre serviteur.

Et l'homme au ballot et à la langue flatteuse était parti.

XVI

La marquise de Messac était à mille lieues de se douter que ce mari qu'elle croyait détaché d'elle et indifférent à ses actions la tenait sous une étroite surveillance occulte.

Fouché était demeuré l'intime ami de M. de Messac, et, grâce aux soins du ministre de la police, le personnel de l'hôtel de Messac comptait invariablement un informateur, par qui M. de Messac était mis au courant des actions, de la correspondance et presque des pensées de M^{me} de Messac.

L'émissaire de Fouché, sous la forme d'un valet de pied, l'avait accompagnée à Sainte-Bonne, où le départ solitaire de la marquise pour les Pyrénées et les mouvements de Gabriel furent l'objet de la plus vigilante observation. M. de Messac se trouva rapidement informé du séjour de son héritier à Veyrac et de la présence assidue du jeune homme sous le toit des Fisson; il apprit également l'état d'agitation de M^{me} de Messac après que son fils l'eût rejointe.

A la suite de ces révélations, le ministre de France, malgré la gravité de la situation politique, montait dans sa chaise de poste et prenait, par la route la plus directe, le chemin du Bordelais, et un soir d'octobre, presque à la date du fatal anniversaire, à la stupéfaction de M^{me} de Messac, une berline de voyage entra dans la cour d'honneur du château, et le marquis de Messac, souriant et courtois, faisait à sa femme et à son fils la surprise de son arrivée.

La marquise et Gabriel se préparaient à se mettre à table pour souper quand les portes battantes du salon où ils se tenaient s'ouvrirent pour donner passage au maître de la maison. L'étonnement rendit presque muette M^{me} de Messac que tout alarmait, et ses jambes tremblèrent si fort qu'elle ne put se lever.

M. de Messac l'aborda affectueusement et, en termes gracieux, s'informa de sa santé, puis embrassa Gabriel qui balbutia des paroles de bienvenue, et dit avec beaucoup de sang-froid :

— Je comprends que vous sovez un peu saisis; j'aurais dû vous prévenir, mais le temps m'a manqué; une mission urgente me fait revenir en France. J'espère que ma présence ne vous est pas désagréable?

M^{me} de Messac protesta du plaisir qu'elle éprouvait de ce retour inattendu; néanmoins, reprise d'une façon aiguë de la gêne qu'elle ressentait invariablement en présence de son mari, elle trouvait peu de choses à dire, et le repas aurait été presque silencieux si M. de Messac n'eût fait seul les honneurs de la conversation. S'adressant particulièrement à son fils, il discourt d'abord sur la situation politique, sur la campagne lointaine si glorieusement commencée; pourtant, le diplomate laissa entendre que tout en France n'était pas aussi satisfaisant qu'on le pouvait souhaiter.

L'absence de l'empereur encourageait certains individus toujours prêts à comploter. Mais l'empereur, heureusement, avait laissé derrière lui quelques serviteurs fidèles, il convenait à chacun de faire rigoureusement son devoir.

Ceci dit, changeant de ton, il interrogea M^{me} de Messac sur son impériale maîtresse, faisant en même temps état de son dévouement inaltérable à l'égard de l'ex-souveraine :

— L'impératrice Joséphine vous aime beaucoup, chère amie, et ceci m'attache particulièrement à sa personne.

M^{me} de Messac rougit légèrement et donna quelques détails sur son dernier séjour à la Malmaison.

M. de Messac s'abstint de demander à sa femme des explications sur les motifs qui lui avaient fait souhaiter venir à Sainte-Bonne, se contentant de dire à son fils :

— Tu as eu raison d'être curieux du château de tes pères; dans quelques années, quand je t'aurai marié heureusement et bien comme je l'espère, nous en ferons notre séjour principal.

Gabriel de Messac, remis en présence de son père, sentait avec angoisse de quelle difficulté serait la résistance à une volonté paternelle. M. de Messac avait toujours été maître absolu chez lui, et son fils, soumis dès l'enfance au joug, éprouvait une sorte d'impossibilité physique à contrecarrer une décision de son père.

Les yeux froids et durs du marquis de Messac le subjuguèrent entièrement, et, lorsqu'il entendit celui-ci déclarer son intention que Gabriel l'accompagnât à son retour en Allemagne, le cœur du jeune homme lui manqua : se soustraire à cette obligation lui parut aussitôt impossible que renier son père ! Toutes les ques-

tions qu'il s'était promis de poser au sujet du passé mouraient sur ses lèvres.

Quant à M^{me} de Messac, la conscience d'avoir agi sans consulter son mari, d'avoir révélé à leur fils des faits qu'il voulait tenir cachés, la faisait défaillir intérieurement de frayeur. Tremblante sous le regard pénétrant de M. de Messac, elle était prête, à la première interrogation, à avouer sa conduite; mais aucune question, heureusement, ne lui fut posée. M. de Messac se contenta de dire à sa femme qu'il comptait sur la raison dont elle avait donné tant de preuves pour accepter la séparation momentanée avec son fils.

— Un homme doit nécessairement suivre une carrière, mon rôle est de guider mon fils dans la sienne; chacun notre tour, n'est-il pas vrai? Vous le comprenez, j'en suis sûr, chère amie?

Elle murmura un faible acquiescement.

— J'ai toujours eu confiance en vous, continua M. de Messac, pour ce qui regardait notre fils; j'espère que vous me ferez crédit de la même façon. Je ne consulte pas Gabriel, car j'attends de mon fils une entière soumission.

Les paroles, prononcées cependant d'une voix douce, étaient comme martelées, et la pauvre M^{me} de Messac, étouffant son angoisse, se demandait comment elle avait eu la témérité de s'émanciper de la tutelle de ce terrible homme.

Ce fut un soulagement pour tous quand, de bonne heure, M. de Messac, plaidant la fatigue du voyage, se retira dans son appartement situé au rez-de-chaussée du château. Celui de M^{me} de Messac était au premier étage et jadis avait été occupé par la douairière de Laconstande; Gabriel couchait dans une petite pièce derrière l'alcôve de sa mère. M^{me} de Messac était demeurée très peureuse, et la présence de ses femmes de chambre près d'elle n'aurait pas suffi, dans ce grand château, pour la rassurer. Mais son fils lui paraissait un bouclier invulnérable, aussi l'idée de le voir s'éloigner, disparaître, lui causa non seulement une douleur aiguë, mais de l'épouvante!

Quand elle eut été mise au lit, Gabriel vint, comme il en avait l'habitude, donner le bonsoir à sa mère. Ils se regardèrent d'abord en silence, tous deux semblaient écrasés par une force supérieure. Gabriel, qui cherchait des capitulations avec sa conscience, dit avec un peu d'hésitation :

— Je me rendrai aux désirs de mon père, je veux gagner son amitié, je pourrai alors lui parler plus librement... Assurément, il est de bonne foi, c'est mon devoir de le croire!

— Oui, mon enfant; oui, sois patient, très patient.

Ton père est disposé à avoir pour toi toutes les indulgences, ne le heurte pas...

Et plus bas elle ajouta :

— Il est mieux informé que nous, quelque chose me dit qu'il « sait ». Je crains d'avoir été imprudente.

Puis, avec un frisson de terreur, elle reprit, sa voix se faisant à peine perceptible :

— Au nom de ta tendresse pour moi, ne lui parle pas d'elle, il ne me pardonnerait pas.

— Ma mère, je puis me taire un temps, mais il faut que je sache la vérité. J'aime Péronne!

— Chut! Chut!

Les doigts fuselés se posèrent vivement sur la bouche du jeune homme comme pour la sceller.

— Reposez-vous, maman, nous causerons au jour plus librement et plus tranquillement. Odile pourrait surprendre quelques-unes de nos paroles, c'est inutile. Bonsoir, ma chère maman!

— Bonsoir, mon Gabriel. Bonsoir!

Le vent gémit comme il gémissait vingt ans auparavant, le brouillard enveloppe Sainte-Bonne, d'invisibles présences semblent avoir envahi le château, empêchant ceux qui en sont les habitants de trouver le repos.

M. de Messac, vers une heure, se réveilla en sursaut, févreux et agité; la vision de son frère aîné, de ce frère dont il avait contribué à causer la mort tragique, se dressa extraordinairement distincte devant lui; le lieu, la date, dont il eut le souvenir lancinant en ouvrant les yeux. Les préoccupations qui, depuis une dizaine de jours, ne lui laissaient aucune trêve suffisaient amplement pour expliquer cette hallucination. Il essaya de réagir.

En quoi ce frère mort depuis longtemps pouvait-il l'inquiéter? Et, quant à l'enfant, l'imposture était trop flagrante... Boilley, il est vrai, avait bien découvert quelques circonstances qui pouvaient donner à penser que M^{me} de Lacoustande était accouchée mystérieusement; mais l'enfant que cette paysanne avait amenée à Sainte-Bonne était sûrement celle de Léocadie Franchistigny. Il était du devoir du représentant d'une vieille race de ne souffrir aucune intruse, il n'en souffrirait pas, personne ne lui contesterait des droits auxquels il tenait maintenant avec autant d'ardeur qu'à la vie... S'il fallait faire enlever cette fille des Fisson, on trouverait le moyen...

Soudain, comme semblable à une vieille bête de proie, M. de Messac, se ramassant mentalement, était déjà tout prêt à déchirer sa victime. La porte de la chambre s'ouvrit lentement, et, un flambeau à la main, un homme s'encadra sur le seuil... Cette fois,

le doute n'était pas possible. Ce visage bouleversé, ces yeux, cette taille, c'était Henry-Louis-César lui-même. Sans parler, il s'avance et s'approche du lit.

M. de Messac, la bouche ouverte, paralysé par la terreur, ne bouge pas. Enfin une voix familière l'interpelle :

— Père!... Père!...

— C'est... c'est toi, Gabriel?

— Oui, mon père. Pardon de vous déranger, mais ma mère est très malade,... évanouie; nous ne pouvons arriver à lui faire reprendre connaissance.

— Je viens, je viens; appelle Julien pour m'aider à me lever; retourne près d'elle, retourne près d'elle...

Le vent gémit, comme il gémissait vingt ans auparavant, le brouillard épais entoure Sainte-Bonne; des bougies sont allumées dans la chambre de M^{me} de Messac, cinq heures viennent de sonner. M. de Messac, les yeux fixes, la bouche serrée, regarde avec une sorte de stupeur la tête pâle de sa femme renversée sur l'oreiller. Le fragile visage a déjà subi la mystérieuse transfiguration de la mort!... Enfin, d'une voix rauque, M. de Messac interroge son fils qui sanglote :

— Comment, comment est-ce arrivé?

— Vers deux heures, ma mère a sonné Odile... Je dormais profondément et n'ai rien entendu... Elle s'est plainte d'étouffements et a demandé de la fleur d'oranger. Comme Odile la lui présentait, ma mère, qui s'était soulevée pour boire, est retombée en arrière... Odile, épouvantée, m'a appelé... Tout a été inutile!

Et, dans un paroxysme d'angoisse, Gabriel se jeta sur la main blanche étendue inerte sur la court-pointe.

— Cette soudaineté est effroyable! balbutia M. de Messac. Quelle nuit!

Un moment après, il ajouta :

— Il fait froid...

Gabriel s'est relevé :

— Descendez chez vous, mon père, je demeure ici; allez, votre présence, hélas! ne peut plus rien. Vous paraissez malade?

— En effet, en effet. Pauvre femme!... Quelle catastrophe!... Elle souffrait du cœur depuis longtemps, je le savais.

— Elle avait eu de grandes émotions?

— Oui, de terribles émotions,... autrefois; mais rien récemment, n'est-ce pas, rien?

— Non,... rien...

— Mon retour a été un peu brusque, peut-être,

mais je ne pouvais prévoir, personne ne pouvait prévoir!

— Assurément!

— Pauvre femme! Enfin, puisque tu insistes, je me retire... Julien m'attend dehors; ne la quitte pas, ne la quitte pas...

M. de Messac se redresse, l'âge a accentué la difformité de sa taille; il porte les cheveux poudrés, et, enveloppé dans une vaste robe de chambre de soie puce, avec ses yeux perçants et son visage pâle, il a l'air d'un vieux sorcier malfaisant.

Gabriel l'accompagne jusqu'à la porte; mais, absorbé par sa douleur, il ne perçoit pas l'espèce de triomphe qui brille dans le regard de son père, il entend seulement sa parole répétée machinalement :

— Pauvre femme! Pauvre femme!

Le joli visage de Gallienne a repris un air de jeunesse, l'ombre qui depuis vingt ans le couvre est dissipée... La pauvre âme tourmentée a rompu ses attaches et est libre enfin.

Gabriel renvoie les femmes de sa mère, la toilette mortuaire est faite. Enveloppée dans le linon et les dentelles, la frêle créature au cœur tourmenté repose, repose enfin!

Il y a presque un sourire sur la bouche close.

Les cils caressent la joue pâle, les jolis cheveux frisés couronnent le front très pur.

C'est que Gallienne est bien jeune encore, et son fils, en la regardant, surpris du renouveau de ce visage, établit un calcul et se dit que sa mère n'a pas vécu trente-six ans sur terre. Et hier encore elle était si lasse et paraissait meurtrie par les années. Dans cet étrange silence, celle qui ne parle plus fait à son enfant toute ses confidences, lui ouvre ce cœur secret que tant de choses ont torturé. Oui, elle parle; le fils, que l'amour a touché et chez qui une compréhension nouvelle est née, entend tout ce que lui dit la morte...

Il la voit, terrifiée, s'attachant à sa mère, criant qu'elle veut vivre, qu'elle ne veut pas qu'on lui lie les mains...

Et voici que surgit l'homme qui va la délivrer.

Pouvait-elle ne pas le suivre?

La morte répond distinctement :

— *Je n'aurais pas dû le suivre...*

L'énigmatique visage du père se présente alors aux yeux du fils. Il interroge :

— Mère, le connaissez-vous? Quel est-il? A-t-il commis le mal?

Et la morte ne répond pas.

Seulement le fils comprend que toujours, toujours

Elle a porté comme une épine dans une plaie le déchirement de cette ignorance.

Gabriel se remémore toutes ces heures de sa jeunesse pendant lesquelles, à voix basse et ardente, le tenant serré contre son cœur, sa mère l'a conjuré d'aimer Dieu, le bien, l'honneur, la vertu, avant tout, plus que tout, plus que tout. « Sois patient », lui a-t-elle dit la veille au soir. Est-ce possible que ce soit hier seulement? Et comme elle avait peur, pauvre âme! Et maintenant jamais plus elle ne craindra!...

Pourquoi redoutait-elle tant son mari?

Gabriel lit dans son propre cœur avec une lucidité qu'il n'a jamais connue, une conviction douloureuse le possède que le passé de son père détient quelque secret redoutable, et, en même temps, il sent qu'il aime ce père qui lui a été toujours indulgent...

Il baise longuement, passionnément la main délicate de sa mère; cette main, dont il a senti si souvent la douce caresse, est froide, oh! si froide, si glacée... Mille baisers, les larmes les plus brûlantes ne la réchaufferont plus... Le fils s'est mis à genoux, il prie, il prie pour les vivants et pour les morts.

Cinq jours plus tard, Gallienne de Messac était descendue dans le caveau de la vieille chapelle de Sainte-Bonne.

Lorsque Gabriel parla à son père d'y faire déposer celle qui venait de les quitter, M. de Messac manifesta une violente agitation :

— Ici, ... pourquoi? J'ai acheté, pour ta mère et pour moi, une concession au Père-Lachaise.

— Ma mère, plaïda Gabriel, projetait de faire élever dans la chapelle un monument en souvenir de nos infortunés parents, morts si tragiquement; nous exécuterons, si vous voulez, cette volonté, et nous ajouterons un tribut à cette chère mémoire... Pour ma part, j'éprouverai une triste consolation à voir ma mère aimée reposer près de mes aïeux.

— Nous venons si rarement ici.

— Nous y viendrons plus souvent.

Le sujet parut répugner à M. de Messac qui finit par dire :

— Agis selon ta volonté, Gabriel. Donne des ordres; moi, je suis incapable, je suis trop malade.

Dès le lendemain de la mort de sa femme, M. de Messac déclara souffrir cruellement de la goutte, refusa de quitter son lit et, à l'étonnement chagrin de Gabriel, plaïda l'impossibilité physique de se lever le jour des funérailles.

Elles furent simples et belles.

Beaucoup de châtelains des environs, par respect pour le marquis de Messac que tout le monde craignait et détestait, se transportèrent à Sainte-Bonne, et les enfants de ceux qui, dans l'ivresse révolutionnaire, avaient gravi vingt ans auparavant la côte qui menait du village au château, vinrent obséquieux, dociles et soumis, se ranger derrière le cercueil de leur bonne dame, se lamentant de la voir disparaître juste au moment où elle semblait disposée à vivre parmi eux.

Le secrétaire particulier de M. de Messac, le baron Tanaron, était accouru de Carlsruhe, en poste, et se tenait aux côtés du jeune comte de Messac, que les vieux du pays regardaient avec curiosité, se chuchotant entre eux leurs réflexions :

— Il ne tient pas de son *pé*, tout à fait feu Monseigneur !

Ce fut l'avis général.

Personne ne se souvint avoir été meurtrier, sauf deux ou trois impénitents devenus l'objet de la réprobation universelle.

On s'étonne un peu de l'absence de M. le marquis ; le bruit court qu'il est très malade, mourant, et plus d'un, secrètement, espère que c'est la vérité.

Gabriel ne fait aucune attention à ceux qui sont autour de lui de l'âme et du regard ; il est tout entier attaché au cercueil placé devant l'autel ; il pense, avec une douleur tranquille, à celle qui y est couchée ; il comprend qu'il est bon pour ce pauvre cœur de femme d'être enfin libéré.

Le voile qui couvrait le tableau du passé est comme subitement écarté.

Cette chapelle ?

La scène de son enfance, si longtemps oubliée, revient nette et distincte à la mémoire du jeune homme. Il évoque l'image du petit garçon craintif entrant par la porte, là, à droite, s'avançant et appelant. C'est elle, qui dort sous ce drap noir, qui l'avait envoyé... Elle voulait sauver l'enfant innocente !

Gabriel se dit que la présence de sa mère, dont il aurait ménagé la sensibilité et la faiblesse, eût fatalement entravé l'œuvre de réparation et de justice qu'elle souhaitait. Elle est partie afin que lui, le fils, pût l'accomplir et racheter la faute du père... Il pourra maintenant, librement, accomplir la volonté de celle qui n'est plus et qui, morte, est infiniment plus puissante. Il sera patient, la patience seule triomphera.

XVII

Nanette, dans le secret de son âme, attendait... Souvent, avec ses bons yeux d'animal aimant, elle regardait Péronne, plus silencieuse que jamais. La jeune fille paraissait éprouver comme une répugnance à parler.

Sous le toit des Fisson régna, pendant l'hiver qui suivit l'accident, une tristesse étouffée. Le père, mal remis, tout vieilli, travaillait avec peine à la forge et avait dû prendre un vieux pour l'aider, car tous les jeunes étaient partis, et avec eux le frère de lait de Péronne, Jacques.

Nanette a vu s'éloigner son cadet avec un amer regret qu'elle supporte vaillamment, car elle a deviné que la familiarité fraternelle du rustique garçon est importune à Péronne. Pour le cadet des Fisson, Péronne est de la famille au même titre que ses autres sœurs, et il ne s'occupe pas de lui parler différemment. Lui éloigné, Nanette sent que sa mignonne respire plus librement. Et la dévouée paysanne éprouve pour son enfant d'adoption une affection faite de sentiments divers. Péronne, de son côté, chérit sincèrement sa vieille Nanette et aime filialement Fisson qui reçoit ses soins avec une déférence attendrie, partagé entre le bonheur et l'honneur d'être traité ainsi par la fille de Monseigneur et la honte intérieure qu'il en ressent.

Tous les deux, le mari et la femme, épient avec inquiétude les fluctuations du visage de Péronne. Sans se le dire, ils savent que, d'une façon inexplicable, elle est changée.

Enfin, un soir, Nanette hasarde une question :

— Mignonne, pourquoi es-tu si silencieuse ? Cela nous fait faute de t'entendre.

Alors Péronne éclate en pleurs et l'aveu qui l'étouffe monte à ses lèvres :

— Pourquoi parler ? Je parle mal, je parle comme une paysanne.

Les mots sont peu de chose, ce qu'ils expriment semble presque insignifiant, et cependant, dans le cas de Péronne, représentent une souffrance pleine d'humiliation.

Nanette, avec l'intuition du cœur qui lui permet de comprendre toutes les meurtrissures du juste orgueil de la fille de la maison de Lacoustande, réplique doucement :

— Tu pourrais au moins chanter, tu te plaisais à chanter. Je t'ai enseigné les belles chansons que ma chère dame aimait tant et qu'elle m'a apprises jadis. Tu as une douce voix comme elle.

Et Péronne, ainsi sollicitée, a graduellement repris l'habitude qu'elle avait abandonnée depuis le passage de Gabriel. Vers la fin du jour, au moment où, dans la demi-obscurité, elle prend son rouet, on entend de nouveau sa belle voix jeune, chaude et prenante, s'élever dans le silence. Fisson, quand son labeur est fini, assis dans le fauteuil de paille qui a été celui de sa mère et où il se réfugie depuis son accident, aime à écouter Péronne; elle évoque comme un monde autre que celui où ils vivent, car la voix de Péronne a maintenant un accent jamais entendu auparavant; tous les désirs, tous les regrets qui bouillonnent dans le cœur de cette fille de vieille race frémissent dans les vibrations de sa voix, et lorsqu'elle chante le vieux rondeau :

Voici, voici l'orage,
Voilà l'éclair qui luit,
Entends-tu le tonnerre,
Il roule en approchant...

Nanette a le frisson et croit se retrouver dans la belle chambre blanche d'accouchée, cette veillée sinistre pendant laquelle on entendait le tonnerre qui roulait en approchant...

Le jeune vicomte de Cabanac n'a pas reparu. Un notaire de Bordeaux a fait, en son nom, vers la fin de l'année, tenir une somme d'argent à Fisson, mais c'est tout. Rien d'autre n'est venu rappeler le bref passage du voyageur.

Péronne se dit avec douleur et en même temps un sentiment de délivrance qu'il ne reviendra plus. Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi, car quel cas peut-il faire d'elle, et, si elle le revoyait, elle se rend compte que son humble entourage familial lui deviendrait intolérable.

Qui la délivrera de l'affreux esclavage de cette déchéance forcée? Une folle espérance a traversé un moment son cœur lorsque les regards ardents et respectueux de Gabriel se sont arrêtés sur elle, ... ces regards qui semblaient l'implorer; elle regrette de n'avoir pas saisi l'unique occasion qui, dans la vie, s'était offerte à elle, de n'avoir pas révélé son nom et sa naissance. Ce jeune homme au beau visage, aux façons si courtoises, si caressantes, dont le cœur paraissait pitoyable, peut-être aurait-il en compassion de sa peine, l'aurait-il aidée dans ses revendications?...

Et maintenant il est trop tard, l'heure qui aurait pu être saisie est tombée dans l'abîme du passé!...

Péronne, inconsciemment, devient étrangère aux préoccupations des êtres qui l'entourent. Ceux du pays qui lisent les feuilles publiques colportent de mauvaises nouvelles; de vagues rumeurs de l'incendie de Moscou arrivent jusqu'à Veyrac, suivant de près une lettre d'Antoine, laquelle sonnait comme une fanfare et annonçait que les Français étaient vainqueurs des Russes!... Puis les semaines passent, aucune autre lettre n'arrive, les hommes qui se réunissent volontiers à la forge racontent un beau jour que l'empereur est revenu tout seul de Moscovie,... que tous les hommes, de tout âge, vont être appelés sous les drapeaux, et une angoisse comme l'angoisse ancienne des mauvais jours tombe sur ces êtres simples.

Quelques-uns, bien bas, murmurent que, si le roi était là, au lieu de l'empereur, les choses se passeraient autrement. C'est l'idée de Nanette qui se tait. Elle est si habituée à être inquiète de son Antoine que ses sentiments ne subissent pas grand changement, malgré les sinistres rumeurs qui, peu à peu, comme une houle venue du large, traversent la France et soulèvent les coins les plus retirés.

Le maire de Veyrac, un dimanche, communique à ses administrés le discours de l'empereur, celui que le Sénat a adressé à Sa Majesté, d'où il appert que, s'il y a eu quelques déceptions, quelques déboires en Russie, ils ont été uniquement causés par la température, et que les mesures que l'empereur va prendre assureront le salut de la Grande Armée.

Nanette a la persuasion que son fils reviendra, il faut qu'il revienne. Seul au monde, il est capable de pouvoir servir Péronne; elle le dit timidement à la jeune fille quand elle la voit trop triste.

— Mignonne, lorsque Antoine reviendra, il trouvera le moyen, il te fera approcher de l'empereur.

Péronne écoute, les yeux agrandis. Continuellement, maintenant, il faut que Nanette revienne sur les souvenirs anciens.

— Dis, mère Nanette, parle-moi de mon père et de ma mère; raconte ce que tu sais.

La femme de Fisson recommence pour la vingtième fois son poignant récit: la naissance, la fuite de Sainte-Bonne, l'arrivée à Bordeaux, la fatale nouvelle de la mort du seigneur de Sainte-Bonne et de son épouse.

Les yeux de Péronne flamboient:

— Dis, mère Nanette, sait-on ceux qui ont guidé ces monstres?

— Non, mais on le soupçonne, et, ma fille, ce qui

s'est passé depuis le confirme... Le frère de ton père, celui qu'on appelait l'abbé, quand tu es née, a refusé de te reconnaître; c'est lui qui est le maître aujourd'hui à Sainte-Bonne. L'abbé, vois-tu, s'est joint à ceux qui ont fait la Révolution et tué notre pauvre roi.

— Il ne me permettra jamais de vivre, je suis enlevée pour toujours. Ah! pourquoi ne suis-je pas morte avant d'être emportée?

— Ma fille, que fais-tu de la volonté de Dieu et de celle de ta mère? Ecoute, mignonne, j'ai toujours peur de te leurrer d'espoir, mais j'ai réfléchi; il vaut mieux que je dise la vérité, surtout comme il ne revient pas...

— Qui?

— Le jeune seigneur... Le jour de son départ, il m'a remis, sans me dire de la part de qui, un petit paquet: c'était la boîte, la précieuse boîte donnée par ma chère maîtresse pour toi.

Nanette pleure.

— La boîte aux portraits?

— Oui.

— Oh! montre-la-moi vite, que je les revoie,... mon père, ma mère!

Religieusement, Nanette tire la boîte de la cachette au fond de la grande armoire. Les deux femmes sont seules dans la pièce basse aux poutres enfumées, le jour est faible, mais, à la flamme claire du foyer, Péronne, qui s'est agenouillée, contemple en tremblant les visages souriants de ceux à qui elle doit la vie.

C'est le sang de ces deux êtres si raffinés, si élégants, si nobles d'aspect, qui coule dans ses veines! Et elle, une malheureuse paysanne sachant à peine lire!

Péronne regarde avec une sorte d'avidité les deux visages charmants. Puis, peu à peu, ses yeux se rivent sur celui du comte Henry-Louis-César.

Tout à coup, elle lève la tête puis, tremblante, se remet sur ses pieds et dit à Nanette, d'une voix presque éperdue:

— Mère Nanette, il ressemble à mon père,... il ressemble à mon père... Vois, le même front, les yeux, cet air brave et doux... Oh! Dieu, il ressemble à mon père...

Nanette est grave:

— Ma fille, je l'ai pensé aussi; il doit être le fils de ce méchant homme.

— C'est lui, lui qui est venu nous chercher dans la chapelle... Nanette, je me rappelle... Il me semblait reconnaître son regard, j'ai cru que je rêvais... Mais,

oh ! pourquoi est-il venu ? Et pourquoi ne revient-il plus ?

— Je ne sais pas... Je n'ai pas compris. D'abord j'ai eu peur, peur pour toi, ma mignonne.

— Oh ! non, il ne me fera aucun mal, j'en suis sûre ! Mais je ne comprends pas... qui l'avait envoyé ?

— C'est ce que nous nous sommes demandé. Peut-être bien la pauvre impératrice, celle qui ne l'est plus.

— Peut-être.

— Oui ; mais nous voici au printemps, personne n'a reparu, je ne sais qu'imaginer.

L'espoir est entré dans l'âme de Péronne, il la transfigure.

— Mère Nanette, mon cœur me dit qu'il reviendra.

— Plaise à Dieu, ma fille, plaise à Dieu.

— Antoine cherchera, découvrira. Oh ! comme je voudrais qu'Antoine fût de retour.

— Savons-nous seulement s'il vit, tant de pauvres gens sont restés là-bas, tant et tant !

Péronne embrasse sa mère nourrice :

— Il reviendra, je te dis qu'il reviendra.

Et Nanette ne sait trop si Péronne pense à Antoine ou à l'autre.

Le soir, Fisson entend la jeune voix chantant avec une sorte d'exaltation :

Vous, passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps,
Oiseaux voyageurs mais fidèles,
Ramenez-le-moi tous les ans...

Ramenez-le-moi tous les ans!!!

XVIII

Le marquis de Messac, vu les circonstances particulières et publiques — la nouvelle de la tentative avortée du général Malet l'ayant grandement troublé, — déclara, peu de temps après les funérailles, son intention de rentrer d'abord à Paris et d'y faire quelque séjour avant de rejoindre son poste.

Gabriel, trop occupé encore par sa récente douleur, écouta avec indifférence l'énoncé des décisions de son père dont l'émotion, au sujet de l'échauffourée de Malet, l'étonna. Pour le jeune homme, ayant grandi pendant les années triomphales, la puissance invin-

cible de l'empereur était presque un article de foi, et, surtout, depuis la naissance de l'héritier impérial, il n'imaginait aucun changement possible.

A dire vrai, Gabriel, comme beaucoup de jeunes gens de sa génération, ne savait à peu près rien des Bourbons, et on l'eût embarrassé en lui demandant le nom des membres vivants de la famille royale. M. de Messac ne parlait jamais à son fils des princes de l'émigration, et la réserve en paroles, sur tous les sujets graves, était une habitude ancienne et invétérée chez l'ancien jacobin.

Un matin de novembre, par un temps couvert, la berline de voyage emportant le marquis de Messac, Gabriel, le jeune baron Tanaron et deux domestiques, quitta la cour d'honneur de Sainte-Bonne. Les routes sont meilleures que jadis, cependant des pluies récentes les ont détremées, et les alertes postillons font continuellement pirouetter leurs fouets sonores afin de stimuler l'allure des quatre chevaux de poste.

On voyage à petites journées, car, en cette saison, la nuit est tôt venue. Le récent chagrin de M. de Messac lui est un prétexte naturel au silence qu'il ne rompt que pour les paroles absolument nécessaires, engageant en même temps ses jeunes compagnons à s'entretenir ensemble, mais eux aussi sont disposés à se taire. Le deuil profond dont est vêtu M. de Messac accentue l'air sombre et un peu maladif qui lui est naturel; il affecte d'être indifférent à tout, cependant ses petits yeux brillent d'un éclat étrange, et Gabriel éprouve le sentiment d'être surveillé dans ses moindres actions. Sous le poids de ce regard inquisiteur, il observe ses propres pensées, comme si son père avait le pouvoir de les deviner.

A Orogne, à Poitiers, à Tours, partout où l'on s'arrête pour les couchées, Gabriel doit partager la chambre de M. de Messac dont la douceur rend toute résistance impossible.

Néanmoins, pendant ces longues heures où le père et le fils voyagent côte à côte, enfermés dans un espace étroit, les pensées secrètes de l'un et de l'autre cherchent l'objet qui les occupe. Gabriel songe à Péronne, rêve pour elle un avenir réparateur; il se plaît à s'imaginer que la nouvelle intimité où il vit avec son père lui donnera bientôt une réelle influence... Il ne se doute guère des idées qui occupent l'esprit de ce terrible père.

Sous une froideur empruntée, M. de Messac dissimule un sentiment de délivrance qui l'enivre, d'autant qu'il n'avait jamais cru le connaître. Depuis l'heure où il s'était senti deviné par la timide épouse, soumise jusque-là aveuglément à ses volontés, une sorte de

haine avait succédé à l'affection protectrice ancienne ; convaincu qu'elle le jugeait, cette certitude lui était une insupportable humiliation, et, de plus, elle lui inspirait une crainte obscure, et il en était venu à la considérer comme une pierre d'achoppement sur sa route. De plus, fatalement, elle dominait leur fils qui aurait toujours trouvé en sa mère un appui. Elle partie, M. de Messac se voyait affranchi de toute influence pouvant contre-balancer la sienne ; il se croyait, en conséquence, sûr de mater Gabriel. Il entend d'ailleurs se faire aimer de son fils, car M. de Messac a trop de perspicacité pour ne pas comprendre que, dans la lutte possible qu'il entrevoit, l'affection filiale sera son atout principal. Il est, de son côté, attaché à son fils, et le veut riche et heureux, même à l'encontre de sa propre volonté.

L'ambition est plus vivace que jamais dans le cœur du père de Gabriel ; il est persuadé — et les événements récents, l'incroyable facilité avec laquelle Malet a presque mené à bien son coup d'audace, confirment sa conviction — que l'étoile de l'empereur pâlit... Il croit à une restauration des Bourbons, il la désire, ... car il désire voir disparaître tous les anciens complices, et il escompte une nouvelle période d'existence, la plus brillante de toutes.

Dès la première heure de son veuvage, il a envisagé la pensée de se remarier, et, en quelques jours, cette idée a prodigieusement progressé ; il est décidé à chercher femme dans le milieu du monde de l'ancien régime, les familles ruinées ne manquent pas, il n'aura que l'embarras du choix. Ce second mariage fera réfléchir Gabriel, l'obligera à compter avec son père, et celui-ci est bien résolu à ce qu'aucune usurpation ne trouble sa tranquille possession des biens de son défunt frère... Son frère n'a d'autre héritier que lui, et une misérable petite paysanne ignorante ne viendra pas renverser un édifice si péniblement et laborieusement édifié. On trouvera des témoignages (on les payera ce qu'il faut) qui prouveront de façon péremptoire que la fille nourricière des Fisson l'est, par le sang, de la grisette bordelaise Léocadie Lebon.

Rien ne transpire au dehors de cette désunion intérieure, et la domesticité de la rue de Surène se sentit édifiée par l'attitude du marquis et du jeune comte lorsqu'ils pénétrèrent ensemble dans le vestibule de l'hôtel, donnant l'un et l'autre les signes d'une vive sensibilité. M. de Messac s'appuie sur le bras de son fils ; il ne lui déplaît pas que celui-ci le croie un peu caduc, se réservant de lui montrer plus tard qu'il ne l'est pas.

Dès le lendemain du retour à Paris, M. de Messac

eut avec Gabriel un entretien confidentiel, au cours duquel il se montra bon prince et de l'esprit le plus débonnaire. Cependant, à mesure que son père parlait, Gabriel éprouvait le sentiment d'être enserré dans un filet à mailles très fines et se demandait avec angoisse comment il arriverait jamais à en sortir et à reprendre sa liberté. Les deux hommes sont dans le cabinet de M. de Messac, belle pièce prenant jour sur le jardin et dont un panneau est éclairé par un excellent portrait de M^{me} de Messac, peint par David une dizaine d'années auparavant. Les beaux yeux, où toute l'âme s'était réfugiée, regardent encore le fils chéri que cette image de sa mère émeut vivement.

M. de Messac a fait asseoir son fils sur un fauteuil pareil au sien, de l'autre côté de la cheminée. Le marquis, sans poudre, avec des bas de laine noire, des souliers dépourvus de boucles, un manteau sur les épaules, ne paye guère de mine, et son fils le regarde avec un peu d'étonnement, ouvrant et fermant sa tabatière. M. de Messac parle d'une voix égale et sourde :

— Mon cher ami, te voilà un homme — et après une pause, — un homme charmant même, et je m'en félicite... Je compte te laisser une juste liberté dont tu useras sagement, j'en suis persuadé. Mais néanmoins, tu trouveras bon que je n'abdique pas mes droits paternels ? Tu es jeune, je suis vieux et très seul aujourd'hui — il soupira et lança un coup d'œil attendri au portrait de sa femme, — je compte donc sur ta compagnie ; je t'initierai aux affaires, aux nôtres, à tout ce qui concerne notre maison, et à celles de la France. J'ai fait pour toi, pendant notre voyage, un plan d'études.

« J'ai mis au premier rang les langues étrangères, l'allemand que je désire que tu saches parfaitement, et la musique, pour laquelle tu es doué et qui peut être un grand agrément et un avantage pour un jeune homme... Nous étions musiciens de naissance dans la famille... Mais l'époque troublée où s'est passée ma jeunesse ne m'a pas laissé le loisir pour ce genre de délassement... Tout cela, tu le sais, était entièrement dans les idées de ta mère... Je te laisse maître de tout ce qui lui a personnellement appartenu... Boilley, du reste, te parlera à ce sujet. Cet hiver, je vais soigner ma santé que mes séjours à l'étranger ont compromise ; nous vivrons tranquillement, comme nous le devons après cette perte aussi cruelle ; je tâcherai cependant que tu ne sois pas solitaire, la solitude est mauvaise conseillère aux jeunes gens... »

Il n'y avait rien à opposer à une volonté aussi

raisonnable, et Gabriel ne put qu'acquiescer en remerciant son père de sa sollicitude, effrayé en même temps du fardeau de reconnaissance qui allait être mis sur ses épaules et par lequel, beaucoup plus que par la sévérité, il serait immobilisé. M. de Messac stipula encore l'assiduité et l'exactitude de son fils aux repas.

— Nous avons beaucoup à causer, il faut apprendre à nous connaître

Puis, diplomate consommé, M. de Messac ajouta, sans toutefois regarder celui à qui il s'adressait :

— Je tiens à la bonne opinion de mon fils !

Gabriel ne fut pas long à s'apercevoir que, sous des dehors de liberté, il serait dans la plus étroite dépendance. Deux des vieux serviteurs de M^{me} de Messac avaient été congédiés et dûment pensionnés ; Julien, le valet de chambre du marquis, faisait le service du jeune comte, à qui il témoignait le plus assidu respect.

La pauvre M^{me} de Messac avait toujours été si muette, si effacée que, même dans sa propre maison, son absence était à peine sensible. On couvrit sa harpe, et cette couverture fut le signe le plus tangible de sa disparition.

Chaque matin, Gabriel prenait la résolution de parler à son père de Péronne, de solliciter au moins une explication, et chaque soir le trouvait au même point que la veille. Le jeune homme, malgré les études auxquelles il apportait une grande bonne volonté, était profondément triste, le beau et fier visage de Péronne était sans cesse devant ses yeux, et une ardeur démesurée de la revoir le consumait secrètement. Gabriel n'avait aucun confident, comprenait qu'il n'en pouvait avoir et se demandait par quel enchaînement de circonstances il arriverait jamais à revoir Péronne. Toutes les issues lui semblaient barrées, la mort de sa mère l'avait asservi. Au dehors, l'hiver était triste, particulièrement rigoureux, et les deuils ne se comptaient plus ; nombre de visages étaient inquiets. Cependant, obéissant à une consigne venue de haut, le monde allait toujours son train. Tout bas on se disait les nouvelles attrapées à la volée, car les journaux, les lettres, les conversations, tout était muet.

L'empereur revenu, M. de Messac fit plus que jamais parade de son dévouement à la dynastie impériale, et le père et le fils virent plusieurs fois le souverain après la messe du dimanche, reçurent de lui un accueil distingué, et, à sa grande surprise, Gabriel, un beau matin, est nommé chambellan du petit roi de Rome... Il fit partie du cortège qui accompagnait dans ses sorties le bel enfant impérial lorsque, assis

dans sa petite calèche toute dorée, au baldaquin de velours rouge, trainée par deux moutons blancs à la tête emplumée, il descendait la terrasse du côté du bord de l'eau, ses gouvernantes en grande parure autour de lui, sa nourrice à son côté, et deux chambellans en tenue, le bicorne sur le front, l'escortant!...

Jamais l'avenir ne s'était montré sous un aspect plus aimable et plus encourageant, et Gabriel attendait tout de la fortune de l'empereur!

M^{me} de Messac était maintenant morte depuis plus de trois mois, et les convenances, à cette époque, exigeaient un deuil beaucoup moins long. M. de Messac, qui avait obtenu l'approbation de l'empereur à la prolongation de son séjour à Paris, manifesta l'intention d'aller parfois le soir dans quelque maison amie et avertit Gabriel qu'il aurait à l'accompagner.

C'est ainsi qu'un après-midi de janvier Gabriel se trouva avec son père dans le salon bien clos, bien chaud de la comtesse de La Saive.

M^{me} de La Saive habitait, faubourg Saint-Honoré, un joli appartement du prix modeste de mille francs, loyer qui s'accordait avec sa situation financière extrêmement restreinte. M^{me} de La Saive réunissait chez elle des hommes et des femmes d'opinions diverses; profondément royaliste, sa propre sœur était nonobstant une des dames du palais, et on ne pouvait mettre à l'interdit les nombreux membres de la vieille noblesse qui s'étaient résignés à servir l'empereur, trouvant intérieurement leur justification dans leur désir et leur espoir de le trahir!

M^{me} de La Saive excellait à fondre les éléments les plus opposés; c'était la femme du monde qui s'entendait le mieux à conserver et à cultiver les amitiés. Elle n'avait jamais été belle, n'y prétendait pas, et, depuis la perte de son mari, mort pendant l'émigration, elle s'était consacrée à ses amies et à ses deux filles, Zéphyrine et Athénaïs, toutes les deux point jolies, bonnes et gracieuses comme leur mère et prudentes comme elle dans leurs propos, mais tenant l'empereur pour un véritable Gengis-Khan. Plusieurs jeunes hommes de leur parenté avaient été enrôlés de force et, à l'épouvante naïve des demoiselles de La Saive, étaient revenus férus de « gloire » et de l'empereur. L'un d'eux, le jeune baron Sainte-Foi, était en Russie, et son absence, jointe au manque de nouvelles, causait de grandes angoisses à Zéphyrine qui, cependant, ne laissait rien paraître.

M^{me} de Messac avait entretenu d'amicales, quoique rares relations, avec M^{me} de La Saive, chez qui le marquis ne manquait jamais, lors de ses séjours à Paris, de faire des apparitions.

L'excellente M^{me} de La Saive tenait beaucoup à l'éclectisme de ses réunions, et M. de Messac recevait d'elle un accueil cordial; elle l'envisageait un peu comme un excellent paratonnerre! Et puis, une femme qui a traversé la Révolution, l'émigration, et enfin l'Empire, ne s'étonnait plus de rien et possédait un fonds d'indulgence extraordinaire; elle prenait, selon son expression, les gens par leur bon côté, et qui n'en a pas?

Le premier soir où les MM. de Messac parurent chez M^{me} de La Saive, on se trouvait précisément en petit comité, quelques personnes réunies dans un coin du salon écoutaient une lecture du poème de *la Pitié* par Delille que faisait M. de Listrac, frère de M^{me} de La Saive, célibataire aimable, ayant des prétentions littéraires. M^{me} de La Saive, assise près d'un guéridon, était occupée à une patience qu'elle interrompit et donna toute son attention aux nouveaux venus. Elle parla simplement et sans affectation de M^{me} de Messac, exprimant ses vifs regrets de la mort de cette aimable femme, puis ajouta :

— Encore un malheur arrivé à Sainte-Bonne! On dirait que cette terre est malchanceuse. Pendant longtemps, je me souviens, Gallienne ne voulait plus y aller.

— Gallienne souffrait du cœur depuis longtemps, répondit M. de Messac, et, si j'écoutais mon fils, nous aurions passé l'hiver dans ce château pour lequel il a pris un goût incroyable.

— C'est vrai, cher enfant? demanda M^{me} de La Saive, interrogeant Gabriel.

— Oui, Madame, je me sens beaucoup d'attachement pour Sainte-Bonne; malgré les tristes souvenirs, j'espère bien que nous y retournerons cette année.

— Je ne le pense pas, déclara M. de Messac. Ce lieu évoque maintenant pour moi de trop tristes événements. Plus tard, on verra. Pour le moment, je pense à acheter une petite terre aux environs de Paris. Boilley en a déjà une en vue, dans l'Eure, qui me conviendrait.

M^{me} de La Saive approuva l'idée, et Gabriel ne manifesta aucun étonnement, quoique celui qu'il éprouvât fût extrême!

Lorsque Zéphyrine eut entraîné le jeune homme du côté du salon où M. de Listrac débitait maintenant sous la lampe ses effusions littéraires, M. de Messac continua à causer avec M^{me} de La Saive. Leur entretien parut devenir rapidement très confidentiel... M. de Messac venait d'avouer à son excellente amie l'intention où il était de se remarier; elle comprit

sans qu'il eût à insister, et leur entente tacite ne demanda pas cinq minutes.

Zéphyrine avait vingt-trois ans et les partis ne se présentaient pas !

XIX

Dans les plaines glacées de la Russie, Antoine Fisson pense à Péronne; le désir passionné de la revoir stimule sa volonté et l'aide à supporter sans fléchir les souffrances de l'affreuse retraite.

Cependant, les premiers jours, parfois, sous le ciel glacé, un refrain guerrier s'envolait encore. Pour réjouir les camarades, un soldat chantait :

Tambour battant, la victoire aux Français
Trace un chemin que la gloire couronne.
L'amour, jeunes soldats français,
Vous a réservé plus d'un gîte.
Avec gentille Moscovite
Vous ferez... la guerre et la paix !

Et quelques voix rauques et martiales reprenaient en chœur :

Tambour battant, la victoire aux Français
Trace un chemin que la gloire couronne !

Et avec ces vaincus cheminaient encore effectivement la victoire et la gloire, ... maîtresses adorées qui paraissaient les avoir momentanément trahis, mais à qui ces rudes amants comptaient bien infliger, avant le prochain baiser, une furieuse correction.

Dès la deuxième journée après le départ de Moscou, le capitaine Fisson cédait son cheval à un compagnon d'armes plus faible que lui, le jeune lieutenant de Sainte-Foi. Les hasards de la campagne avaient rapproché les deux officiers d'origine si différente; ils s'étaient liés d'une étroite camaraderie qui, dans la détresse commune, prit la forme d'une amitié fraternelle; ils se jurèrent de ne pas se séparer, de tout partager, de se soutenir l'un l'autre jusqu'à la mort, et ce pacte fut leur force et sans doute leur salut.

Avec sa prévoyance de fils de paysan, Antoine s'était muni à Moscou de ce qui pouvait l'aider sur la route du retour, dont il avait prévu les épreuves : un por-

temanteau de cuir contenant des effets de rechange avait été attaché à sa selle, une épaisse fourrure et des bottes solides devaient le garantir du froid... Mais une nuit le portemanteau était volé, et bientôt il fallait sacrifier le cheval. Le dénûment et les souffrances augmentaient chaque jour... Ceux qui restaient debout ne regardaient ni à droite, ni à gauche, ni derrière eux, uniquement occupés à défendre le souffle qui les soutenait encore.

Une nuit que Sainte-Foi avait dormi son pénible sommeil d'accablement, si proche du feu que la chaleur, à plusieurs reprises, avait fait arder ses vêtements, la flamme et le froid eurent sur les yeux du malheureux un effet néfaste, et, à l'heure où l'on reprenait la torturante marche quotidienne, le jeune officier eut soudain conscience qu'il ne voyait plus. A l'instant, il résolut de se tuer. Mais Fisson était là, qui entama avec le désespéré une véritable lutte.

— Laisse-moi mourir, criait Sainte-Foi; d'ailleurs, j'en ai assez!

— On n'a pas le droit de se tuer, affirmait Antoine d'une voix de commandement.

Et, en même temps, avec des gestes de mère, il essayait d'apaiser son ami, lui parlant, le conjurant d'avalier une gorgée d'eau-de-vie, lui offrant la petite gourde soigneusement ménagée pour les occasions extrêmes...

Les paroles vaillantes et le stimulant énergique ont leur effet; Sainte-Foi se redresse, Antoine prend un châle qu'il porte autour de son cou et en fait un bandeau pour les yeux de son infortuné camarade. Les deux beaux officiers, si fringants quelques semaines auparavant, offrent un aspect grotesque et lamentable; mais personne ne regarde son voisin, un égoïsme féroce règne presque sans partage, rares sont les exceptions.

— Abandonne-moi, répétait Sainte-Foi, abandonne-moi, je le veux!

— Jamais!

Enfin, après tant de centaines de lieues franchies à pied, après tant de jours passés sans quitter les mêmes misérables vêtements, les deux officiers se voient, à Koenigsberg, abrités sous un toit, avec un lit à leur disposition. Le contraste est presque trop violent: une fièvre ardente terrasse Antoine Fisson et le met à deux doigts de la mort; à son tour, Sainte-Foi, presque aveuglé encore, le soigne. Tous deux se demandent s'ils fouleront jamais le sol français.

Pendant ces longues heures d'étroite intimité, les

jeunes hommes s'ouvrent leur cœur. Un soir qu'il se sentait mortellement faible, Antoine a demandé à son frère d'armes de lui faire une promesse.

— Laquelle? Parle, et, si je ne suis pas mort, je l'exécuterai, quelle qu'elle soit.

Alors, Antoine, d'une voix brisée, raconte l'histoire de Péronne...

— Il faut l'aider à retrouver sa vraie place... Elle comptait sur moi,... et, si je ne rentre pas, il n'y a plus personne pour prendre sa cause en mains.

— Je la prendrai, moi. Tu l'aimes, n'est-ce pas?

— Peut-être. Mais c'est inutile, entièrement inutile, je le sais... Seulement, je sens que je lui suis un appui, et c'est assez pour que je sois heureux. C'est pour elle que j'ai lutté, mais je n'oublie pas que je ne suis que le fils de paysans, et elle...

— Qui est-elle? demanda Sainte-Foi avec douceur.

Fisson alors donne à Péronne son vrai nom :

— Elle s'appelle M^{lle} de Lacoustande; sa mère, dont ma mère fut sœur de lait, était la fille de la duchesse de Barsac.

Sainte-Foi eut une exclamation étouffée :

— Mais alors, elle serait ma cousine; nous sommes apparentés avec les Barsac!

Antoine ne sait pas s'il est content ou désespéré. La jalousie le mord au cœur. Il regrette presque sa confiance, déjà il lui semble qu'on lui dérobe Péronne. Mais il est trop loyal pour écouter l'égoïsme.

— Alors, si je meurs, tu me jures de prendre sa cause en mains? Et, moi, je te donne ma parole de soldat qu'elle est bien la fille du comte de Lacoustande.

— Je te crois,... et je te jure sur mon épée de lui être fidèle.

— Merci!

Les pauvres yeux voilés du jeune lieutenant ne peuvent distinguer l'expression du regard de Fisson, mais il y a dans la voix mâle un tremblement révélateur, et Sainte-Foi devine la profondeur de l'amour qui remplit le cœur de son ami.

— Nous en avons traversé de plus âpres, mon camarade, lui dit-il gaiement; tu guériras, et je t'aiderai.

Et, dans un élan, les deux hommes s'embrassèrent. Trois mois plus tard, tous deux, convalescents, reparaissent en France.

XX

Sous l'humble toit des Fisson, il y a eu, cette fin d'année 1813, joie et douleur...

Antoine, le fils aîné et bien-aimé, est revenu, mais combien changé!

Depuis des mois, les douleurs le torturent; il souffre aussi de ses anciennes blessures. Triste et humilié, le jeune officier à l'âme ardente subit comme une déchéance un état qui l'empêche de se battre. Tout son être frémit à la pensée que l'étranger menace le sol de la France. Les défaites de l'empereur l'ont frappé comme un coup d'épée en plein cœur, il écoute avec une fureur cachée les doléances de son père :

— Il n'y aura bientôt plus d'hommes en France! répète à tout moment le forgeron; il faudra de force en finir... Il n'y a déjà plus personne pour mener la charrue...

— La gloire de la France avant tout, répond Antoine d'une voix enflammée. Ah! nos ennemis sont contents, les ennemis de l'empereur; mais il en viendra à bout, je vous le dis. Ce que je suis malheureux de ne pouvoir aller me battre! Que Jacques est heureux!

— Il sera tué! Ils seront tous tués! répète Fisson.

— Patience, mon fils, dit Nanette de sa voix résignée, patience...

Seule, la présence de Péronne empêche les querelles d'éclater entre le père et le fils; l'un et l'autre la craignent, et elle témoigne au jeune capitaine une sorte de respect qui impressionne le forgeron.

Antoine a trouvé sa sœur de lait changée; elle est triste, mais ne paraît pas aussi découragée; on dirait parfois qu'elle « espère ». Que peut-elle espérer? Par un accord tacite, ils ont tous gardé le silence au sujet de la personnalité supposée du jeune voyageur qui a passé par Veyrac. L'accident seul a été raconté à Antoine; Nanette n'a soufflé mot de l'épisode de la boîte, et d'ailleurs, à quoi bon? Jamais cette boîte ne sera utile à Péronne.

Nanette regarde avec admiration son fils et le trouve si beau, avec son air décidé, son allure martiale, le regard fier de ses yeux bruns largement ouverts, que les vagues espoirs d'antan renaissent à son insu dans son cœur.

Pourquoi le jour ne viendrait-il pas où Péronne accepterait l'amour d'Antoine ?

Entre ceux qui ont été frère et sœur de lait règne une sorte d'intimité dont Nanette ne perçoit pas clairement le caractère. Antoine ne tutoie plus Péronne, mais lui donne souvent, comme pour la rassurer, le nom de sœur, et Péronne est affectueuse pour Antoine; une intuition du cœur l'avertit qu'il souffre et qu'elle en est la cause. Ce que Péronne ressent elle-même, le désir et l'espoir qui souvent la tiennent éveillée ont amolli son cœur, elle a pitié d'Antoine et comprend, avec une joie égoïste, qu'elle peut tout sur lui; elle compte sur ce dévouement, qu'elle devine sans bornes, pour l'aider à réaliser ses espérances.

Antoine connaît le monde, ce monde où elle voudrait vivre; elle écoute avec une curiosité avide le jeune officier leur narrer les épisodes de la campagne de Russie, nommer tant de pays étrangers, tant de villes lointaines qu'il a traversées... Un jour qu'Antoine parlait en frémissant du Rhin conquis et que les ennemis vont peut-être franchir, Péronne porte subitement la main à sa tête avec un geste de désespoir, pendant que, d'une voix tremblante, elle s'écrie :

— Je ne sais rien, Antoine, rien, moi la fille du comte de Lacoustande ! Je suis aussi ignorante que la plus ignorante paysanne !

— Vous apprendrez vite... Voulez-vous que, le peu que je sais, je vous l'enseigne, ... comme autrefois ?...

Et, de cette heure, Péronne devint l'élève docile de son frère de lait. Antoine, affranchi dès cet instant du grand ennui qui le consumait, se consacre passionnément à sa tâche; il fait venir de Bordeaux des livres, et, penché sur des atlas, du doigt, il montre à Péronne le chemin parcouru par la Grande Armée, nomme les empires et les royaumes.

Peu à peu, les ténèbres de l'esprit de Péronne s'éclaircissent; elle commence à comprendre quelque chose du monde qui l'entoure; elle connaît un peu le passé; elle apporte à s'instruire une ardeur insatiable; elle lève vers Antoine ses beaux yeux confiants que l'ignorance rend si naïfs et dont le regard le bouleverse et le ravit... Ces heures, où il est le maître et elle l'élève, sont pour lui des instants d'incomparable bonheur, lui font oublier les souffrances de son cœur de soldat.

Parfois, quand ils sont tous deux dans la salle basse, après la patiente leçon, Péronne, comme saisie par une idée intérieure, dit à son frère de lait :

— Toine, libère-moi, libère-moi !...

— Si je le puis, je le ferai. Mais qui sait ?

— Ce sont mes droits, je veux mes droits !

— Des gens plus forts que nous s'en sont emparés... Mais nous lutterons, Péronne.

Et, dans son émotion, il ajoute, revenant au parler d'autrefois :

— Tu veux bien de moi pour ton premier serviteur ?

— Oui, frère.

La réponse est douce, mais fière.

Sous ses vêtements de paysanne, la fille du comte de Lacoustande possède une dignité naturelle à laquelle Antoine, bien plus que ses parents, est sensible. Vivant côte à côte, dans l'étroite intimité de cette pauvre maison de paysan, le jeune officier, à qui tant de femmes ont souri, comprend que jamais il n'aura le courage de faire l'aveu de son amour à Péronne, ... jamais !

Cependant, à plusieurs reprises, Antoine s'est absenté quelques jours, se contentant de dire qu'il va à Bordeaux, et nul n'ose l'interroger. A tout moment, les Fisson sentent à quel point leur fils diffère d'eux. Antoine, involontairement, éprouve le même sentiment ; l'humilité de ses parents le blesse au vif, il en est diminué à ses propres yeux, il ne doute pas de l'être aux yeux de Péronne. Comment pourrait-elle jamais songer à lui ?

Lorsque Antoine n'est pas là, Péronne est désœuvrée et se laisse aller aux rêves qui éclairent ses mornes journées... Elle se voit, en imagination, rendue à sa vraie personnalité ; elle est M^{lle} de Lacoustande, et à son côté se place une silhouette masculine qui n'est pas celle d'Antoine.

Plus que jamais, Péronne aime à s'isoler, et sa mère nourrice, avec une divination née de sa tendresse, lui en donne volontiers l'occasion. La petite Aimée, bavarde et familière, est envoyée plus souvent aux travaux du dehors. Nanette elle-même se confie dans son hangar où elle vaque à sa lessive et à d'autres occupations ménagères. Fisson est à la forge.

La fin d'un après-midi de printemps trouve Péronne seule dans la salle basse, filant ; elle pense, tout en faisant mouvoir son fuseau, au jour si lointain où elle a entendu la voix caressante de M^{me} Bonaparte commander qu'on achetât une belle poupée pour M^{lle} de Lacoustande ; elle évoque le salon de la Malmaison, dont l'élégance s'est gravée dans sa cervelle d'enfant. Péronne éprouve un écoeurement croissant du cadre sordide où s'écoule sa vie. Non, il est impossible, impossible que toute sa jeunesse se passe ainsi... Oh ! que ne revient-il comme il l'avait promis !

Soudain, son désir secret monte de son cœur à ses

lèvres; dans le calme qui l'entoure, sa voix s'élève, claire, puis passionnée. Elle chante :

Vous, passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps,
Oiseaux voyageurs mais fidèles,
Ramenez-le-moi tous les ans!

Il y a un appel presque déchirant dans la façon avec laquelle Péronne prononce ce dernier vers, et à peine est-il terminé que les larmes brûlantes coulent sur les joues de la jeune créature. Et, de sa main brunie, qu'elle regarde un instant avec un tressaillement d'impatience et d'horreur, elle se couvre les yeux...

Mais une voix lui parle, c'est celle d'Antoine qui est entré sans bruit... Il a entendu le chant de Péronne et, dans une révélation foudroyante, a tout compris et deviné : quelqu'un a passé, une image précise occupe l'esprit de celle qu'il aime.

— Sœur, qu'as-tu? dit-il d'une voix dont il maîtrise l'ardeur. Ne pleure pas; tes larmes me déchirent le cœur, mais je les comprends... Nous, nous oublions, il nous est facile d'oublier... Je comprends, tu souffres d'être avec nous, tu ne peux pas ne pas souffrir.

Péronne a essayé un geste de dénégation.

— Oui, tu aimes notre mère Nanette... Tu sais qu'elle t'a servie de toutes ses forces; seulement, elle n'a pu te faire rendre justice... Mais moi, ton pauvre frère de lait, ou j'y perdrai la vie, ou j'y parviendrai!

Et, se rapprochant de Péronne dont il prend les deux mains, Antoine ajoute :

— Je te le dirai une fois, parce qu'enfin nous avons été les enfants de la même bonne mère; Péronne, depuis le temps où tu étais une petite fille, je t'ai aimée au-dessus de toute chose au monde!... Ne crains rien, je t'ai aimée comme on aime les saintes... Tu es loin de moi, bien loin de moi, je le sais, ... mais tu as toujours été l'étoile que j'ai suivie, ... qui m'a guidé... Quelquefois, j'ai cru, ... mais, sœur, rassure-toi, je ne crois rien, je ne veux rien, sinon que tu saches que je suis à toi cœur et âme... Ceux qui t'ont fait du mal sont mes ennemis, je les hais, et je les frapperai un jour d'une manière ou d'une autre... Ceux que tu aimeras, Péronne, seront mes amis, et je leur serai dévoué comme à toi-même... Et si, enfin, tu te retrouves là où tu dois être, je disparaîtrai de ton chemin... Je suivrai mon empereur qui nous mènera à d'autres victoires. Ecoute-moi, sœur, nous sommes

seuls ce soir, asseyons-nous devant le foyer, comme lorsque nous étions petits...

Tremblante, hypnotisée, Péronne obéit.

Prenant place sur un escabeau, Antoine continue de parler :

— ... En Russie, pendant la retraite, nous avons souffert mort et passion, mais je voulais vivre... pour te revoir... Quand enfin on a pu s'arrêter, j'ai bien failli mourir; j'avais mon camarade, mon frère d'armes, dont je t'ai parlé, qui, presque aveugle, me soignait... Lui, c'est un fils de noble, un homme de ta caste, Péronne. A l'heure où je me suis cru perdu, je lui ai parlé de toi; je lui ai fait jurer, si je restais là-bas, de me remplacer pour t'aider dans la mesure de ses forces... Et il l'a juré.

— Il l'a juré?

— Oui, et, quoique je sois là, il n'a pas oublié. Péronne, cet ami, ce frère pour moi, il est allié à ta vraie famille; il te tient pour sa cousine, et il espère obtenir d'une de ses parentes qu'elle t'accueille sous son toit... Quand les choses seront plus sûres qu'elles ne sont aujourd'hui, je te conduirai, moi, à Paris, si tu le veux... Le veux-tu?

Antoine fut presque effrayé de la transfiguration subite du visage de Péronne.

— Toi, Antoine, tu le voudras? Oh! mon Toine, merci!

Et les deux beaux bras sont jetés autour du cou du jeune homme, un baiser fraternel mis sur sa joue. L'officier, à grand'peine, domine son trouble; devenu tout pâle, il regarde éperdument Péronne; mais elle, tout en ayant les yeux tournés vers lui, ne le voyait pas... Sa vision fouillait l'avenir, ce pan de ciel bleu apparu au milieu des nuages sombres.

— Nous ne dirons rien encore à notre mère Nannette... Il faut attendre... Des événements si graves se passent en ce moment... Péronne, les ennemis sont en France, chez nous, dans nos campagnes; les Anglais sont à Bordeaux, à Bordeaux, entends-tu?... Et il me faut rester immobile!

Le bras droit valide d'Antoine s'élève et s'abaisse avec une telle violence que Péronne, effrayée, s'en saisit et, cherchant à apaiser le jeune homme, dit doucement :

— Prends garde, frère, ton ancienne blessure s'est déjà rouverte une fois; prends garde!...

Et, comme le visage d'Antoine demeure morne et désespéré, elle trouve la seule parole consolante :

— J'ai besoin de toi, mon Toine.

Alors il se redresse, se campe et, la regardant droit dans les yeux, lui fait fièrement le salut militaire.

XXI

Encore une fois la destinée, si humble et si cachée, pourtant, de Péronne, allait recevoir le contre-coup des événements publics.

Le capitaine Fisson a assisté, spectateur impuissant et désespéré, à l'effondrement de son empereur!

Bordeaux, la première de toutes les villes de France, s'est livrée aux Anglais et a proclamé les Bourbons. Le maire de la ville, pour se porter à la rencontre du duc d'Angoulême, inconnu des masses, la veille, a enlevé son ruban de la Légion d'honneur et a remplacé sa cocarde tricolore par une cocarde blanche. On s'est enivré aux cris de : « Plus de guerre, plus de conscription ! »

Dans la nuit du 25 mars, à trois heures du matin, le tout-puissant empereur, après un long adieu à sa femme et à son fils qu'il ne devait plus revoir, a quitté les Tuileries.

Le 31 mars, les alliés entrent dans Paris.

La stupeur domine chez le peuple parisien, malgré les efforts des bandes royalistes pour stimuler l'enthousiasme et provoquer les cris de : « Vive le roi ! » Depuis si longtemps, on ne connaît plus que le cri : « Vive l'empereur ! »

Bientôt paraissent sur les boulevards les souverains étrangers, précédés d'une escorte de cavaliers qui s'avancent quinze de front... Pendant cinq heures, ils défilent entre les rangs d'une foule compacte dont l'attitude ne cesse pas d'être inquiétante. L'empereur Alexandre, vêtu d'un uniforme vert à épaulettes d'or, montre un visage souriant et salue la foule. Le roi de Prusse, l'air grave et triste, se tient à son côté, et derrière eux se presse la cohorte des généraux étrangers que Napoléon a si souvent vaincus.

Le soir même, parmi les hommes qui se pressent dans le salon du prince de Bénévent se trouve le marquis de Messac, faisant montre d'un zèle ardent pour les Bourbons. Parlant de l'empereur, il s'écrie :

— Cet homme n'est plus qu'un cadavre, seulement il ne pue pas encore.

Une proclamation affichée sur les murs de Paris apprend au peuple, surpris :

« Vous devez tous les maux qui vous accablent à un seul homme. »

.....

Le 4 avril, l'empereur Napoléon abdiquait à Fontainebleau.

L'écho de ces choses inouïes était parvenu jusqu'au fond des provinces de France.

Antoine Fisson, quand il les apprit, crut perdre la raison. Dans le dégoût qui le saisit, il songe à demander de suivre son empereur à l'île d'Elbe; mais Péronne implore son frère de lui de ne pas l'abandonner, et il se dit que Napoléon a d'autres fidèles, mais que Péronne n'a que lui : il reste donc.

Après quelques jours d'effervescence, la vie simple des laborieux a repris à Veyrac son cours ordinaire.

Les trônes peuvent changer d'occupants, chacun est forcé de vaquer à sa besogne journalière.

Un matin, cependant, une lettre venue de Paris arrive à l'adresse de Nanette Fisson.

Une lettre, pour la famille du forgeron de Veyrac, est un événement considérable. Antoine est appelé et chargé d'en faire la lecture. Tout d'abord, il cherche la signature au bas de l'épître qui couvre deux côtés des feuilles d'un grand papier et la proclame tout haut, au milieu de la surprise générale : Léocadie!

— Comment, ma cousine Léocadie? s'écrie Nanette subitement émue. Ah! Toine, lis, ... lis vite!

Il lit d'une voix basse :

« Cher cousin, chère cousine. Je vous embrasse d'abord tous de tout cœur. J'espère premièrement que les santés sont bonnes et que vous n'avez pas oublié Léocadie. Ah! ma chère Nanette, que de choses encore depuis que je t'ai vue! Mon pauvre Franchistigny est mort, il y a beau temps, après s'être ruiné; heureusement que j'avais des doigts et du goût, et j'ai pu gagner ma vie sans peine. Ah! ma chère, il y a de grandes dames nées qui en ont vu de plus dures que moi; j'ai eu comme apprenties des demoiselles qui, à Versailles, auraient été à la cour. Mais il fallait bien vivre, et souvent c'était difficile... Enfin, ce n'est pas pour te raconter ces choses-là que je t'écris aujourd'hui; j'en reviens à ce qui m'est arrivé : il faut que tu saches que la maison que j'habitais, à Londres, était bien trop grande pour moi. Alors, pour gagner quelque argent, et aussi pour ne pas trop m'ennuyer, je louais des chambres à des émigrés français... J'ai eu pendant longtemps comme locataire M. le chevalier d'Etaulier, qui se tirait très bien d'affaire en allant faire la salade chez les milords anglais. Oui, ma chère, la salade! Ces gens-là n'ont pas idée comment s'y prendre. Le chevalier, lui, connaissait plus de douze manières de l'accommoder, l'une plus exquise que l'autre; aussi, pendant la saison, gagnait-il ses

vingt-cinq guinées par soirée, c'est-à-dire qu'il n'était pas malheureux. Seulement, il n'avait pas compté avec la maladie, et il y a bientôt quatre ans une fluxion de poitrine, attrapée dans ses courses, l'a laissé si faible et si délicat que, pendant six mois, il a dû garder la chambre. Comme tu penses, je l'ai soigné de tout cœur, et je ne l'ai pas tourmenté... Bref, quand il a été guéri, il m'a offert de l'épouser, car tu sauras que je suis toujours la belle Léocadie ! Nous nous sommes mariés ; moi, j'ai continué à faire mes chapeaux pour les miladys ; lui a repris la confection de ses salades. Nous étions très heureux... Mais aujourd'hui que nous avons en France le roi légitime sur le trône, les émigrés rentrent naturellement, et mon chevalier compte bien retrouver quelques biens de sa famille. Le roi l'aime beaucoup, car Sa Majesté est gourmande ! Aussi ce ne serait pas surprenant si mon mari avait bientôt une place à la cour, le roi, un jour, la lui a promise. Nous demeurons, pour le moment, rue de Bellechasse, proche de mon ancien hôtel. Dans ce contentement, j'ai pensé de suite à la chère petite Péronne, dont je n'ai jamais perdu la mémoire, et j'ai dit à mon mari qu'il fallait s'occuper à la faire reconnaître pour la fille du comte de Lacoustande, car avec notre bon roi, qui est un père pour ses sujets, on est sûr d'obtenir justice, ce n'est pas comme avec l'autre !... Enfin, je n'en veux rien dire, pauvre homme ! »

— Elle fait bien ! plaça Antoine en grinçant des dents.

Il aurait continué, mais l'expression d'attente anxieuse chez Péronne était si intense qu'il reprit sans insister :

« Il faut, vois-tu, que la mignonne vienne à Paris ; mon mari a retrouvé une vieille tante qui l'adore, elle a passé toute la Révolution et presque tout l'Empire sans jamais sortir, elle est riche et tout à fait du beau monde, elle recevra avec bonheur cette enfant, à laquelle déjà elle s'intéresse, car il paraît que quelqu'un lui avait parlé de ta fille nourricière ! Arrangez-vous pour que Mademoiselle fasse le voyage : on la présentera au roi, et mon chevalier est sûr et certain qu'elle sera bien reçue, surtout que la duchesse de Barsac était attachée à M^{me} la comtesse de Provence qui serait la reine aujourd'hui si la pauvre femme n'était pas morte. Non, non, il ne faut pas tarder, c'est l'heure d'obtenir des grâces ! Je suis sûre que notre « pitchoune » d'autrefois est toute belle, et, moi, je saurai l'habiller.

« Au revoir, chère cousine, je t'embrasse et j'em-

brasse Fisson, et Antoine, si tu sais où il est, et je baise la main de Mademoiselle.

« Ta cousine qui t'aime,

« LÉOCADIE. »

« P.-S. — Prends bien note de mon adresse et réponds-moi par retour. »

Quand Antoine eut terminé, il restèrent tous un instant silencieux comme si, devant la vision qui se levait devant leurs yeux, le souffle leur manquait. Nanette, la première, rompit l'embarras qui les rendait muets et s'écria :

— Ah! le brave cœur que cette pauvre Léocadie!

Fisson, qui vieillissait beaucoup, se mit à pleurer; l'idée de perdre Péronne le consternait, cependant il fit l'effort de dire :

— C'est un bonheur!

— Si c'est un bonheur! reprit Nanette.

Et, aussi oublieuse d'elle-même qu'une vraie mère l'eût été, elle serra son enfant sur son cœur.

Péronne, toute pâle, les regardait en silence tour à tour, mais surtout ses yeux interrogeaient le visage de son frère de lait.

— Vous irez, sœur, dit-il simplement; j'en fais mon affaire. Péronne ira à Paris,... ira pour revendiquer son nom et son rang...

Ce que Nanette a désespérément espéré vingt ans durant va sans doute devenir une réalité, et alors la pauvre créature comprend qu'elle n'y a jamais vraiment cru. Voir Péronne les quitter lui cause une angoisse qu'elle se reproche.

Hélas! Péronne, qui les aime, attend comme un oiseau captif l'instant où elle s'envolera!...

Nanette a confiance; puisque le roi est enfin revenu, tout doit rester dans l'ordre. Elle éprouve la quiétude d'autrefois, et la vue du drapeau aux fleurs de lis, qui exaspère Antoine, la fait tressaillir d'émotion.

Ce sont d'étranges journées, des journées de rêve, que celles qui suivent la lettre de Léocadie, et pendant lesquelles se prépare le voyage à Paris de Péronne. On n'en souffle mot à personne du pays, et même, entre eux, les propos des Fisson à ce sujet sont brefs.

— Il reste presque tout l'or que Monseigneur nous a confié, dit timidement Nanette à son fils quand ils furent seuls.

— C'est bon, mère.

— Ah! dit Nanette en joignant les mains, elle sera donc enfin heureuse la fille de notre chère maîtresse!

Et, à la consternation de la brave créature, Antoine lui répond :

— Mère, je ne le crois pas; il est trop tard pour changer, elle est trop différente d'eux; elle souffrira, je crois.

— Non, non, ne dis pas cela.

Antoine ne le dit plus, mais continue à le penser. Mis en présence de la réalité, il se rend compte que malgré tout, par la force des circonstances, Péronne n'est à vingt ans qu'une paysanne ignorante et que d'autres s'en apercevront bien vite.

Vaguement, la fille du comte de Lacoustande éprouve le même sentiment; elle a conscience de son infériorité. Comme il est question des vêtements dont il faudra faire, pour son usage, l'achat à Bordeaux, elle déclare, à l'ahurissement de Nanette, qu'elle voyagera en costume masculin; elle a entendu raconter par Antoine que plusieurs femmes d'officiers supérieurs ont fait ainsi pour suivre leurs maris en campagne.

Antoine confirme et approuve, et Nanette, à contre-cœur, se soumet. Quand elle se retrouve seule avec son frère de lait, Péronne explique sa pensée :

— Vois-tu, Toine, je sens qu'avec une robe de dame je serais gauche; en habits de garçon, j'aurai moins de honte de moi-même.

— Ce n'est pas une mauvaise idée que vous avez eue là, sœur, répond Antoine; cela facilitera bien des choses, on ne vous remarquera pas, et il sera sage d'être prudents. Tant que vous n'avez pas gain de cause, il faut se défier de ceux qui sont vos ennemis.

Un matin de mai, un peu avant six heures, par un temps printanier qui semble tout revêtir de douceur et d'espérance, Antoine Fisson, capitaine en demi-solde, et son jeune compagnon montent, à Bordeaux, dans la diligence qui part pour Paris.

Péronne, sous la figure d'un adolescent, a la plus belle mine. Malgré la saison, elle porte une longue redingote de ratine bleu foncé qui la couvre presque jusqu'aux pieds et l'engonce très haut; ses beaux cheveux châtain clair, qu'elle a coupés sans hésitation, lui retombent sur le col, se retournant en une boucle naturelle; un chapeau rond, de feutre, à larges bords, lui descend bas sur le front, et sa cravate de satin noir touche le menton.

Le capitaine Fisson s'est procuré pour sa sœur de lait le passeport d'un jeune étudiant de Bordeaux qui allait précisément partir pour Paris et dont le signalement peut, avec de la bonne volonté, convenir à Péronne, à qui le teint bruni de fille des champs prête naturellement un certain aspect de virilité.

Ce départ s'accomplit presque avec autant de mys-

tère que le départ, vingt-deux ans auparavant, de la nourrice et de l'enfant quittant le château de Sainte-Bonne.

Nanette et Péronne, menées par Antoine dans un cabriolé qu'il a loué, ont quitté Veyrac avant le lever du jour, et elles étaient à Bordeaux qu'on ne les savait pas parties.

Antoine avait, à l'avance, tout préparé pour la transformation de sa sœur de lait, et quand, le soir, Nanette vit surgir devant elle ce bel adolescent, elle demeura aussi stupéfaite que si rien ne l'avait avertie du changement qui allait s'opérer.

Péronne, en quittant ses habits de paysanne, semblait en même temps avoir dépouillé son ancienne personnalité.

Pour la première fois, Nanette éprouva vraiment le sentiment que celle qui se tenait devant ses yeux n'était pas sa fille, ... était celle de ses seigneurs.

Elle l'avait toujours su, toujours cru agir en conséquence... Mais l'embarras inattendu qu'elle éprouva devant Péronne transfigurée lui révéla combien, inconsciemment, ses illusions avaient été fortes... Soudain Péronne l'intimida, ... elle cherchait presque du regard « l'autre », celle qu'elle élevait depuis vingt années; elle comprit que celle-là était partie pour toujours, qu'elle ne la reverrait jamais. La fille du comte de Lacoustande s'était mise à un autre plan et n'en pourrait plus descendre.

L'angoisse mortelle qui avait jadis étreint le cœur de la comtesse de Lacoustande, à l'instant où Nanette et la petite fille avaient disparu à ses yeux, se renouvela pour l'humble paysanne lorsque son Antoine et Péronne franchirent, dans la clarté douce de l'aube, le seuil de l'auberge.

Nanette ne songea pas à les accompagner; elle demeura inerte, puis ferma les yeux pour une prière, et une demi-heure plus tard, à l'instant précis où, dans une rumeur joyeuse, la diligence s'ébranlait, Nanette Fisson, à genoux dans la cathédrale de Bordeaux, immolant sa tendresse, remerciait Dieu et ses saints patrons de ce départ qui lui déchirait le cœur.

L'émotion de Péronne, à l'orée de ce monde nouveau, était intense. Antoine, habitué depuis tant d'années à courir à travers l'Europe, ne pouvait s'imaginer la sensation presque effrayante que causait à Péronne ce premier pas vers l'inconnu.

Elle subissait d'ailleurs une sorte d'exaltation à se sentir emportée rapidement dans la lourde voiture, à entendre le bruit du sabot des chevaux sur la route, le claquement du fouet des postillons; la vue de tous ces villages qui se découvraient un à un était pour

la créature ignorante une saisissante révélation du nombre infini de vies humaines parcourant leur cycle à la même heure.

La multiplicité des êtres vivants, les distances à franchir, toutes ces choses prenaient, aux yeux de Péronne, des proportions formidables. Les cent cinquante-six lieues de Bordeaux à Paris lui semblaient une distance infranchissable, et il lui fallait un grand effort sur elle-même pour ne pas éprouver un véritable vertige. L'agitation du voyage, les relais, les repas pris aux tables d'auberge, toutes ces choses nouvelles et inconnues l'étourdissaient presque.

Perdue au milieu de tant d'étrangers, Péronne trouvait dans la présence d'Antoine l'appui qui la calmait et la rassurait. Jamais il ne lui avait paru si fort, si protecteur; quand il parlait, c'était sur un ton de commandement, la mine hautaine. Regardant avec mépris les cocardes blanches, il étalait avec ostentation, sur le revers de sa redingote, son large ruban rouge. Ses compagnons de route l'observaient avec suspicion, mais néanmoins avec respect.

Dans l'intérieur de la diligence, des voyageurs avaient entamé le sujet de l'heureux retour du roi, s'extasiant sur tout le bonheur qui allait en résulter, insultant Napoléon.

Antoine, froid et sec, s'était refusé à donner la réplique à un vieux négociant de Bordeaux qui pleurait presque en parlant du duc d'Angoulême.

— Je suis soldat de l'empereur, moi, Monsieur! avait-il dit d'un ton de défi.

Et cette réponse avait bridé les propos. On se contenta ensuite de chuchoter et de regarder de travers les deux voyageurs.

La nuit ne fut pas longue pour Péronne. Accablée de fatigue, elle dormit appuyée sur l'épaule de son frère de lait. Aucune gêne, aucune inquiétude ne troubla son sommeil; sa confiance en Antoine était entière, absolue; près de lui, elle ne craignait aucun mal... Elle n'eut pas le plus léger soupçon de ce que furent, pour celui qui l'aimait follement, ces heures où elle dormit presque dans ses bras!... Il ne baissa pas les paupières, si heureux et si misérable qu'il eut une demi-seconde l'affreuse pensée que mourir à cet instant, et mourir avec Péronne, serait un bonheur suprême.

Puis cette vision lui fit horreur. Comme une vaillante sentinelle placée à un poste dangereux, il ramassa son courage, décidé à veiller, contre tous les périls, sur celle qui lui était confiée.

La diligence est arrêtée sur la place du gros bourg où va se prendre le dîner. La lourde enseigne de

l'Hôtel de la Poste, qui porte un coq les ailes ouvertes, signale une des auberges de France où l'on mange le mieux. Le négociant de Bordeaux avise ses compagnons de route qu'une très belle berline est arrêtée en face de la porte du Coq.

Les voyageurs descendent de la diligence, les femmes sont aidées pour se servir du marchepied qu'on apporte; quelques mendiants s'approchent et sollicitent l'aumône; les chiens et les poules qui vaguent sur la place piaillent et s'envoient; on entend les voix criardes des servantes à l'intérieur, celles des postillons dans la cour.

Sur la porte de l'Hôtel du Coq paraît un jeune homme de mine élégante; il donne le bras à une femme vêtue d'un riche manteau de taffetas gris clair, avec un chapeau orné de lilas et une longue voilette blanche; tous deux se dirigent vers la berline, maintenant attelée; la portière en est ouverte par un domestique, le marchepied abaissé, et la jeune femme y pose le pied.

Au moment de le faire, elle dit à son cavalier :

— Eh bien! et votre père, Gabriel, où est-il donc?

— Mais je pense qu'il nous suit, il m'a ordonné de vous mettre en voiture.

La jeune dame y prend place, au milieu de la curiosité des badauds et de celle des voyageurs de la diligence qui se sont arrêtés pour examiner l'équipage. Le jeune homme s'est retourné pour voir si quelqu'un vient, et ce mouvement le met presque en face à face avec Antoine et son jeune compagnon.

Chez Péronne, la reconnaissance est instantanée, tout le sang de son cœur afflue avec violence à son visage; les regards des deux jeunes gens se croisent. Gabriel semble recevoir un choc, s'arrête brusquement, puis, comme interloqué par la vue des deux voyageurs, se détourne pour s'avancer à la rencontre de son père qui, escorté par l'hôte, se dirige vers la berline.

M. de Messac passe devant Antoine et Péronne qu'il toise avec le beau mépris d'antan.

L'officier lui rend un regard qui n'a rien d'amène; négligemment, le marquis feint de regarder d'un autre côté. Enveloppé dans une longue polonaise verte, les cheveux poudrés et ramenés dans une bourse, haut cravaté de blanc frais et fin, il a l'air profondément satisfait. A voix basse, il dit quelques mots à son fils. Celui-ci, paraissant suivre une indication, jette un coup d'œil distrait vers l'endroit où se tenaient Antoine et Péronne; mais ils ont pénétré dans la salle où les tables sont mises.

Péronne, dont le cœur bat rapidement, ne peut se défendre de murmurer à son frère de lait :

— Antoine, demande qui sont les propriétaires de cette berline.

La question est aussitôt posée par le capitaine à une des accortes servantes.

— C'est M. le marquis de Messac.

— Et la dame?

— C'est M^{me} de Messac, pardi!

Et, répondant à l'interpellation d'un client, la fille s'écrie :

— Oui, Monsieur, tout de suite!

Et, en une seconde, elle se trouve de l'autre côté de la salle.

— Tu as entendu? dit Antoine à Péronne, d'une voix vibrante de colère contenue.

— Oui,... j'ai entendu!

Elle a entendu, mais l'émotion qu'elle ressent n'est pas celle qu'Antoine imagine; elle a entendu et elle pense avoir compris : « Il est marié », se dit-elle, et, en effet, pourquoi ne serait-il pas marié? Son père l'aura voulu... Sa femme n'est pas jolie, mais elle a une mine souriante et aimable... Comment la pensée d'une pauvre paysanne ignorante aurait-elle pu occuper le cœur d'un jeune homme comme celui-là?

Ce n'est qu'ensuite que l'autre idée, l'idée affreuse, s'impose : Cet homme qu'elle vient de croiser de si près est le frère de son père, celui qui l'a dépouillée, elle,... l'homme qui est son ennemi et le père de celui qu'elle a osé aimer... Péronne a le sentiment subit qu'il n'y a pas d'espoir pour elle, le désir de retourner en arrière la mord au cœur; elle lève les yeux vers Antoine, mais il ne l'observe pas.

Posté devant une fenêtre, il examine la place; ses yeux hardis de soldat s'arrêtent, menaçants, sur la silhouette falote qui va et vient, car le marquis de Messac, entouré d'un petit groupe de personnes qui sont accourues s'incliner devant lui, parle avec importance, parle comme un homme qui, pendant ces jours difficiles de transition, a été d'une utilité indiscutable, raillant les indécis, tenant les faibles, prouvant la nécessité patriotique d'abandonner l'empereur, délirant de zèle pour les Bourbons, déclarant les avoir toujours servis sous de faux dehors : leur agent quand on le croyait jacobin, leur agent encore sous la figure d'un serviteur de l'Empire!...

C'est ce que croit fermement la nouvelle M^{me} de Messac, née de La Saive, qui maintenant se félicite d'être unie à un homme dont le dévouement à ses princes bien-aimés est sans limites.

La pauvre Zéphyrine avait d'abord été péniblement émue lorsque sa mère l'avait mise, d'un ton décisif, au courant des projets formés à son égard.

— Un homme sérieux, mon enfant, qui, malgré les apparences, auxquelles tu ne dois pas t'arrêter, *pense bien, je le sais*. Tu auras une belle mission à remplir!

Et Zéphyrine, élevée dans l'idée que le célibat était le plus affreux des sorts, façonnée à l'obéissance, passionnée pour la cause des Bourbons, résolue à faire son devoir dans quelque situation que ce soit, après quelques larmes versées en secret, plusieurs ferventes prières pour le salut en ce monde et en l'autre du jeune baron de Sainte-Foi, avait, au bout de trois courtes semaines de cour, donné sa main au vieux mari que sa mère lui imposait.

La jeune femme, patiente et douce, remplit son rôle avec bonne grâce, l'exaltation royaliste l'occupe exclusivement; elle pressent que M. de Messac va jouer un rôle éminent et l'admire avec sincérité.

Ce jour-là, tranquillement assise dans sa berline, elle attend le bon plaisir de son époux; elle sait que le rapide voyage qu'ils viennent d'accomplir et le séjour à Bordeaux ont un but politique; elle trouve donc tout naturel que M. de Messac s'attarde à causer avec les notables qui l'entourent, mais elle comprend moins pourquoi son beau-fils a disparu. Gabriel, habituellement, se montre fort courtois pour elle et, en apparence, du moins, a accepté beaucoup plus facilement qu'on ne l'eût imaginé de voir une autre femme prendre la place de sa mère.

M^{me} de La Saive a fort recommandé à sa fille de se montrer aimable pour le fils de M. de Messac. Dans les grandes comme dans les petites occasions, c'est M^{me} de La Saive qui guide et inspire la conduite de sa fille, et elle n'admettrait pas qu'il en fût autrement.

M^{me} de Messac continue à regarder la place, où les conciliabules se prolongent; il y a un certain va-et-vient des messagers envoyés et qui reviennent.

Le marquis se décide enfin à rejoindre sa femme; les personnes qui l'accompagnent se tiennent à distance respectueuse de la berline et saluent profondément M^{me} de Messac.

M. de Messac, ayant pris place, constate avec déplaisir l'absence de son fils; néanmoins, c'est d'une voix pondérée qu'il donne à son valet de chambre l'ordre d'aller quérir M. le comte de Messac.

Celui-ci, heureusement, reparait au même instant; il est manifestement troublé, très pâle et l'air agité.

— Vous vous êtes fait attendre, Gabriel, dit tranquillement M. de Messac sans autre commentaire.

La portière de la berline est fermée, le marchepied remonté, la lourde voiture de voyage s'ébranle et, dans un nuage de poussière, s'éloigne à grande allure.

XXII

Les voyageurs de la diligence commencent à s'impatienter, on devrait déjà être repartis; le conducteur de la diligence est venu avertir qu'on avait découvert un léger dommage à une roue et qu'un charron était occupé à le réparer.

Enfin l'avis de remonter est donné, les plaintes et les commentaires s'arrêtent net, la salle du Coq se vide en un moment.

Antoine, qui est resté un des derniers, se prépare à sortir à son tour, mais, à l'instant où il va franchir la porte, une main posée sur son épaule l'arrête. L'officier, déjà courroucé, lève les yeux vers celui qui a osé le toucher. A son vif étonnement, ses regards rencontrent ceux d'un capitaine de gendarmerie qui, d'un ton assez respectueux, lui dit :

— Pardon, mon officier, mais j'ai ordre de vous prier de passer à la mairie.

— A la mairie? Pour quoi faire?... La diligence part dans un instant, voici mon passeport, je suis en règle... Excusez-moi, capitaine, mais le temps presse.

— Mes ordres sont formels, mon officier; votre compagnon peut partir, vous, restez.

Antoine, figé par l'étonnement, étouffe la colère montante qui le ferait se livrer à quelque violence. Il pense à Péronne. Elle a entendu le dialogue et en a à peine compris le sens, cependant une terreur secrète lui enlève presque la force de parler; elle balbutie avec peine :

— Qu'est-ce qu'il y a, Antoine? Qu'est-ce qu'il y a?

Antoine a repris ses esprits et gardera son sang-froid; il devine un guet-apens.

— Jacques, dit-il tout haut, s'adressant à son jeune compagnon, tu vas continuer ta route sur Paris. Je sera retenu ici peut-être quelques heures, peut-être quelques jours; n'importe, la chose n'aura pas d'importance. On nous attend, tu le sais. Tu iras chez nos amis et je t'écrirai. Je leur écrirai demain; va, va, tu manquerais la diligence, et il faut que tu partes; entends-tu?...

— Seul?

— Oui, seul; n'aie aucune crainte pour moi. Allons, Jacques, sois un homme!

Et un regard significatif ordonne à Péronne de s'éloigner.

— Vite, camarade, vite, répète le capitaine de gendarmerie, poussant Péronne vers la porte.

Le conducteur de la diligence paraît à son tour et appelle :

— Allons, les voyageurs; allons, Messieurs!

— Le jeune homme va seul, dit le capitaine de gendarmerie.

Et Péronne, sans savoir comment, est poussée au dehors, elle a monté le marche-pied; pendant que le conducteur l'y aidait, un papier a été glissé dans sa main, qu'elle a instinctivement refermée, puis, étourdie, ahurie, elle est tombée à sa place.

Ses compagnons de route regardent d'un mauvais œil le jeune homme solitaire; on chuchote déjà quelques mots d'un complot impérialiste: l'officier avait bien l'air d'un conspirateur!

Le papier qu'elle tient brûle la main de Péronne; il lui semble que ce papier est un talisman qui va l'arracher à l'horreur de sa situation. Seule, dans une diligence, sur la grande route, elle qui ne connaît rien... Mais Antoine lui a enseigné le nom des villes qu'ils devaient traverser pour atteindre Paris, et ces noms elles les reconnaît... Voici Orléans, elle sait qu'on se rapproche...

La nuit est venue; au matin, on entrera dans Paris. Peu à peu, chacun s'endort; alors, à la lueur du mauvais falot qui les éclaire, Péronne arrive à déchiffrer le billet :

« Cousine Péronne, c'est moi, Gabriel, je suis sûr de vous avoir reconnue; quoi qu'il arrive, ne craignez rien, je serai là à l'arrivée de la diligence de Bordeaux. »

Alors toute la frayeur de Péronne se dissipe, son cœur bat éperdument; elle espère, elle ne sait pas ce qu'elle espère... Une vague intuition pénètre son esprit pourtant si paresseux... Ce doit être le marquis de Messac qui a causé l'arrestation d'Antoine. Sous quel prétexte? Antoine courrait-il un danger, et elle-même? Nanette lui a laissé cent fois entendre qu'on pourrait bien essayer de l'enlever... Péronne se promet de ne pas dormir un instant, d'être vigilante jusqu'au moment où l'on entrera dans la cour des Postes, où il sera!

Péronne a mis pied à terre. La cour de l'Hôtel des Postes, dans l'enclos de l'abbaye, est remplie de monde; on a déchargé la petite valise ne pesant pas quinze livres, dont le transport est gratuit; mais le jeune voyageur frais débarqué demeure immobile extérieurement et intérieurement éperdu... Personne, personne qui ressemble à Gabriel!... Enfin, un commissionnaire d'assez mauvaise mine s'approche et offre ses services.

— On va vous porter votre valise, mon provincial. A quel hôtel allons-nous? dit une voix que Péronne tressaille à entendre.

Au mouvement de dénégation déjà ébauché a succédé un acquiescement silencieux; le commissionnaire se baisse pour charger le portemanteau et murmure :

— C'est moi, Gabriel; suivez-moi avec confiance.

Et tous deux sont en un moment dans la rue Saint-Benoît.

Là, le commissionnaire a un court conciliabule avec son client, puis dit rapidement :

— Je vais vous mettre en fiacre, je monterai sur le siège et vous conduirai là où vous allez.

La pauvre Péronne croit rêver... Elle a à peine la force de dire :

— Oui, ... merci.

Cependant, elle ajoute d'une voix angoissée :

— Qu'est-il arrivé à Antoine? Au nom du bon Dieu, dites-le-moi?

— N'ayez aucune inquiétude; je vous expliquerai cela ailleurs. Voici le fiacre qui nous attend, prenez-y place.

Et cette chose inouïe a lieu : Péronne, sous un costume masculin, est assise dans une voiture dont le siège est occupé par Gabriel de Messac vêtu en portefaix!

XXIII

Les dix-huit mois écoulés depuis le séjour de Gabriel de Messac à Veyrac avaient singulièrement mûri le jeune homme : il possédait maintenant quelque expérience de la vie.

Peu après son second mariage, le marquis de Messac, qui aspirait à éloigner son fils de France, avait persuadé celui-ci d'accepter d'être un des secrétaires du duc d'Otrante qui se rendait en Allemagne, appelé par l'empereur à de hautes fonctions.

Fouché, aux yeux de Gabriel, était un homme très dévoué aux siens, veuf modèle, s'occupant de ses enfants, et d'une capacité qui lui valait la considération universelle.

Le duc d'Otrante, mis au courant des désirs de son vieil ami, avait volontiers agréé Gabriel, et, au cours de ces six mois passés à la petite cour de Laybach, capitale de l'Illyrie, où Fouché régnait d'une façon bénévole, le vieux renard gagna facilement la confiance de son jeune subordonné. Fouché, qui n'oubliait rien, devina bientôt que, d'une façon inexplicable, Gabriel de Messac avait été mis au courant de l'existence d'une fille du comte de Lacoustande et demeurait, en conséquence, cruellement indécis entre son devoir filial et l'accomplissement de ce qu'une jeune imagination pouvait considérer comme un devoir supérieur!

Sans jamais manifester la moindre connaissance de la lutte qui se livrait dans l'âme de Gabriel, le duc d'Otrante s'arrangea pour augmenter cette perplexité, car Fouché estimait qu'un scandale dans la famille de M. de Messac serait un événement tout à fait fâcheux et dont les conséquences rétrospectives remueraient beaucoup d'eau stagnante. Il jugeait la jeune héritière dépossédée fort bien là où sa destinée l'avait placée!

Dans des entretiens paternels, Fouché faisait allusion à tant de choses extraordinaires qui avaient eu lieu pendant la Révolution, à l'impossibilité presque absolue de démêler la vérité : nul plus que lui, assurait-il, n'était mieux placé pour le savoir, et Gabriel sentait naître dans son cœur quelque chose qui ressemblait au doute.

En somme, sa mère ne lui avait donné aucune affirmation motivée ni positive; elle croyait à la sincérité de Nanette Fisson, mais, de preuve indéniable, nul n'en possédait.

Gabriel de Messac, à qui l'entreprise de rétablir Péronne à son rang véritable avait paru si facile, comprenait qu'il ne pouvait, sur d'aussi instables indices, accuser son propre père de la plus grave spoliation.

Les dernières paroles que sa mère lui avait adressées recommandaient la patience... La patience, peut-être, finirait par obtenir des preuves irréfutables de la filiation de Péronne...

Le hasard réserve parfois de si étranges surprises!

En rentrant à Paris, vers la fin de décembre 1813, alors que son chef continuait en Italie ses énigmatiques missions, Gabriel était plus que jamais décidé à agir avec prudence et réserve. Ignorant la véritable nature de son père, il le croyait trompé de bonne foi

et considérait que dorénavant la mission de sa vie était d'arriver à lui dessiller les yeux; il rêva même, dans la généreuse ardeur de son âme, de se faire une alliée dans la nouvelle épouse de son père; il s'appliqua à leur plaire à tous deux.

Il avait réussi, et M. de Messac se flattait que les velléités chevaleresques inspirées par le séjour de Veyrac avaient cédé aux réalités de la vie.

L'apparition d'Antoine Fisson sur sa route fut pour M. de Messac un choc profondément désagréable; l'insolence de l'attitude de l'individu, évidemment un officier, attira d'abord son attention; il s'enquit du nom du personnage et n'eut pas de peine à se le procurer; il se souvint aussitôt qu'à Bordeaux le capitaine Fisson, lui avait été récemment signalé comme enragé bonapartiste, très probablement affilié à la conspiration militaire que les royalistes voyaient partout.

A tout hasard, sur cette donnée, M. de Messac résolut d'interrompre le voyage du fils aîné des Fisson et de contrecarrer ses intentions, quelles qu'elles fussent; il n'eut pas un soupçon de la véritable personnalité du jeune compagnon de l'officier, qu'il prit, conformément aux indications inscrites sur le carnet du conducteur de la diligence, pour un jeune étudiant.

M. de Messac jugea que, à l'aide de quelques complacités inconscientes, rien ne serait plus facile d'incriminer Fisson et d'exercer de cette façon une terreur salutaire sur la famille où vivait celle qui était l'obsédant cauchemar de l'homme à qui tout semblait réussir.

Dans l'état de transition actuel, c'était à qui rivaliserait de zèle pour se distinguer aux yeux du nouveau gouvernement et faire oublier les services rendus à l'empereur.

Ce fut le cas du maire de Mousson qui n'hésita pas à faire procéder à l'arrestation, sous une forme bénigne, du capitaine Fisson, sûr d'être couvert par la protection d'un personnage aussi puissant que le marquis de Messac. Une illégalité, justifiée par le souci de la précieuse vie de Sa Majesté, lui parut une action parfaitement louable.

Quelques mots du dialogue échangé entre le maire et un de ses subordonnés furent surpris par Gabriel; il rentra dans la salle, incertain de quelle façon il allait agir; mais, en revoyant l'adolescent dont l'aspect l'avait frappé, il acquit la conviction que Péronne se trouvait devant ses yeux: encore une fois, elle était en péril.

N'ayant le temps de rien approfondir, il se contenta

de lui faire passer le petit billet qui l'assurait qu'un cœur dévoué veillait sur elle.

Peut-être bien ce « hasard », sur lequel le jeune homme comptait témérairement, allait-il lui livrer enfin la vérité sous une forme précise.

Les entretiens avec le duc d'Otrante, tout ce qui se passait à Laybach avaient ouvert l'esprit de Gabriel sur la nécessité du secret pour qui veut réussir une entreprise; aussi prit-il la résolution de ne pas se découvrir et d'aborder Péronne sous un aspect qui n'éveillerait aucune curiosité. Son plan avait réussi.

La courte explication de Péronne, qui heureusement put donner le nom et l'adresse de M^{lle} d'Étaulier, jeta Gabriel dans la plus vive surprise. La Providence agissait, il en eut l'intime conviction et se prépara à remplir son rôle sans défaillance : ce rôle, il ne se le dissimulait pas, pouvait être décisif.

M^{lle} d'Étaulier vivait presque toujours enfermée dans deux pièces de son hôtel, rue Saint-Guillaume. Depuis la Terreur, les persiennes des fenêtres de l'entresol, au-dessus des communs, demeuraient closes, et tout l'aspect de l'hôtel était délabré.

M^{lle} d'Étaulier ne souffrait, à aucun prix, l'entrée chez elle d'un ouvrier. Elle avait passé trois ans presque toujours couchée, soignée par un fidèle ménage, gens habiles qui, grâce à des achats toujours bien payés en argent comptant, à des professions de foi subversives et à la possession d'un chien appelé *Brutus*, traversèrent la Terreur sans avoir été inquiétés. La réputation d'être mourante et d'avoir fait des legs dans son quartier servit de bouclier à la propriétaire de l'hôtel de la rue Saint-Guillaume.

Quand vinrent des jours plus calmes, le pli était pris, la méfiance était implantée chez M^{lle} d'Étaulier. Elle avait redouté les jacobins et les républicains, elle craignait maintenant les agents royalistes, et, pour échapper à leurs sollicitations, la porte de l'hôtel ne s'ouvrait jamais.

L'Empire établi, de nombreux émigrés rentrés, M^{lle} d'Étaulier crut pouvoir respirer; elle établit chez elle un petit whist quotidien, auquel prenait part son notaire, M^e La Longue, homme souverainement habile, qui se tenait habituellement du côté de l'ombre aux heures du soleil et du côté du soleil quand le vent fraîchissait; il nourrissait, depuis quinze ans, en silence, l'espoir de se voir agréer comme époux et veillait en propriétaire présomptif sur la fortune de M^{lle} d'Étaulier. Les deux autres partenaires étaient un vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin, plein de piété et de simplicité, et M^{me} de Barbazan, veuve d'un ancien président mort émigré à Londres et qui avait perdu

deux fils à l'armée; elle n'avait plus de force que pour faire mouvoir mécaniquement les cartes et s'occuper du chien de M^{lle} d'Étaulier et de son chat à elle. M^{lle} d'Étaulier allait à la messe en chaise à porteurs, mais, en dehors de cette occasion, ne sortait jamais; elle avait son jardin pour prendre l'air, si elle le désirait; seulement, elle ne le désirait jamais.

A ce régime casanier, elle était devenue fort grasse, ce qui lui seyait. Sa figure de quinquagénaire avait la plus aimable expression; elle se coiffait d'un turban, ce qui achevait de lui donner l'air d'un pacha réjoui; de cœur très sensible, elle distribuait des aumônes par l'intermédiaire de l'excellent abbé Maraudel; elle et ses commensaux usaient abondamment de tabac. La fenêtre du salon où vivait M^{lle} d'Étaulier était rarement ouverte pendant l'été, jamais l'hiver; on collait du papier sur les joints pour éviter les vents coulis. Un aimable désordre régnait dans l'hôtel, à l'instar de celui qui, vingt-cinq ans auparavant, était la règle dans les corridors de Versailles. Dans le beau vestibule de l'hôtel, Lancre, le vieux majordome-valet de chambre, entassait les chaussures, les lampes et les bougeoirs de la maison; très souvent, il y prenait ses repas afin d'être à portée de répondre à la sonnette de Mademoiselle dont les appels étaient incessants.

Le portier de l'hôtel était savetier de son métier, ce qui ne gênait guère la propriétaire, à qui les circonstances avaient appris à respecter les apparences démocratiques.

M^{lle} d'Étaulier avait été ravie du retour de son neveu, fils d'un demi-frère aîné; elle-même tenait son hôtel et sa fortune considérable de sa mère, mais elle était toute disposée à en faire bénéficier sa famille. Cependant, depuis vingt ans, on s'était perdu de vue! M^{lle} d'Étaulier, sous son aspect prosaïque, avait la plus vive imagination dont elle se nourrissait depuis vingt ans; dans cette existence étouffée, la nostalgie des aventures ne l'avait jamais quittée, et, lorsque M^{me} d'Étaulier lui parla de Péronne, elle fut ravie de se trouver mêlée à une histoire aussi intéressante. Sa mère, née Lagardère, était une lointaine parente des Barsac, et, dans ces conditions, M^{lle} d'Étaulier considérait la fille du comte de Lacoustande comme appartenant à sa famille et se préparait, avec le plus vif plaisir, à accueillir une jeune personne qui lui faisait l'effet d'une héroïne de roman.

M^{lle} d'Étaulier, vers deux heures, faisait généralement une petite sieste; elle en fut éveillée par le fidèle Lancre qui vint, d'un air de complicité, avertir

sa maîtresse qu'un commissionnaire demandait absolument à lui parler pour affaire très urgente.

— Il m'en a tellement prié que j'ai osé venir déranger Mademoiselle!

— Tu as eu raison, Laucré. Où est cet homme?

— Dans le vestibule.

Le commissionnaire avait la mine de tous ses congénaires, mais il n'en avait pas l'attitude, car, dès qu'il vit M^{lle} d'Étaulier, il se porta vivement à sa rencontre et, désignant de la main une silhouette d'adolescent debout sur le perron, derrière la porte vitrée, dit d'une voix émue :

— Elle est là!

Un instant, M^{lle} d'Étaulier ne comprit pas; mais, si sa personne était lourde, son esprit était prompt :

— Ce jeune homme?

— Oui.

Et, s'avisant de son étrange apparence et de la singularité de son discours, Gabriel ajouta rapidement :

— Faites-nous entrer, je vous prie, Mademoiselle. Je suis Gabriel de Messac, et c'est Péronne de Lacoustande qui est là, sous ces habits de garçon.

Péronne n'eut pas le temps d'être embarrassée : elle fut pour ainsi dire happée par M^{lle} d'Étaulier, nageant en plein dans l'in vraisemblable et s'y délectant. Deux baisers sonores furent posés sur ses joues, et M^{lle} d'Étaulier, l'entraînant ensuite vers la fenêtre, prit son lorgnon et l'examina attentivement.

— Tu es charmante, mon cœur, tout à fait le type Barsac. Cet habit te va à ravir. Ma mère aussi se plaisait à voyager en redingote d'homme. Je sens que je vais raffoler de toi; tu me conteras tes aventures, j'adore les aventures. Nous allons faire crier ce vilain M. de Messac; son fils, je vois, est un original et un charmant garçon... Hé! Hé! Les choses s'arrangent si drôlement en ce monde. Allons, ma belle, je vais te confier aux mains d'Elodie, et je fais prévenir à l'instant mon neveu et ma nièce : celle-ci ne parle que de ton arrivée!... Mais où est donc M. le comte de Messac? Nous ne le nommerons pas, inutile de faire intervenir son nom. Mon Dieu, quel événement que l'arrestation de ce brave frère de lait! Je parlerai de lui à l'abbé Maraudel qui est au mieux avec l'abbé de Montesquion; les choses s'arrangeront... elles s'arrangeront parfaitement... Va, ma petite, voici Elodie, elle est prévenue. Passe-toi un peu d'eau de roses sur le visage, après le voyage, c'est salutaire.

Telles étaient les idées sommaires de M^{lle} d'Étaulier sur l'hygiène de la toilette; elle-même usait exclusivement d'alcool pour le visage, de farine

d'avoine pour les mains, moyennant quoi elle avait la peau douce et fine et, toujours parfumée à la poudre d'iris, flairait fort bon.

XXIV

Depuis l'arrivée de Péronne, le chevalier d'Étaulier a eu plusieurs entrevues avec le duc d'Escars, premier maître d'hôtel du roi, favori de son souverain, avec lequel, ainsi que le *Moniteur* l'apprend au public, il travaille presque quotidiennement dans le cabinet royal : là se confectionnent des sauces et des coulis d'une qualité exceptionnelle et dont la dégustation est d'un haut intérêt pour le roi.

Le chevalier d'Étaulier n'a jamais brillé par l'esprit, et la préparation assidue des salades n'a pas contribué à le rendre plus brillant ; mais, par contre, elle a développé chez lui la bosse gastronomique, et c'est grâce à la confection d'une merveilleuse purée de cèpes qu'il a inventée et dont il a promis la recette au duc d'Escars qu'il espère obtenir pour la fille du comte de Lacoustande la faveur insigne d'être admise à plaider elle-même sa cause auprès du roi !

Le duc d'Escars veut beaucoup de bien à son ami le chevalier d'Étaulier dont le concours discret lui est précieux. Des essais répétés de la purée de cèpes ont été faits à huis clos à l'hôtel d'Escars ; chaque fois, d'Étaulier apporte quelque perfectionnement nouveau qui enthousiasme le premier maître d'hôtel.

— Le roi sera content, se plaît à répéter le fidèle serviteur.

Pendant ces séances culinaires, le chevalier d'Étaulier a eu tout le loisir d'intéresser le duc d'Escars à l'histoire de la fille du comte de Lacoustande. M. d'Escars, qui est un « pur », a horreur de ceux qui ont servi l'Empire et plus encore des nobles compromis dans la Révolution. Le marquis de Messac, très avant dans l'intimité du prince de Bénévent, entremetteur (il le sait) entre les princes et le redoutable duc d'Otrante, lui est en abomination ; il le regarde comme capable de tous les crimes, il ne doute aucunement qu'il n'ait fait assassiner son malheureux frère, dont le duc d'Escars se souvient fort bien. En conséquence, il promet au chevalier d'Étaulier d'user de toute son influence pour intéresser le roi au sort de l'infortunée jeune fille, d'autant que celle-ci, petite-fille de la duchesse de Barsac, a des droits tout spéciaux

à la bienveillance de Sa Majesté. Les deux hommes ne doutent aucunement du succès.

La dégustation de la purée de cèpes, réussie au-delà du possible, a eu lieu et a mis le roi de si belle humeur que le duc d'Escars n'a aucune peine à présenter sa requête qui a été agréée.

Louis XVIII a écouté avec bonté le récit qui lui a été fait; ces petits incidents le distraient des plus graves préoccupations politiques, il aime d'ailleurs à jouer son rôle de père du peuple.

Péronne apprend donc un jour qu'elle sera admise en l'auguste présence de Sa Majesté! M^{lle} d'Étaulier reste stupéfaite du calme relatif avec lequel la jeune fille accueille cette nouvelle: pour M^{lle} d'Étaulier, pour son petit cénacle intime, le roi est l'objet d'une vénération passionnée, il est à la fois adoré et redouté. Mais l'ignorance même de Péronne modère son émotion, à peine si elle se rend compte de ce qu'est le roi; elle le sait tout-puissant, le croit bon, et aucune pensée d'étiquette ne la trouble; elle possède la hardiesse des enfants.

Péronne, d'ailleurs, a eu le plus grand succès auprès des intimes de M^{lle} d'Étaulier. Tous ces gens aimables et oisifs s'ennuyaient; tous, plus ou moins, avaient souffert de la Révolution, et une vivante victime des injustices de cette funeste époque les intéressait au plus haut point! Et puis, Péronne était charmante, elle avait conservé quatre jours son costume masculin que chacun proclamait lui aller à ravir.

M^{lle} d'Étaulier avait même déclaré qu'il était tout à fait fâcheux qu'on ne pût la présenter au roi sous des habits qui avaient quelque chose de romanesque et indiquaient la persécution dont la pauvre enfant était l'objet.

Péronne, depuis l'instant de son entrée dans l'hôtel de la rue Saint-Guillaume, se sentait comme étourdie; l'absence prolongée d'Antoine, son silence inquiétant la désespéraient...

Gabriel ne reparaisait pas... Elle le comprenait, et l'idée qu'il était marié jetait un voile sur tout l'avenir; de plus, n'ayant jamais de sa vie pris part à ce qui s'appelle une conversation, elle n'était capable que de répondre aux questions, et ce peu elle le faisait avec gêne. N'eût été la débordante et enthousiaste cordialité de Léocadie, la jeune transfuge, transplantée dans un sol si nouveau, se fût sentie perdue! Mais M^{me} d'Étaulier était restée la prime-sautière grisette bordelaise, au verbe et au cœur chauds, éloignant la malveillance par sa simplicité et sa sincérité; elle déclara parfaitement reconnaître dans le visage de la

jeune fille celui de la petite enfant qu'elle avait conduite à la Malmaison!

— Mais, ma mignonne, dit-elle avec ardeur, nous vous mènerons, cette fois, à mieux que M^{me} Bonaparte qui était cependant une bonne femme.

En attendant, il fallait transformer Péronne, car la belle Léocadie ne partageait pas l'admiration de sa vénérable tante pour la redingote de ratine; elle commença donc par habiller Péronne d'une de ses robes à elle; puis, successivement, la conduisit aux bains chinois, chez le coiffeur et les meilleurs faiseurs d'élégances féminines. En peu de jours, elle l'eut équipée, mais le résultat ne répondit pas aux espérances de l'ex-marchande de modes...

Péronne, sous ses nouveaux atours, demeurait raide et guindée, et Léocadie, qui, dès sa quatorzième année, avait été, sans enseignement aucun, pleine de désinvolture, s'étonnait de la gaucherie timide de cette fille de sang noble.

— Allons, mignonne, disait-elle, mettez-vous à l'aise; j'ai prié ma tante de commander le maître à danser, car il faut, mon cœur, que vous appreniez à faire la révérence.

En prévision du jour solennel, on étourdissait la pauvre Péronne de recommandations, tous s'évertuaient à lui donner des façons de cour dont elle manquait totalement. On lui parlait verbeusement de « Madame », de ce qu'il fallait faire devant elle, de la manière dont il fallait se tenir devant le roi, et Péronne les écoutait sans comprendre. Plusieurs fois, ahurie par tant de paroles inaccoutumées, par tant de noms mystérieux, elle se dit que, si Antoine était là, il lui expliquerait... Les autres avaient toujours l'air de croire qu'elle savait...

Léocadie elle-même était initiée depuis si longtemps aux façons mondaines qu'elle n'avait plus une juste idée de l'ignorance de Péronne.

La gravité sérieuse de la jeune fille agaçait un peu M^{lle} d'Étaulier; elle jugeait que « l'enfant » devait être aux « anges » et ne concevait pas pourquoi elle se plaisait à s'inquiéter de son frère de lait. On avait recommandé le jeune homme en haut lieu, il n'y avait plus qu'à attendre.

Une fois Péronne à bon port, que le jeune homme (un dangereux personnage, sans doute, un séide de Bonaparte) fût en prison ou ailleurs, peu importait, en somme. Serviteur-né de la maison de Lacoustande, en veillant sur la jeune fille, le fils Fisson n'avait fait que remplir son devoir.

La mentalité de tous ces honnêtes gens, qui avaient cependant vu la réalité de près, était inimaginable.

On nageait, à cette heure, en pleine réaction; on s'empressait de retourner en arrière avec une méconnaissance absolue des temps écoulés et de tout ce qui s'était accompli depuis vingt ans. M^{lle} d'Étaulier, la présidente et l'abbé Maraudez ne doutaient aucunement de l'immédiate restitution à la fille du comte de Lacoustande de son rang et de sa fortune; seul, M^e La Longue, en sa qualité d'homme de loi, manifestait quelques doutes et engageait à la prudence!

XXV

Dans ce cabinet des Tuileries dont, selon l'expression du comte d'Artois, Bonaparte n'avait pas laissé détériorer le mobilier, le roi Louis XVIII était assis. Une des fenêtres, ornée d'un large store qui tamisait la lumière trop crue, était grande ouverte, et l'œil dominait le noble panorama formé par le jardin et les Champs-Élysées et que terminait l'arc triomphal érigé en l'honneur du César tombé.

Il est vrai aussi que le regard devait en passant s'arrêter sur cette place fatale qui avait été témoin du supplice du roi et de l'infortunée reine! Mais ces réminiscences, à une seule personne exceptée, ne semblaient pas s'imposer aux nouveaux habitants des Tuileries. Et même M^{me} la duchesse d'Angoulême, quel que fût le caractère angoissant des méditations intérieures qui l'assombrissaient, n'en était pas moins, à cette première heure du retour en France, absorbée par les plus puérides questions d'étiquette.

Le roi Louis XVIII n'avait alors que cinquante-quatre ans; mais, obèse et presque impotent, il formait, dans sa lourdeur, un singulier contraste avec le dernier maître des Tuileries! La figure du frère de Louis XVI était plutôt belle, quoique de peu d'expression, et ne révélait en rien l'esprit si fin caché sous cette épaisse enveloppe; l'ironie de l'homme avisé n'y transperçait pas, et certes la foule, qui, le soir de son entrée à Paris, se pressait dans le jardin pour l'acclamer, ne soupçonnait guère les mots sortis des lèvres royales, entr'ouvertes pour le sourire. S'inclinant vers son peuple, le saluant gracieusement de la main, le roi, tout en se tournant à droite et à gauche, murmurait assez haut pour que son entourage immédiat l'entendît :

— Sacrée canaille... Sacrée canaille (1)...

Cette perspicacité et ce manque d'illusion ne l'empêchèrent pas, il est vrai, d'être forcé de repartir quelques mois plus tard en exil, mais aidèrent sans doute à ce qu'une fois revenu il s'arrangeât pour mourir sur le trône.

... La porte du cabinet royal s'ouvre, et, sous l'égide de l'excellent duc d'Escars, Péronne est introduite... Un instant, elle se tient interdite sur le seuil, aussi pâle que la robe blanche dont on l'a vêtue, un chapeau blanc également jette une ombre légère sur son beau front, et, de ses yeux profonds, rendus plus brillants par l'émotion, semble émaner de la lumière! Péronne frémit comme une bête timide en présence du danger, puis, se reprenant, elle fait gauchement la révérence plongeant qui lui a été enseignée... Les yeux du roi suivent avec un air de bonté et de curiosité les mouvements embarrassés de la jeune créature. Péronne rencontre ce regard encourageant; alors, oubliant tout ce qui lui a été recommandé, elle s'élançe en avant et, dans un geste spontané, se précipite à genoux devant le roi, levant vers lui son visage que les larmes inondent déjà, pendant que ses lèvres balbutient :

— Sire... Sire...

Cet aimable désordre chez une aussi jolie personne ne déplait pas à Louis XVIII; il se penche vers la jeune fille, lui présente une main protectrice qu'elle baise avec respect et l'engage doucement à se relever.

— Remettez-vous, mon enfant, nous sommes disposé à vous écouter avec toute la bienveillance possible. Voyons, un petit effort; séchez vos larmes, vous êtes en présence de votre roi, votre père : tous mes sujets sont mes enfants.

Ces paroles répondent parfaitement à la conception que Péronne s'est faite du roi, c'est ainsi que Nanette parle toujours de « Celui » qui fut si cruellement mis à mort. Péronne essaye de retrouver ses esprits; le vieux monsieur, habillé d'un habit bleu avec de grosses épauettes, un grand ruban sur la poitrine, guêtré de velours noir, et un pied énorme posé sur un coussin, n'a rien d'effrayant. Le roi, de son côté, continue à l'examiner avec bienveillance; il prend sur un petit guéridon, placé à son côté, un cornet de

(1) Ce propos, parfaitement authentique, a été souvent raconté par le comte de Cambise, celui-là même à qui Napoléon disait : « Cambise, Cambise, est-ce que vous êtes le fils du roi de Perse ? »

bonnons et, gracieusement, le tend à Péronne.
— Tenez, mon enfant, mangez un de ces bonbons, dit-il paternellement.

Péronne hésite, puis, d'instinct, obéit, le roi la regardant en souriant; le bonbon avalé, l'effet voulu est obtenu. Elle a presque repris son sang-froid, son cœur bat beaucoup moins fort. Après une seconde d'hésitation, elle se laisse retomber à genoux, joint les mains comme dans la prière, et, d'une voix qui implore, elle dit :

— Sire, rendez-moi mon père et ma mère !

Ce n'est pas la phrase préparée, c'est celle qui est venue aux lèvres de Péronne, et Louis XVIII en est touché. Une seconde fois, il lui ordonne de se relever et, ne la quittant pas des yeux, dit lentement :

— Vous me rappelez beaucoup, mon enfant, cette aimable duchesse de Barsac; vous avez ses yeux, qui étaient de bien beaux yeux... Je sais vos désirs, et j'ai plusieurs choses, moi aussi, à vous apprendre; mais d'abord racontez-moi votre vie jusqu'ici.

Alors, avec impétuosité, et parce que le milieu où elle a vécu lui a façonné une âme naïve de paysanne, Péronne, avec une certaine hardiesse, son accent gascon s'accroissant par l'agitation, raconte son enfance chez sa nourrice, puis la journée mémorable à Sainte-Bonne, la visite à la Malmaison, le retour à Veyrac...

— Et moi, moi, Sire, conclut-elle passionnément, qui suis la fille du comte de Lacoustande, on me tient pour une pauvre paysanne... Il est vrai que je suis ignorante comme une paysanne... Je ne sais rien que le peu qu'Antoine m'a appris !

— Votre frère de lait ?

— Oui, Sire, il est... il est...

— Je sais; nous parlerons de lui tout à l'heure.

— Oh ! Sire, que le roi me rende mon nom... J'aime ma mère nourrice; mais, si je dois passer ma vie à Veyrac, je préfère mourir, je préfère mourir !

Il y a un silence, pendant lequel Louis XVIII hume lentement plusieurs prises de tabac, tandis que son regard attentif continue à scruter le visage de Péronne. Oublieuse de l'étiquette, elle demande vivement :

— Sire, le roi a connu mon père et ma mère ?

Sans se formaliser, Louis XVIII réplique :

— J'ai très bien connu le comte et la comtesse de Lacoustande, très bien; j'aimais beaucoup la fille de notre chère duchesse de Barsac... J'ai vu son portrait sur la boîte que M. le duc d'Escars m'a apportée... Cette boîte, paraît-il, a été donnée à votre nourrice ?

- Oui, Sire, par ma mère.
- Vous aimez votre nourrice, mon enfant?
- Oui, Sire, je l'aime.

Mais, en disant ces mots si simples, sans savoir pourquoi, Péronne commence intérieurement à trembler.

Le roi reprend :

— Vous avez eu des amis très dévoués, très dévoués dans le malheur, ce qui est toujours rare... M^{me} d'Étaulier, par exemple, qui s'appelait Léocadie Lebon quand vous êtes née — le roi a consulté une feuille de papier placée à la portée de sa main — et dont, ajouta-t-il en regardant Péronne en face, vous portez le nom!

— Moi... Moi... Sire, je porte le nom de Lebon?

Péronne a bondi, stupéfaite :

— Ne le saviez-vous pas, mon enfant? Calmez-vous; il fallait bien, dans les temps mauvais, vous donner un nom; cette pauvre femme, par dévouement, vous a donné le sien!

— Je n'en veux pas, crie Péronne, je n'en veux pas!... Moi, Péronne de Lacoustande... Ah! ils ne me l'ont jamais dit!

— Peut-être, en effet, se sont-ils trompés en laissant croire que vous étiez la fille de cette jeune femme... Ils l'ont fait pour vous sauver.

— Ah! bonne Vierge, pourquoi m'ont-ils sauvée?... Alors... je passe pour la fille de Léocadie Lebon?

— Je le crains, mon enfant!

— Le roi aura pitié de moi, aura pitié! crie Péronne.

— J'ai beaucoup de pitié, mon enfant, et, si cela peut vous contenter, je ne puis vous voir, vous entendre, sans être, en effet, persuadé que vous êtes la fille de nos infortunés amis... Je désire qu'une belle et charmante créature comme vous soit heureuse, et je veux vous y aider... Mais, même les-rois, mon enfant, sont obligés de faire des concessions... J'y ai été contraint, j'ai dû abdiquer quelques-uns de mes droits... Peut-être serai-je obligé de vous demander de m'imiter.

Louis XVIII prend une des mains inertes de Péronne et la caresse gracieusement :

— Je pense, mon enfant, que vous accepteriez de faire un petit sacrifice pour votre roi?

La passion gronde si fort dans le cœur de Péronne qu'aucune parole ne vient d'abord à ses lèvres. Le roi l'observe avec intérêt, il est sujet aux engouements, et la fille du comte de Lacoustande le charme; il n'est pas accoutumé à tant de spontanéité. Il répète d'un ton conciliant :

— Ne le feriez-vous pas?

— Mon nom, Sire, dit Péronne, haletante Oh! Sire!

rendez-moi mon nom,... que les autres gardent tout, tout... J'ai toujours été pauvre, je ne m'en soucie pas, mais mon nom,... mon père et ma mère...

La phrase s'achève dans un sanglot.

Le roi laisse passer l'accès, ouvre une bonbonnière, choisit un bonbon et le savoure, puis, quand il s'aperçoit que Péronne s'apaise, il reprend :

— La Révolution nous a tous obligés à des sacrifices, tous. Certaines choses ont été accomplies qui, sans doute, sont des injustices; mais nous sommes pourtant forcés de les tenir pour irrévocables... Le roi lui-même ne possède pas tout pouvoir,... et, même si je le possédais, bien des choses peuvent arrêter ma volonté... Le marquis de Messac est un serviteur dévoué et précieux, il est inadmissible que je le dépose... Si une fois nous admettions la contingence de revendications semblables, il s'en lèverait de tous les coins de la France. Oui, mon enfant, votre cas est cruel, mais il n'est pas sans remède. A mes yeux, vous êtes la fille du comte de Laconstande; cependant, il nous est impossible d'en faire la preuve,... impossible... Le seul témoignage est celui de Nanette Fisson, et il est suspect; vous portez devant la loi le nom de Lebon... N'y pensez pas, je crois avoir trouvé le moyen de tout sauver.

— Le moyen, Sire?

Péronne respire avec difficulté.

— Oui. Voici comment : Gabriel de Messac, qui est un charmant homme, a fait parvenir jusqu'à moi l'expression de ses désirs : on m'a conjuré d'obtenir que le marquis de Messac donne son consentement au mariage de son fils avec la pupille de Nanette Fisson... Ce consentement, je puis et saurai l'imposer...

Le visage de Péronne témoigne un si vif étonnement que le roi s'en aperçoit et l'interroge :

— Qu'y a-t-il, mon enfant?

— Il... il n'est donc pas marié?

— Qui, Gabriel de Messac?... Mais non. Son père s'est remarié, il y a quelques mois, et s'est allié à une famille de mes plus fidèles serviteurs... M^{me} de Messac attend prochainement ses couches... Dans ces conditions, si je le désire, le marquis de Messac, dont je connais les ambitions — il voudrait être duc, — accordera son consentement; de votre côté, vous me promettez de ne jamais revendiquer votre droit de naissance, et vous porterez ainsi légalement ce nom de Laconstande qui vous est légitimement cher... et que Gabriel reprendra... Le passé sera réparé sans drame, sans dommage pour personne, et Gabriel de Messac vous aime!...

Péronne croit rêver... Gabriel de Messac l'aime,... et c'est le roi qui le lui dit. Il continue :

— Il m'a demandé d'être autorisé à vous parler lui-même. Si vous y consentez, vous le verrez ici avant de partir; il vous expliquera mieux que je ne l'ai fait ses espérances.

Une révolte soudaine se lève dans le cœur de Péronne. Elle se dit qu'ils veulent acheter son silence, lui voler son nom, faire d'elle pour jamais la fille de Léocadie Lebon... Tout d'un coup, elle ne croit plus en Gabriel. Elle tord en silence ses mains et de grosses larmes pointent sur ses cils. Le roi, surpris à son tour, la questionne sur la cause de son chagrin :

— N'êtes-vous pas satisfaite ainsi, mon enfant?

Et, avec un fin sourire dont Péronne ne comprend pas la signification, il ajoute :

— J'ai bien, moi, octroyé la Charte; je vous marierai comme ma pupille... en souvenir de plusieurs personnes, et, de cette façon, vous serez un très bon parti pour Gabriel de Messac.

— Je ne puis pas, Sire!

— Vous ne pouvez pas quoi, mon enfant?

— Je ne puis pas l'épouser,... c'est impossible... J'aurais peur...

— Peur... de quoi?

— De son père... Oui, oui, il a fait arrêter Antoine, et maintenant il veut s'emparer de moi.

— Mais, mon enfant, il ignore, je vous prie de le croire, tous mes projets et la démarche de son fils,... il les ignore entièrement... Cependant, si vous sentez que dans ce milieu vous ne seriez pas heureuse, je vous accorde huit jours pour réfléchir à tout ce que je vous ai dit, vous ne verrez personne aujourd'hui, nous garderons le secret tous les deux...

« Allez, mon enfant, allez... »

— Sire,... mon frère de lait?

— Dans huit jours. Allez maintenant.

Péronne s'est agenouillée pour baiser la main royale; le duc d'Escars a reparu, il lui fait signe doucement, l'oblige aux révérences qu'elle oublierait dans son trouble et veille à ce qu'elle soit conduite à la voiture où, palpitante d'émotion, Léocadie l'attend.

XXVI

Gabriel de Messac aurait été incapable de concevoir le projet, si simple en apparence, qui avait séduit le roi; mais, par bonheur, le fils du marquis de Messac

possédait un ami dont la sagesse et la finesse étaient coutumières de débrouiller les situations les plus embrouillées.

Gabriel avait tout naturellement revu le duc d'Otrante; celui-ci tenait à l'attachement d'un jeune homme de beau nom et de bon renom dont, à la rigueur, il pouvait user comme d'un utile instrument.

Le second mariage de M. de Messac avait rompu tout rapport d'intimité entre le père et le fils, et Gabriel se voyait sans aucun confident, au moment précis où il éprouvait si vivement le besoin d'un conseil. Fouché, déjà averti, ne fut pas long à discerner la préoccupation de son jeune ami; il découvrit sans peine que la fille nourricière des Fisson était à Paris et n'eut aucune difficulté d'obtenir de Gabriel l'aveu de ses sentiments. Le jeune homme, tout pénétré de l'idée de faire amende honorable, de réparer l'injustice commise, était par contre cruellement embarrassé sur le moyen d'y parvenir. Un scandale et une rupture répugnaient également à sa nature, et, d'ailleurs, par le seul respect qu'il portait à la mémoire de sa mère, il ne pouvait les provoquer! Faire accepter de bonne volonté Péronne par M. de Messac, évidemment, il n'y fallait pas songer. Et alors, comment agir?

Dans son embarras et son chagrin, Gabriel était resté plusieurs jours enfermé, sous prétexte d'indisposition, dans son petit appartement au-dessus des communs; puis l'idée de consulter, à mots couverts, le duc d'Otrante lui était venue. Et, devant l'horizon que cet habile ami lui ouvrait, Gabriel de Messac crut sa félicité assurée!

Depuis 1810, la fleur des pois du faubourg était acquise au duc d'Otrante. Les uns avaient été ménagés par lui, d'autres étaient en son pouvoir; tous, d'un commun accord, le servaient auprès du roi, à qui on le prônait comme l'homme indispensable, aussi put-il user de l'intermédiaire de l'une de ses meilleures amies royalistes, M^{me} de Vaudémont en personne, pour faire parler à Louis XVIII d'un cas qui intéressait, en somme, toute la noblesse de France. Le dénouement proposé par l'ex-ministre de la police de l'empereur obtint l'entière approbation royale. Ces sortes de transactions douces répondaient aux idées de Louis le Désiré, trop habile lui-même pour ne pas apprécier l'habileté.

Il ne vint à l'esprit d'aucune des personnes intéressées à la réussite de cette combinaison que la fille du comte de Lacoustande se refusât à l'accepter et qu'elle pût devenir l'obstacle à une solution aussi souhaitable.

Les huit jours donnés par le roi pour la réflexion de Péronne s'écoulaient lentement et lourdement pour elle ; son silence au retour des Tuileries a stupéfié son entourage, mais le mot d'ordre : *discretion*, a été strictement respecté.

Jamais la pauvre Péronne ne s'est sentie plus au-goisée qu'à cette heure où elle semble avoir atteint le but de ses désirs. A tout moment, son ignorance l'opprime, ignorance non seulement des matières qui forment l'éducation, mais des mœurs, des familles, des noms, des habitudes. Avec douleur, Péronne se sent entièrement différente de ceux qui l'entourent. Elle est, en vérité, parmi eux comme une étrangère.

C'est que depuis l'instant où Antoine a disparu subitement, Péronne éprouve un vide cruel que l'éblouissement d'une vie nouvelle ne parvient pas à dissiper.

L'image de Gabriel de Messac, qui a été longtemps le symbole même de ses espérances, pâlit devant celle d'Antoine en prison... Péronne le sait à la Force et au secret, l'idée d'un danger réel pour son frère de lait la torture... On parle autour d'elle, avec une légèreté incroyable, des plus funestes éventualités... M^{lle} d'Étaulier et la baronne de Barbazan, bonnes personnes cependant, envoient en imagination, sans la moindre hésitation, en place de Grève, tous ceux qui peuvent méditer la moindre chose contre le roi !

Péronne, lentement, a pris sa décision : elle ne veut pas abdiquer. Depuis qu'elle comprend, la fierté a été le sentiment dominant de son âme et a acquis, dans son existence de recluse, une force incroyable. Jamais elle n'acceptera volontairement l'opprobre du nom qu'on veut lui imposer.

Le vieux roi a de nouveau devant lui sa jeune sujette et, avec autorité, quoique souriant, demande :

— Eh bien ! mon enfant ?

Il n'est pas aussi facile de répondre que Péronne se l'était imaginé ; ses yeux anxieux parlent, mais les paroles que ses lèvres prononcent sont inintelligibles... Leur confusion même en révèle le sens au roi. Il contemple avec complaisance la jeune fille.

— Alors, c'est non ? dit-il.

— Je ne peux pas, Sire... Je le sais, je le devine, je le comprends maintenant, ils me mépriseraient tous... Sire, la grâce d'Antoine, que le roi lui pardonne...

Le visage de Louis XVIII se fait sévère.

— Vous savez qu'il a conspiré contre son roi.

— Non, Sire, je ne le sais pas, je ne le crois pas.

Antoine aime l'empereur,... mais jamais,... il est trop loyal...

Il se fait une pause, le roi a pris son drageoir. Péronne tremble; la voix souveraine se fait de nouveau entendre :

— Feriez-vous un sacrifice pour sauver votre frère de lait? Je ne vous le cache pas, il est sérieusement compromis; on a trouvé sur lui des papiers dont le caractère séditieux est indéniable... Nous sommes en pareil cas forcé à la sévérité...

— A la sévérité... Oh! Dieu!

— Mais, de nature, nous sommes enclin à l'indulgence... Je vois un moyen de rendre la paix à deux familles... Mon enfant, accepteriez-vous de renoncer à ce que vous croyez être vos droits pour sauver le fils de votre mère nourrice?

C'est comme une flamme qui passe sur le cœur de Péronne : Nanette et son dévouement infini, Fisson si fidèle, si bon... Toine, le frère, l'ami, le maître... Ils flambent dans le jeune cœur de Péronne; oui, elle les préfère à tout,... à son nom,... à tout... L'hésitation a duré une seconde. D'une voix vibrante, elle répond :

— Pour eux, oui, Sire, pour eux!

Et un flot de larmes soulage une émotion presque trop forte.

— Allons, ma fille, ne pleurez pas, dit le roi avec une bonhomie si affectueuse que les larmes de Péronne se séchent. Votre frère de lait sera libre; vous, mon enfant, vous êtes dès cette heure ma pupille; je vous donne le nom de Fazillac qui est celui de la terre dont je vous fais présent et que votre mari pourra ajouter au sien.

Le roi sourit malicieusement :

— Peut-être celui que vous choisirez ne me sera-t-il pas très attaché, mais il ne sera pas mon ennemi, j'en suis sûr... Le vieux sang de France se mêlera, dans les veines de vos enfants, au sang jeune de cette nouvelle noblesse qui est celle de la bravoure et dont je fais si grand cas. Vous avez bien choisi, Péronne, bien choisi pour votre bonheur!

ÉPILOGUE

Dix ans plus tard, un jour d'octobre, une messe était dite dans la chapelle du château de Sainte-Bonne pour le repos de l'âme du marquis de Messac, décédé depuis quelques mois...

A cette messe, qui est célébrée par l'abbé de Messac, fils aîné du défunt, assistent la veuve et ses deux jeunes fils, enfants faibles et délicats. Au fond de la chapelle, parmi les voisins accourus pour rendre une dernière marque de respect à feu le propriétaire de Sainte-Bonne, se tient Péronne aux côtés de son mari. Le baron et la baronne de Fazillac jouissent dans tout le pays de l'estime universelle...

Quand la chapelle est vide, l'abbé de Messac sort de la sacristie et s'approche de la jeune femme qui est restée la dernière agenouillée dans une attitude de pieux recueillement.

— Cousine Péronne, dit-il, merci d'être venue; prions ici ensemble pour votre père et le mien afin que Dieu leur fasse miséricorde... Avez-vous pardonné?

Péronne lève ses beaux yeux vers son cousin et répond :

— De tout mon cœur!

Elle a pardonné de tout son cœur de femme enfin heureuse; elle est fière, maintenant, de ce compagnon de sa vie dont elle est demeurée l'idole; elle peut, dans cette chapelle de Sainte-Bonne, pleine de si poignants souvenirs, prier sans amertume; elle garde précieusement la mémoire de ce père et de cette mère dont elle ne parle jamais, et la vue de ses enfants console ses regrets. Tout à l'heure, en rentrant à Fazillac, elle entendra la voix de l'aîné chantant, en vrai fils d'un soldat de la vieille garde, son refrain favori :

Tambour battant, la victoire aux Français
Trace un chemin que la gloire couronne!

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AUBRE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).
TRICOT et CROCHET (Album n° 5).
TRICOT et CROCHET (Album n° 6).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection "STELLA"

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

